B. U. G.

COLLECTION HETZEL

PAULINE FOUCAULT

PAR

LOUIS ULBACH

IV

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger, interdite pour la France.

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ
RUE DE LA MADELEINE, 87

1859

PAULINE FOUCAULT

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, succ. de Stapleaux
rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

PAULINE FOUCAULT

PAR

LOUIS ULBACH

IV

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ,
87, RUE DE LA MADELEINE, 87.

1859

I

Pendant ce temps, la voiture gravissait lentement un coteau. Pauline avait hâte de parler; elle avait des soupçons dans le cœur, des questions sur les lèvres; elle regardait son mari à la dérobée; elle espionnait son attitude, pour surprendre un geste, un mouvement, un soupir; mais elle ne savait comment aborder le sujet

de ses préoccupations. Ce fut lui qui, devinant son embarras, lui vint en aide.

— Eh bien, Pauline, comment te trouves-tu de ce séjour.

— Mal ! Ce modèle des ménages me fait horreur ! Voilà donc à quel prix la paix s'achète ! Ah ! mon ami, souffrons, mais aimons-nous !

— Crois-tu toujours que la campagne soit indispensable au bonheur?

— Ne te moque pas de mes caprices. Si tu m'aimes, tous les endroits me sembleront doux et superbes avec toi.

— La galanterie de M. Desprets t'a rendue incrédule.

— Ce n'est pas lui qui me porte à douter, c'est elle !

— Marie, la pauvre femme !

— Oui, Marie, qui ne peut pas aimer ce fat insupportable ; Marie, que j'ai retrouvée plus radieuse qu'autrefois ; Ma-

rie, qui m'est supérieure en beauté et en vertu; Marie, enfin, qui t'a aimé!

— Et qui nous a mariés, interrompit M. de Villemoran.

— Le beau mérite! tu ne l'aimais pas et je t'aimais! Crois-tu donc que, si elle ne se fût retirée, je lui aurais cédé humblement la victoire?

— Ne parlons pas du passé.

— Te serait-il pénible d'y songer?

— Ce que j'ai fait, je le ferais encore.

— Bien sûr?

— Quelle preuve te faut-il?

— Que disais-tu donc à Marie, hier au soir, dans le salon, quand je suis rentrée? Tu étais penché vers elle; elle était émue!

— T'ai-je questionnée sur les discours de M. Desprets? dit Hector en plaisantant.

— Mais je ne m'accommoderais pas

d'un dialogue entre vous qui ressemblât à mes entretiens avec son mari ! s'écria Pauline, moitié riante, moitié irritée.

— Aussi n'as-tu rien à craindre.

— Tu ne veux pas me répéter ce que vous vous disiez ainsi ?

— Ai-je des secrets pour toi, Pauline, quand ces secrets sont les miens ?

Pauline fut étonnée de ce refus plein de douceur, mais de fermeté.

— J'ai bien envie de faire retourner la voiture, dit-elle en pâlissant. Marie m'avouera tout.

— Si tu as cette certitude, pourquoi être inquiète ? La franchise de madame Desprets te garantit.

— Hector, tu es un honnête homme, tu n'as jamais menti. Jure-moi que tu m'aimes toujours et que tu n'aimes pas Marie.

— Voilà un enfantillage qui me fait de la peine.

— Non, tu as raison ; ne jure pas. C'est de la folie de ma part ! D'ailleurs, par humanité, par pitié, tu pourrais commettre un parjure !

— D'où vient cette agitation, ce doute étrange ? demanda Hector en attirant sa femme avec bonté, et en essayant de lire dans ses yeux. Quelle mauvaise pensée t'est venue ?

— Est-ce que je sais pourquoi je suis malheureuse, s'écria Pauline qui éclata en sanglots ; pourquoi je suis jalouse ? C'est que j'ai peur de me faire haïr ; c'est que je sens mon insuffisance. Tu peux te lasser, à la fin, de ces caprices, de ces fièvres... Et puis, pourquoi me dis-tu que tu as un secret de moitié avec Marie ? Elle m'en a confié un, elle aussi ; ou plutôt, celui-là, je l'ai deviné, je l'ai arraché, et

si je découvrais en toi le même secret, je me jetterais sous les roues de cette voiture !

Pauline, en parlant ainsi, se renversait en arrière, cachant son visage dans ses deux mains et étouffant ses cris.

Hector n'essaya pas de lutter contre ce soupçon ; il aima mieux l'endormir. Les paroles irritaient Pauline. Il ne lui dit rien ; mais, l'entourant de ses bras avec une câlinerie paternelle, il la berça sur son cœur, la magnétisant de la main et des lèvres. La douceur triomphait toujours de cette nature impétueuse. Quand Pauline eut pleuré longtemps, elle éprouva le bien-être d'une convalescence, et, se relevant lentement :

— Pourquoi m'empêches-tu de désespérer tout à fait? lui dit-elle. Il faut bien que j'en vienne là ! Tu me rattaches à la vie pour que je souffre ensuite davan-

tage. Aie pitie de moi en me repoussant; ce sera plus tôt fini.

— Mauvaise tête ! soupira Hector.

— Va ! nous n'étions pas destinés l'un à l'autre ! Nous nous sommes trompés, ou plutôt je n'étais faite pour personne et pour rien, moi qui ne sais être ni amante, ni épouse, ni mère, ni amie ! Tu aurais dû me laisser à lady Fitz-Peters, à madame Bellamy ou peut-être bien à madame de Saint-Ovide. Je suis un châtiment immérité. Quand tu seras fatigué de mes reproches et de mes injustices, tu me le diras, je te laisserai. J'ai cru pourtant que c'était bien facile d'aimer et d'être aimée.

— C'est facile, dit Hector, il n'y a qu'à accepter simplement l'amour.

— Pourquoi retournons-nous à Paris? demanda tout à coup Pauline.

— Veux-tu rester ici, à la forge?

— Non, grand Dieu ! j'y deviendrais folle. Cette *nursery* sans amour m'épouvante; mais je redoute la solitude de notre petite maison. J'ai besoin de me calmer, ou plutôt de m'étourdir.

— Où veux-tu aller?

— Je ne sais, tous les endroits du monde me sont indifférents. J'ai voulu ce voyage ; il ne m'a pas réussi ; je n'ose plus avoir maintenant de volonté. Au premier relais, à la première ville, nous suivrons l'indication d'un poteau, et nous irons devant nous. Je dois avoir dans les veines une goutte de sang de bohémienne. La vie régulière, les projets médités me sont funestes. J'ai la nostalgie de l'inconnu.

— Allons donc chercher l'inconnu ! dit simplement Hector.

II

Comme on allait entrer dans Vassy, Pauline, restée depuis quelques instants silencieuse dans son coin, pencha tout à coup la tête hors de la portière. Elle cherchait à voir de loin l'oracle dont elle avait parlé.

— Regarde! dit-elle à Hector; quelle est cette affiche éclatante?

En effet, sur une des premières maisons de la ville, un placard en lettres rouges s'étalait avec une insolence de coloris qui a été bien exploitée et bien dépassée depuis 1846.

Hector lut à haute voix : Bade. — *Saison des eaux,* etc., etc. Après ces mots qui appelaient les passants, suivait l'énu-

mération invariable des plaisirs variés de cette résidence.

— Ainsi, nous allons à Bade? demanda Pauline avec un battement de cœur, comme si cette décision, confiée au hasard, eût eu une énorme gravité.

— Allons à Bade ! les truites y sont excellentes, les eaux inoffensives, le paysage est coquet, la solitude n'y est pas redoutable, dit Hector en souriant; mais pourquoi cette émotion ?

— C'est une folie, répliqua madame de Villemoran. Je m'étais dit tout bas à moi-même que j'allais me condamner ou m'absoudre, selon l'endroit que nous allions subir. Il y a des pays où je redouterais d'aller et qui seraient pour moi comme un arrêt de mort. Bade me déconcerte, c'est un endroit banal. Je ne sais qu'en penser ; je ne l'avais pas prévu.

— Raison de plus, peut-être, pour y courir sans retard, dit Hector. Tu n'as encore contre ce pays-là aucune prévention, et nulle déception ne s'y prépare.

— Des préventions? j'en ai contre tout, et cependant toute chose m'ôte une illusion. Bade ne me guérira pas. Mais allons-y.

Le voyage se fit plus gaiement qu'on ne devait s'y attendre; Pauline, qui satisfaisait ses moindres caprices avec l'énergie qu'elle eût mise au projet le plus héroïque, avait une impatience d'arriver, un besoin de voir Bade qui l'empêchait de songer à ses ennuis. Elle montrait une vivacité d'impressions, une curiosité de pensionnaire, s'extasiant volontiers devant le moindre clocher, trouvant superbes les pays qu'elle traversait par un rayon de soleil, haïssant et maudissant les contrées qu'elle voyait par la pluie.

De sa jalousie, de Marie, de ses enfants, de M. Desprets, il n'en était plus question. L'angoisse se tordait au fond de sa pensée et n'osait plus remonter jusqu'à ses lèvres. La distraction et la curiosité l'enchaînaient. Hector étudiait cette étrange mobilité de sensations et croyait y voir un symptôme consolant.

— Elle a plus besoin d'apprendre que d'oublier! se disait-il.

Ils arrivèrent à Bade vers le soir du quatrième jour, et descendirent à l'hôtel d'Angleterre. Pauline, malgré la fatigue de la route, prit à peine le temps de dîner, voulant jouir sans délai du premier aspect de ce paradis des joueurs, dans lequel elle apportait, elle aussi, un enjeu.

Elle entraîna Hector vers l'allée de Lichtenthal. Elle avait jeté, en passant, un coup d'œil à la maison de Conversation.

— Ce pays-ci n'est pas effrayant, dit-

elle en voyant les élégants équipages et les cavaliers qui revenaient de la promenade, ce n'est pas plus sauvage que les Champs-Élysées. Quand on ne veut ni penser, ni aimer, ni haïr, mais se reposer dans un murmure, cet endroit est commode. Sans la roulette, il ne s'y jouerait jamais de drame. Ce n'est pas un salon, ni un théâtre ; c'est un vestiaire : on y voit des mannequins de tous les pays qui ont l'air de se guérir, et qui font semblant de s'amuser ; c'est charmant, délicieux ; nous resterons longtemps, mon ami.

Hector sourit faiblement. Il savait au juste ce que valaient ces résolutions de séjour.

— Nous resterons jusqu'à la chute des feuilles, dit-il.

La nuit était venue. La soirée était douce et belle. C'était fête dans le ciel, et

fête dans la maison de Conversation. La lune répandait sur les pelouses une lumière qui veloutait le gazon. Les collines apparaissaient dans le fond, comme des décors de satin bleuâtre. On voyait, par les fenêtres ouvertes, passer et tourbillonner les valseurs de tous les pays que l'orchestre mêlait dans une harmonie cosmopolite. C'était la sainte-alliance des peuples réalisée par Strauss.

— Quel beau joujou ! murmura Pauline. Que fait-on, l'hiver, de tous ces accessoires ? On doit mettre le paysage en magasin, le démonter pièce par pièce ; la neige le gâterait.

Comme ils allaient entrer dans la maison de Conversation, un promeneur, qui les suivait depuis quelques instants sans oser les aborder, se décida tout à coup, jeta son cigare, les dépassa de deux enjambées, fit volte-face, et se retournant

brusquement, les salua avec respect.

Pauline tressaillit. M. de Villemoran n'avait pas reconnu le nouveau venu.

— Monsieur Philippe! s'écria Pauline.

— Eh! c'est M. Loignon, dit à son tour Hector en serrant la main du journaliste.

— Moi-même, qui ne m'attendais guère à vous trouver ici. Comment! ajouta-t-il avec un ton de reproche solennel, vous venez déjà à Bade?

— Déjà? demanda Hector.

— Oui, c'est le voyage des époux de deux mois ou des mariés de vingt ans; on vient ici quand on ne s'ennuie pas encore, ou quand on s'ennuie trop.

— Nous venons vous rendre votre visite, répliqua Hector en plaisantant et en voulant détourner l'entretien de la pente que lui faisait prendre M. Loignon.

— C'est vrai, monsieur, ajouta Pauline, qui se sentait fort émue et qui vou-

lait surmonter cette émotion, vous nous avez laissé votre carte ; c'était un itinéraire. Où vont les journalistes en vacances ? A Bade.

— Oh ! la société est mêlée, dit Philippe ; vous oubliez les diplomates en convalescence, les artistes en congé ! Tous les gens qui jouent un rôle, plaisant ou triste, viennent ici ; c'est une coulisse; voilà pourquoi je m'étonne de vous y rencontrer.

— C'est le hasard, dit Pauline.

— Ceci est plus grave ! Quand le hasard se mêle de nos projets, la vie devient *rouge ou noire,* et on peut perdre.

— Il n'est pas défendu de tricher, reprit vivement madame de Villemoran.

— Restez-vous longtemps ? demanda Philippe.

— Mais oui, dit gaiement Hector.

— Mais non ! se hâta de dire madame de Villemoran.

— Il paraît que vous n'êtes pas d'accord ?

— Et vous, monsieur? répliqua Pauline, qui interrogea pour ne pas répondre.

— Moi ! je n'en sais rien. Je resterai jusqu'à mon dernier sou. J'attends ici l'ouverture de la session ; je me repose avant la fatigue. D'ailleurs, j'ai eu la faiblesse de promettre mes impressions de voyage à mon journal, et je fais les choses en conscience.

Philippe pensa qu'il ne fallait pas abuser de cette première rencontre, et après quelques mots, il continua sa promenade.

Quand il se fut éloigné, Pauline dit à son mari :

— Je ne crois plus au hasard. La carte de M. Loignon était un augure. Nous au-

rions dû ne pas partir et rester à Paris.

— Pourquoi donc ? Que trouves-tu de fâcheux dans la rencontre d'un homme d'esprit qui nous expliquera Bade, ses environs et ses habitants ? Nous voulons recevoir M. Philippe. Nous sommes plus libres ici de nous consulter à ce sujet. Nous le jugerons, sans nous engager ; mais, silence ! le voici.

En effet, M. Loignon revenait précipitamment sur ses pas.

— J'oubliais de vous prévenir, dit-il à madame de Villemoran, vous allez retrouver ici d'autres gens de connaissance.

— Qui donc ?

— Lady Fitz-Peters et madame de Saint-Ovide.

— Toutes les deux ! s'écria Pauline qui eut un premier mouvement d'effroi et qui pâlit.

Mais la réflexion lui rendit du courage.

— Eh bien, je ne suis pas fâchée de les revoir, dit-elle fièrement et en relevant la tête. L'amirale est-elle consolée ? Adèle est-elle pauvre ?

— L'amirale me semble dans un état satisfaisant de santé. Quant à Adèle, elle est resplendissante de gloire et de beauté. Vous la verrez ; elle a monté en grade : elle n'est plus baronne. Comme elle s'aperçut qu'elle avait pris dix ans, pendant ces cinq années, elle comprit le besoin de s'incruster définitivement dans un coin de cette société qui ne blâme que l'effronterie. Or, elle a découvert un général bavarois. Est-il général ? est-il Bavarois ? Je l'ignore. Mais il a des rhumatismes qu'il aime à promener dans la compagnie d'Adèle. On la dit mariée. C'est un bruit qu'elle-même fait courir. Cela me paraît trop solennel pour être vraisemblable. Le général, d'ailleurs, est encore vert.

Elle a une tenue irréprochable; elle porte le nom de son vainqueur. Comme elle n'a guère trouvé que moi ici d'ancienne connaissance, et que je suis discret, on la traite avec des égards. Mais ce qui va vous confondre et vous donner à rire, c'est qu'elle est l'amie intime, l'inséparable de lady Fitz-Peters. Vous aurez été sans doute un lien mystérieux entre elles. L'amirale et la générale ne peuvent se passer l'une de l'autre. Adèle sait tirer un excellent parti de cette amitié. Le pavillon de l'amirale l'a couverte d'abord. Aujourd'hui, il n'y a plus de différence entre elles; elles sont sur un pied d'égalité.

— Ce que vous nous racontez là est fort plaisant, en effet, dit Pauline avec moquerie. Je suis impatiente de les voir!

— Je ne vous dissimulerai pas que mon amie, madame de Saint-Ovide, qui, par parenthèse, a laissé ce nom vacant pour

un autre, préfère le tapis vert à la salle de danse. Elle joue. Lady Fitz-Peters voudrait bien danser, mais on ne pousse pas encore ici l'excentricité jusqu'à l'inviter. Je lui tiens compagnie souvent; elle m'apprend l'anglais; et si je n'étais pas un homme de rien, elle ferait de moi quelque chose. Votre présence me rendra infidèle. Mais l'amirale m'a donné une petite boussole que je porte suspendue à mes breloques. Cette aiguille me ramènera toujours vers elle.

Tous ces détails furent débités par le journaliste, de ce ton gouailleur, léger, indifférent qui lui était habituel.

Pauline l'observait et l'écoutait avec attention. Elle se sentait presque blessée de cette liberté d'esprit que gardait Philippe; mais l'ironie, après tout, pouvait être un masque. Elle se réserva de conclure.

— Adèle avait raison, dit-elle en riant; son chemin l'a conduite plus haut que moi. Hector, tu n'es pas général?

— Ni Bavarois ! ajouta Philippe. D'ailleurs, sait-elle bien elle-même à quoi elle est arrivée, cette pauvre Adèle? Le monde est pour ses pareilles une cage d'écureuil; elles tournent toujours sans arriver jamais.

— Je croyais que vous étiez fâchés ensemble? demanda Pauline.

— Oh! nous nous détestons, c'est pour cela que nous continuons à nous voir. Je vais, si vous le permettez, prévenir ces deux puissances de votre arrivée. La première surprise pourrait leur être funeste. Elles manqueraient, l'une d'esprit, l'autre de bon goût. J'aime mieux qu'elles assemblent un conseil de guerre.

— Et moi je vais me mettre sous les armes, dit Pauline.

On se sépara ; mais on devait se revoir quelques instants après dans la salle de bal.

Hector ne se souciait que médiocrement de cette rencontre. Tout ce qui exaltait l'esprit de Pauline lui semblait un danger. Lady Fitz-Peters était désormais inoffensive ; provoquer madame de Saint-Ovide, c'était, d'autre part, s'engager sur un terrain scabreux. Mais Hector avait résolu d'aller jusqu'au bout de la patience et des concessions.

— Encore cette folie, se dit-il.

Et il alla s'habiller.

Pauline trouva dans son ressentiment des inspirations de toilette. Quand elle entra dans les salons de la maison de Conversation, appuyée au bras de son mari, elle eut presque un succès de beauté.

Philippe l'attendait et parut ébloui.

— Vous ne ferez grâce à personne, je le vois, dit-il en l'abordant.

L'amirale avait mis ce soir-là toutes voiles dehors. S'autorisant de la température, elle sortait le plus qu'elle pouvait d'une robe de mousseline de soie cramoisie, qui hésitait à lui couvrir les épaules. Ses bandeaux, qui avaient toujours été en augmentant depuis cinq ans, s'avançaient maintenant jusqu'à la pointe des lèvres. Son menton, son nez et sa bouche semblaient entre-bâiller les cheveux pour paraître. Cette disposition particulière était, hélas ! une dernière ressource de sa coquetterie ; il devenait impossible, de cette façon, de lui trouver des rides, et tout portait à croire que l'année suivante, abusant de sa belle chevelure, lady Fitz-Peters ne laisserait plus rien apparaître entre l'intervalle des bandeaux.

Elle vit entrer son ancienne demoiselle de compagnie, et sembla grandir sur sa banquette ; puis elle se mit à agiter avec fureur un gigantesque éventail, capable de faire chavirer un vaisseau à trois ponts. On eût dit qu'elle voulait chasser le mauvais air répandu dans le salon par la présence de cette petite personne.

Adèle était assise derrière l'amirale ; mais elle n'avait pas de colère dans les yeux. D'un embonpoint qui exagérait les saillies, vêtue toujours avec cette élégance outrée que nous avons remarquée déjà, *feu* madame de Saint-Ovide avait toujours de quoi plaire, mais à certaine catégorie d'amateurs seulement ; et la diminution de sa prestesse expliquait le général.

En voyant entrer madame de Villemoran, Adèle se leva et sortit.

— Elle fuit ! murmura Pauline, ravie de ce premier triomphe.

— Ne le croyez pas, dit Philippe qui avait entendu. Sa retraite est habile et touchante; elle a peur d'empêcher vos salutations à l'amirale, et comprend très-bien que le hasard doit vous rapprocher et que M. de Villemoran ne peut pas vous conduire vers elle. Si vous la poussiez à bout, elle s'armerait de l'amirale et vous la lancerait à la tête; mais, jusqu'ici, elle offre l'entrevue, c'est-à-dire le combat, à armes courtoises, et elle n'attend que l'occasion de vous trouver seule pour vous parler.

— Eh bien, alors, sois assez bon, Hector, pour me laisser; je veux avoir envers lady Fitz-Peters la même humilité. Tu lui dois au moins un compliment, va le lui porter; moi je reste là; quand Adèle me quittera, hâte-toi de revenir.

— Nous jouons aux échecs, dit Hector, qui obéit sans objection.

Philippe Loignon prit un fauteuil et s'installa à côté de Pauline.

— Eh bien, que faites-vous là? lui demanda madame de Villemoran.

— Oh ! je ne gêne pas Adèle, et je gênerais votre mari en l'accompagnant.

— Soit, mais peut-être me gênerez-vous.

— Quand je m'en apercevrai, je n'attendrai pas votre congé, madame.

— Vous n'avez pas changé, monsieur, depuis cinq ans.

— Non, madame, je n'ai pas changé, répondit Philippe sérieusement.

Pauline eut peur d'entrer trop rapidement dans une conversation qu'elle désirait peut-être. Elle demanda à Philippe des détails sur la plupart des gens réunis dans ce salon.

Le journaliste s'empressa de la satisfaire, et lui récita gratis (ce qui était une première preuve de dévouement) toute une chronique spirituelle et frondeuse qui eût fait merveille dans son journal. Il est vrai que cette première édition *parlée* n'empêcha pas l'édition *écrite,* et que Philippe ne risquait pas une ligne à cette gentillesse.

Pendant ce temps Hector saluait l'amirale.

Quand celle-ci vit M. de Villemoran s'avancer seul, débarrassé de sa femme, elle eut une contraction des lèvres qui alla se perdre sous ses bandeaux, mais qui put passer pour un sourire ; elle sut gré à Hector de la délicatesse de son isolement, et y vit peut-être un remords. Toute la bourrasque préméditée se dissipa donc ; l'éventail la mit en déroute et se reposa. Lady Antonia se montra gra-

cieuse, et, faisant faire volte-face à sa vengeance, elle s'appliqua à humilier Pauline, non plus par des airs de dignité qui pouvaient être perdus, mais par l'accueil chaleureux qu'elle fit à son mari.

Nous demanderons la faveur de ne pas reproduire un entretien qui se maintint dans les généralités les plus inoffensives, malgré les efforts de la bonne amirale pour glisser ses pointes d'épigrammes sous le velours de ses paroles. On parla beaucoup du passé. Lady Antonia eut des soupirs expressifs, des élégies dans son regard. Hector eut la complaisance d'écouter docilement et de donner la réplique avec un sérieux imperturbable. Lady Fitz-Peters avait eu bien des chagrins depuis cinq ans. Elle s'était installée dans la pension de madame Bellamy. Mais là, son beau perroquet, le dernier

souvenir de l'amiral, était mort : l'infortuné s'était égaré au réfectoire, et avait eu l'imprudence d'y manger ; il était tombé foudroyé ; l'oiseau était empaillé, mais lady Antonia lui survivait et était bien seule au monde. Sans l'amitié d'une charmante femme, épouse d'un général bavarois, elle n'aurait su que devenir. L'amirale fut d'une grande abondance en faisant l'éloge d'Adèle, et elle se borna, avec une magnanimité superbe, pour toute vengeance, à jeter de côté quelques petits regards dédaigneux dans la direction de Pauline.

Celle-ci, pendant ce temps, écoutait avidement les bavardages de Philippe, et s'excitait tout bas à lui adresser certaines questions qui brûlaient ses lèvres.

— Adèle ne vient pas, dit-elle en l'interrompant.

— Voulez-vous que j'aille la chercher?

La malheureuse aura été exposer un louis à la roulette, pour savoir si elle doit vous embrasser ou vous mordre.

— Vous la calomniez!

— Non, depuis qu'elle engraisse, elle devient superstitieuse.

— Et vous, êtes-vous toujours fataliste ?

— Toujours un peu.

— Que signifie cette carte d'adieu que vous avez déposée chez moi?

— Enfin! vous m'en parlez! le préambule a été long.

— J'aurais dû, en effet, vous exprimer plus tôt mon étonnement.

— C'est pourtant tout simple. Vous mettiez à m'accueillir une si grande, et, permettez-moi d'ajouter, une si injurieuse hésitation, que j'ai glissé cette carte dans la serrure pour entre-bâiller la porte.

— Pourquoi tenir tant à nous voir ?

— Vous le savez bien, dit Philippe.

Pauline se sentit rougir et essaya de lutter contre cette émotion :

— J'ai oublié, répliqua-t-elle.

— Eh bien, je vais vous le redire. C'est que je vous aime, madame ; c'est que vous allez bientôt m'aimer ; c'est qu'il est temps que j'intervienne, comme je vous ai menacée de le faire autrefois, et que je veux vous sauver.

— Vous vous y prenez d'avance, dit madame de Villemoran avec raillerie, et vous avez une façon de venir en aide à mon bonheur, dont l'efficacité ne m'apparaît pas nettement.

— Bien : moquez-vous, c'est votre droit, c'est votre rôle. Mais écoutez-moi encore une fois, madame ; vous serez libre ensuite de m'interdire l'entrée de votre maison. Je vous jure, cette fois, de

respecter votre arrêt et de ne rien tenter contre lui, même en effigie.

Philippe ne riait plus en parlant ainsi.

Pauline devint grave devant cet homme sérieux.

— Je vous écoute, lui dit-elle avec un grand battement de cœur.

III

— Voilà cinq ans, madame, continua Philippe Loignon, que nous nous sommes vus pour la première fois. Pendant cinq ans, vous avez éprouvé la vie ; et je vous retrouve, comme je redoutais de vous

rencontrer, lassée du ménage, sans vouloir en convenir, ennuyée de vous-même et de votre mari, promenant à Bade une maladie qu'on ne guérit nulle part. Vous avez épuisé la joie d'être baronne. Ce mariage, qui vous paraissait un couronnement et une apothéose, n'aura été qu'une halte; vous avez des impatiences de repartir, de vous remettre en route pour d'autres contrées. Eh bien, je suis un guide excellent, j'ai du jarret, du coup d'œil, de l'expérience, et je veux me dévouer pour vous. Voilà, madame, en deux mots, ce que j'ai à vous dire.

— En vérité, vous êtes d'une audace de suppositions!... répondit Pauline en s'efforçant de rire. Je n'ai pas envie de voyager, je n'ai que faire d'un guide. Votre dévouement me touche, mais je le refuse; il serait trop dévoué et pas assez récompensé. Qu'avez-vous à répliquer?

— Si vous vouliez me permettre de prendre une à une mes raisons, je vous en ferais voir la force et l'éclat, dit Philippe, sans paraître ému. Je dis que vous vous ennuyez! Osez me démentir! Ce n'est pas l'ennui qui vous amène ici dans ce pays délicieux et banal? Ce n'est pas l'ennui qui vous enferme à Paris, dans votre mausolée de la rue de Courcelles? Ah! vous avez sur le front, dans les yeux, sur les lèvres, toutes les tristesses accumulées. Ne le niez pas, ou je le croirais encore davantage; mais ce n'est pas de vous seule que vous vous ennuyez!

— Monsieur, interrompit Pauline en ne riant plus, faites grâce à M. de Villemoran!

— Je n'en dirai pas de mal : ce serait trop élémentaire. D'ailleurs, je trouve qu'il lui a fallu, sous sa froideur apparente, une force et un courage inouïs

pour ne pas vous avoir exaspérée depuis cinq ans, et pour ne s'être pas lassé lui-même! Un maladroit vous eût poussée à quelque extrémité et se fût affranchi ; cet homme-là a la puissance de la bonté persévérante. Je l'admire et je le plains ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il continue une lutte stérile. Par pitié pour lui-même, rendez-le libre!

— Vous me donnez de singuliers conseils, balbutia madame de Villemoran avec ironie.

— Attendez! je n'en suis pas encore aux prescriptions; je n'en suis qu'à la constatation de la maladie. Par égard pour les mots du dictionnaire, que je n'ose jamais offenser, je n'entamerai pas de querelle sur cette palpitation du cœur que vous avez si fièrement et si témérairement appelée de l'amour. Vous avez cru et vous croyez peut-être encore aimer

M. de Villemoran. Je ne sais pas s'il a encore, lui, à votre égard, autant d'illusion. Mais un jour prochain, vous verrez l'un et l'autre, avec stupeur, que la virginité de vos deux âmes vous a trompés. Non, madame, vous n'aimez personne ; vous n'êtes pas aimée. Si ! je me trompe, vous aimez l'amour ; mais c'est là tout.

— Eh bien ! quand cela serait vrai ! dit courageusement Pauline en regardant Philippe en face, je n'en resterais pas moins à la place que je me suis choisie ; j'essayerai de tromper toujours cette soif qui m'a égarée... Vous convenez vous-même que M. de Villemoran est un grand cœur. Je trouverai donc en lui plus d'illusions que...

— Qu'en moi, c'est certain, interrompit Philippe, quoique, après tout, je ne pense pas que les illusions vous soient salutaires. Mais je ne viens pas vous pro-

poser, brutalement, d'échanger l'ennui élégant dans lequel vous vivez contre l'activité douteuse de ma vie; d'ailleurs, vous ne haïssez pas encore assez votre tombeau, pour avouer que vous m'aimez.

— Vous n'êtes pas fat !

— Non, je ne le suis pas, puisque j'ai attendu que vous fussiez près de désespérer pour revenir vous parler de mon amour.

— J'accepte la maladie, reprit Pauline, qui n'osait pas soutenir ce regard railleur; je veux bien m'avouer atteinte et en danger. Passons vite à la seconde partie, à la guérison. Quelles sont vos drogues?

— Vous croyez toujours que je vais m'offrir, dit Philippe; non. Il vous manque un état dans le monde; vous en aviez un, vous n'en avez plus. L'amour d'un

homme n'est pas toujours nécessaire, quand on a l'amour d'une idée. Soyez ambitieuse, voilà ma première pilule. Essayez de faire de M. de Villemoran un homme politique. L'occasion est bonne; l'opposition fait des chefs de tous ses soldats; M. de Villemoran doit être quelque chose comme un légitimiste avancé, c'est-à-dire rien du tout de précis et de pratique; mais un honnête homme qui a des traditions en lutte avec des instincts généreux. Eh bien, rendez utile cet honnête homme-là. C'est une opinion que l'honnêteté, par ce temps-ci! Voulez-vous que je lui triture la matière électorale? Dites un mot, et on vous sert.

— Voilà la première fois que je pense à la politique, répondit Pauline; mais vous me proposez de me désintéresser des choses infinies pour m'intéresser à

des intrigues parlementaires! Ce n'est pas tentant.

— Voulez-vous ne vous occuper que de vous seule? reprit le journaliste. Écrivez!

— J'attendais ce mot, repartit Pauline avec tristesse. Quand nous souffrons, quand nous sommes blessées et trompées, on ne nous donne pas, à nous autres femmes, d'autres conseils : Écrivez! racontez vos douleurs! faites métier de vos souffrances! vendez votre âme à tant la ligne! prostituez votre esprit!... Le monde vous refuse l'amour? Intéressez à ce refus les désœuvrés, les étudiants et les grisettes! devenez glorieuse à force d'audace, et achetez le droit de vous faire insulter par le premier venu, en prenant la foule pour confidente! Ah! ne me parlez pas d'écrire! je n'aurais que trop de penchant pour ce poison! Mais un mari

est gênant pour écrire; on ne peut ni le vanter ni s'en moquer. Il faut le supprimer, et, je vous l'ai dit, je tiens au mien.

— Parbleu! vous y tenez trop. C'est mauvais signe, repartit Philippe brusquement. Je vous ai indiqué, non pas les deux chances de guérison (car le cœur est une maladie mortelle), mais les deux palliatifs, les deux dérivatifs. Laissez-moi vous parler maintenant du dernier moyen!

— Ah! oui, de votre amour! Eh bien! que voulez-vous que j'en fasse?

— D'abord, ne le traitez pas avec ce dédain; car cet amour-là ferait honte à toutes vos romances, à toutes vos élégies! Je n'ai plus assez de plumes pour être un tourtereau; j'ai joué de toutes les guitares; je ne veux ni vous enlever ni vous séduire. Tromper M. de Villemo-

ran n'est pas un triomphe. A mon âge, avec ma mine ravagée, avec les égratignures que j'ai reçues et données, je ne songe plus à soupirer ni à faire soupirer. La passion qui me tient est plus profonde et plus énergique, plus sauvage et plus résignée; c'est la folie, c'est la colère suprême d'un pauvre diable qui a dégringolé de tous les paradis, mais qui veut vous sauver. Je vous aime sans espoir. S'il vous plait que je vous aide à calfeutrer votre maison pour empêcher l'ennui d'y entrer, je vous aiderai; si vous voulez que je pousse M. de Villemoran, je le pousserai; soyez heureuse, ou plutôt ne désespérez pas, voilà ma seule ambition. N'en arrivez pas à cette affreuse tranquillité que je possède ou à pis encore, voilà mon vœu. Je me féliciterais de vous voir vous accommoder de votre mari; l'essentiel, c'est que vous ne soyez plus ma-

lade de la vie, et que vous viviez, voilà mon amour. Il est étrange, et paraîtrait stupide; mais ne dites pas qu'il est impossible. C'est de l'amour de vieillard, si vous voulez; mais c'est de l'amour!

Pauline était troublée plus qu'elle n'osait le laisser voir. Cet entretien la charmait et l'épouvantait; elle voulait en rire, et était près d'en pleurer; elle voulait faire taire Philippe, et elle avait peur qu'il ne dît pas tout; elle eût voulu le repousser, le fuir, et elle avait des tentations folles de lui tendre les deux mains.

— Je vous crois, dit-elle en faisant un effort prodigieux sur elle-même pour parler, oui, je vous crois; mais, ce que vous appelez l'amour, je ne l'accepte que comme l'amitié. Soyez mon ami, je le veux bien; aidez-moi à garder dignement le nom que j'ai pris après l'avoir convoité; mais, si nous échouons dans cette

tâche, ne m'offrez pas de me consoler.

— Dans six mois, madame, si vous n'êtes pas sauvée, quittez fermement et simplement votre mari.

— Vous êtes fou! s'écria Pauline; le quitter! fuir lâchement! Obtenir de la bonté d'Hector une séparation vulgaire! n'y comptez pas. Ce serait honteux et ridicule!

— Rester serait plus honteux et plus ridicule encore. Comment! vous vous inclinez devant ces délicatesses immorales? Quand deux natures honnêtes découvrent qu'elles se sont trompées, elles ne doivent pas prolonger une erreur qui deviendrait un supplice et un sacrilége. Si la loi ne veut pas admettre ni sanctionner facilement ces ruptures, c'est que la loi est faite contre nos vices et contre nos faiblesses; elle se défie de nous; mais elle n'a pas besoin de venir en aide aux esprits

fermes et honnêtes. Le code des grands cœurs est en eux-mêmes; il vaut mieux rompre que trahir.

— Et quand j'aurai quitté mon mari, où irais-je? chez madame Bellamy? chez Adèle? chez lady Fitz-Peters?

— Chez moi, madame, dit Philippe en se levant.

— Vous déraisonnez, monsieur.

— Je le sais bien; mais la raison est si bête pour des gens d'esprit comme nous!

— Qu'irais-je donc vous demander? continua Pauline: du pain ou de l'amour! Je saurai gagner mon pain, et je ne veux pas d'amour à cette condition-là.

— Ah! madame, près de moi seul vous auriez ces âpres consolations de la colère et du dédain qui brûlent et cicatrisent les plaies. Moi seul je puis vous comprendre; mais vous le savez bien, je vous l'ai déjà dit.

— Eh bien! monsieur, vous courez le risque d'attendre toujours!

— Peut-être! En tout cas, je suis patient, et je ne désespérerai jamais. Restez avec M. de Villemoran si c'est possible, et accueillez-moi, alors, comme votre ami à tous les deux; je deviendrai le chien du foyer, le plus vigilant gardien de votre bonheur. Jamais un mot n'offensera la loyauté de votre mari ou la vôtre, je vous le jure; mais, si ce rêve est impossible; souvenez-vous de ma carte! Si vous souffrez, écrivez-moi; je traite mes malades par correspondance; si vous m'appelez, j'irai; mais, encore une fois, ne me faites pas l'injure de me regarder comme un séducteur. Je répéterai à votre mari ce que je vous dis là, et peut-être me comprendrait-il mieux que vous!

— Mais, encore une fois, vous oubliez, monsieur, ou vous feignez d'oublier que.

toutes ces théories ironiques sur ma destinée et sur mon mari tombent devant ce fait qui détruit toute discussion : j'aime M. de Villemoran.

— Tiens! nous n'y pensions plus, dit Philippe, ni vous ni moi, et nous avons discuté de bonne foi.

Pauline rougit et essaya de se lever.

— Adèle prend plaisir au jeu, dit-elle, elle ne revient pas, et je laisse Hector en tête-à-tête avec lady Fitz-Peters; je vais devenir jalouse.

— Adèle attend un signal, dit Philippe en souriant. C'est moi qui l'ai envoyée jouer pour qu'elle nous laissât libres. Tout cela était assez bien combiné, n'est-ce pas ?

— Vous avez les malices d'un soupirant vulgaire : c'est mauvais signe.

— J'accepte le reproche, mais pour qui? Est-ce pour moi qui ai tendu le piége,

ou pour vous qui ne l'avez pas senti?

— Il y a des piéges dont on sort facilement, reprit madame de Villemoran en se disposant à quitter sa place.

— Oui, mais il y a des piéges dont on croit sortir et qu'on ne fait qu'emporter avec soi!

— Décidément, vous avez de l'orgueil.

—C'est la seule vertu qui me soit restée; elle tient chez moi la place d'un défaut.

— Sans rancune, dit Pauline qui ne savait quel adieu lui donner en le quittant, et qui se serait reproché également une parole trop amère ou trop encourageante.

Philippe était homme à comprendre la valeur du pardon. Il n'en parut ni choqué ni triomphant; il salua avec courtoisie et se perdit dans la foule. Adèle de Saint-Ovide semblait guetter, car elle parut aussitôt.

— J'ai entendu ton dernier mot, dit-elle à madame de Villemoran en lui offrant la main ; je le répète : Sans rancune, n'est-ce pas ?

Pauline était fort émue de l'entretien qu'elle venait d'avoir : elle craignait que, malgré ses efforts pour retenir en elle l'émotion qui menaçait de déborder, on ne vît sur son visage ce qui se passait dans son cœur. Philippe la regardait sans doute, et elle sentait bien que son mari ne la quittait pas des yeux. Aussi, se levant brusquement :

— Sans rancune ! répondit-elle, mais si tu veux causer, sortons ; j'étouffe dans cette salle.

— Est-ce que tu serais toujours fière ? C'est que tu n'aurais pas à te gêner, ma bonne, répliqua Adèle ; ici, je règne ; tu ne seras pas compromise, et c'est moi qui aurai tout au plus une scène à subir

de la part de l'amirale, qui t'appelle *sa petite intendante!*

— Ah! je resterais pour faire enrager lady Fitz-Peters, dit Pauline en riant d'un rire forcé; mais je suis souffrante, l'air me fera du bien.

— C'est toujours M. Philippe qui te produit cet effet-là. C'est une torpille que ce journaliste, quand il n'écrit pas.

— Heureusement, dit Pauline, que je le rencontre une fois tous les cinq ans.

— Tu es bien aimable d'avoir consenti à ne pas me tourner le dos, reprit Adèle avec un ton de persiflage; tu étais partie de chez moi comme une malédiction; mais, vois-tu! l'amitié de pension, c'est un vaccin qui préserve de l'oubli. On ne peut pas se haïr, quand on a pleurniché ensemble dans les salles d'étude; et puis, je m'intéresse à toi.

— C'est pour cela que tu t'es liée avec lady Fitz-Peters ?

— Elle m'ennuie fort, ton amirale ; mais je lui dois des relations solides.

— C'est vrai ! comment t'appelles-tu donc, maintenant ?

— Ah ! ma chère, ne me force pas à te le dire. C'est un nom allemand que j'oublie toujours et que je ne peux pas prononcer, il y a du kirsch dedans. Eh bien, je te l'avais prédit ! Quelle différence trouves-tu maintenant entre nous ? Je suis une aussi grande dame que toi ! Mon titre de femme d'un général figure sur le passe-port et le livre des étrangers. Ce sont des pièces authentiques. Nous voilà au même sommet ; qu'as-tu donc de différent de moi ? Des souvenirs gais en moins, et des misères en plus !

— Pauvre entêtée ! dit Pauline, ne compare donc pas nos deux destinées.

Je ne crains pas de descendre, moi!

— Ma foi, ni moi non plus! La Bavière est fidèle. Si j'avais la douleur de devenir veuve, je serais définitivement acceptée; une veuve de général étranger, c'est classique et contrôlé comme de l'or. Tu ne me parais pas, toi, avoir profité beaucoup du ménage. Je te retrouve avec la même mine; tu n'as pas d'enfants; tu en es encore à questionner les passants pour savoir si tu dois rire ou pleurer. Encore une fois, c'était bien la peine!

— Ne parlons pas de moi, dit Pauline; quand j'ai su que tu étais ici, je n'ai pas voulu paraître te craindre. J'ai voulu, au contraire, te montrer que je n'avais gardé aucun ressentiment de cette nuit où tu avait défié mon bonheur.

— J'aurais bien fait de réussir!

— Qu'en sais-tu?

— Philippe t'eût donné des distrac-

tions; il eût fait de toi une femme célèbre; la vanité t'eût consolée de l'amour. Tu as voulu vaincre les préjugés. Beau combat, vraiment! Tentons une épreuve! Nous allons rentrer. Lady Fitz-Peters dira tout haut à quelques vieilles langues de notre connaissance que tu es son ancienne demoiselle de compagnie, mariée, par suite de tes habiles manœuvres, à un gentilhomme que tu as ensorcelé! Tu auras beau répondre, de ton côté, que je suis... ce que je suis, on te prendra pour une intrigante, et moi pour une belle femme, un peu sensible, mais excusable; on enviera mon général, on prendra en pitié ton baron.

— Qu'importe! reprit Pauline en marchant à grands pas. Crois-tu donc que je tienne aux jugements de ce monde-ci? J'ai ma conscience, cela me suffit. D'ailleurs, s'il se trouve un honnête homme

et une honnête femme dans ce salon, ils me comprendront et m'estimeront. Est-ce que tu vas habiter la Bavière?

— Pendant quelque temps. Il le faut; c'est un vernis que je me donne.

— Alors, comme je ne pense pas aller en Allemagne, nous ne nous reverrons plus de sitôt. Adieu, Adèle; j'apprendrai sans doute par les journaux que tu es devenue princesse.

— Oh non! je m'en tiens à mon général. Je suis modeste.

— Tâche que ton général ait aussi de la modestie.

— Tiens! tu vas mieux! la méchanceté te revient. Quand tu es entrée dans ce salon, tu avais du feu sous les paupières. Je me suis dit: elle vient nous mettre en pièces! Mais voilà qu'un quart d'heure de conversation avec Philippe t'a rendue moite et tremblante. Tu n'as plus d'éner-

gie, ma pauvre Pauline; la richesse t'a énervée.

Pauline se sentait souffrante; elle frissonnait.

— J'ai la fièvre, murmura-t-elle; rentrons.

Quand elle parut dans le salon, elle était si pâle que M. de Villemoran, qui s'inquiétait un peu de son absence, courut à elle.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il avec une vivacité toute juvénile; t'aurait-on insultée?

Pauline releva la tête et fut fière de ce beau regard plein de courage et d'honneur qui voulait la protéger et qui défiait Adèle.

Celle-ci se borna à faire la révérence.

— Qui donc oserait m'insulter quand je suis près de toi? répondit Pauline en se suspendant au bras de son mari. Mais

je ne sais ce que j'éprouve; je me sens bien malade, mon ami.

Hector la soutint doucement pour la reconduire à l'hôtel. Adèle les vit passer, les salua et chercha Philippe dans la foule. Elle le trouva dans un coin, debout, les bras croisés et pâle lui-même. Il avait vu sortir M. et madame de Villemoran.

— Est-ce que vous êtes malade aussi? demanda Adèle.

— Peut-être, répondit Philippe.

— Il s'agit bien de cela! mon cher, vous savez si j'ai quelque expérience du monde et de ses grimaces? Ou je ne m'y connais plus, ou Pauline est en train de vous aimer; c'est moi qui vous le dis.

— Hélas! c'est bien ce qui m'épouvante pour elle, dit Philippe en secouant la tête et sans paraître surpris de ce singulier pronostic, qui pouvait sembler au moins prématuré.

Pauline se coucha avec une fièvre ardente. Elle eut du délire dans la nuit. Faut-il s'en étonner, quand on pense à l'entretien avec Philippe, à cet audacieux défi, jeté par un homme auquel elle reconnaissait une sorte de puissance sur elle-même, de droit d'analyse, à cette émotion suprême succédant aux émotions qui l'avaient agitée jusque-là, à cette alternative fréquente et pour ainsi dire quotidienne d'espoir et de désillusion.

Tant qu'elle s'était sentie forte de son amour, elle avait souri à la douleur; mais, ce soir-là, le seul doute qu'elle n'eût pas encore éprouvé avec violence, le doute d'elle-même, était entré dans son cœur, pour n'en plus sortir. Elle avait pu, parfois, aux heures de grande amertume, se comprendre dans le mépris qu'elle envoyait à l'humanité tout entière. Mais cette raillerie ne la blessait pas beau-

coup; c'était un éperon, ce n'était pas une épée. La parole ironique de Philippe lui avait découvert tout à coup un abîme. Si Hector ne l'aimait pas, et si elle n'aimait pas Hector, alors, c'en était fait d'elle-même ; sa vie était manquée, tout son orgueil était en déroute, il lui fallait mourir, s'abandonner au désespoir.

Quand la fièvre lui laissait un intervalle de raison, elle appelait Hector, qui était là, près d'elle, qui ne la quittait pas, et elle lui demandait avec angoisse s'il l'aimait toujours.

Hector la rassurait, s'efforçait de la calmer; mais lui-même était inquiet et attristé, et commençait à ne plus voir dans son affection pour Pauline que cette tendresse douloureuse qu'on porte aux malades fatalement condamnés. Il assistait à l'agonie de son bonheur, et il voyait, par un phénomène étrange, deux

âmes loyales, sincèrement unies, se torturer, se détacher, se séparer, sans qu'aucune circonstance extérieure fût assez puissante pour amener ce désordre qui naissait de lui-même. Ils voulaient s'aimer l'un et l'autre, et plus ils s'efforçaient d'échauffer, dans leurs cœurs et sur leurs lèvres, cet amour qui tenait autant à la volonté qu'à la sympathie, plus ils le sentaient palpiter et tressaillir dans des convulsions, comme s'il allait mourir.

IV

Vers le matin, Pauline s'assoupit. Quand elle s'éveilla, la crise violente était passée, mais la fièvre persistait, et un abattement profond avait succédé aux transports de la veille.

Un médecin fut appelé; il ne vit rien de grave; il expliqua tout par des nerfs et par quelques-unes de ces raisons merveilleuses que les médecins et les horlogers s'empruntent pour rendre compte d'un phénomène inconnu dans le mécanisme humain ou dans les pendules. Hector écouta les prescriptions, reçut l'ordonnance, n'oublia pas de la payer, et quand le médecin fut parti, chiffonna

le papier qui formulait des calmants et des potions et donna l'ordre de retenir des places pour le prochain départ.

— Tu as raison, dit Pauline, je ne veux pas mourir ici.

— Il ne s'agit pas de mort, mais d'ennui ; le médecin assure que la fatigue du voyage te sera salutaire. Nous avons eu tort, Pauline, de prendre le hasard et le caprice pour conseils. J'ai eu tort de ne pas faire tourner bride, et, si tu le veux, désormais je fixerai l'itinéraire. J'ai respecté toutes tes fantaisies ; je ne m'en repens pas et je ne t'en fais pas de reproches. Tu as une intelligence trop vive et trop juste pour ne pas comprendre les raisons de ma conduite ; tu ne m'en voudras pas non plus si, tes expériences terminées, j'expérimente un peu à mon tour, et je m'étudie à diriger notre ménage. Ces rencontres inutiles et dange-

reuses que nous avons faites ici, ces regrets et ces jalousies que tu as rapportés de la forge, tout cela est un jeu cruel; tu as perdu; laisse-moi à mon tour me charger de la partie, c'est mon devoir; si je l'avais réclamé plus tôt, tu te serais crue en tutelle, tu aurais protesté; maintenant tu me l'abandonnes, n'est-ce pas ?

— Fais ce que tu veux ! je suis ta femme, conduis-moi.

— C'est parce que tu es la femme que j'ai librement choisie et que j'ai aimée pour son courage et pour sa droiture que je veux te sauver, continua Hector. Nous n'avons pas, hélas ! d'enfants à élever, mais nous avons nos deux âmes à maintenir et à éclairer. Allons, sois forte, et en route pour une autre étape ! Ne laissons pas aux envieux qui nous regardent la joie d'assister à notre défaite.

Comment! deux cœurs honnêtes, saintement unis, ne pourraient pas être heureux, parce qu'il y aura des sots comme M. Desprets, des folles comme lady Fitz-Peters, des créatures comme madame de Saint-Ovide et des esprits gâtés comme M. Philippe Loignon! Allons donc! cela répugne au bon sens!

— Tu oublies un nom parmi ceux-là, interrompit Pauline avec douceur; et Marie?

—Celle-là n'a pas d'influence fâcheuse, reprit Hector.

— C'est pourtant celle-là, dit madame de Villemoran, qui pèse le plus dans ma destinée. Je ne suis pas jalouse d'Adèle; M. Desprets ne me fait pas peur; mais cette Marie, si grande et si pure, cette martyre si heureuse dans sa douleur, voilà le modèle qui me fait envie en me désespérant; et puis, j'ai peur que

tu ne la compares à moi et je souffre.

— Tu oublies, à ton tour, M. Philippe, repartit Hector. Ce monsieur prend décidément des droits qu'il serait de bon goût à lui de limiter un peu. Il veut nous gouverner et faire de la politique dans notre intérieur. Défie-toi de ses conseils.

— Si tu avais entendu ceux qu'il m'a donnés ce soir, tu les aurais peut-être sanctionnés.

— Je ne regrette pas de ne pas les avoir entendus, et je ne veux pas les connaître. M. Loignon est un esprit très-délié, amusant, plein de verve; je le crois même incapable de ces félonies que notre cousin Desprets essayait là-bas; mais prends garde! Il flatte tes tendances à la raillerie. Sa parole est une musique aigre qui pénètre et qui irrite : je veux bien l'entendre dans un concert, mais je ne l'aimerais pas en solo.

— Tu as raison, toujours raison, dit Pauline en remuant la tête avec une douceur résignée; il est impossible d'être plus sage, plus prudent. Mais qu'est-ce que tout cela fait à notre. bonheur? Je n'en serai pas moins malheureuse, va! car, le mal ne vient ni des autres, ni de toi; il est en moi-même.

— Eh bien, je veux te faire sortir de toi-même, dit Hector en lui prenant les deux mains et en l'aidant à se soulever.

— Ta douceur même, mon pauvre ami, dit madame de Villemoran, au lieu de me calmer, augmente ma torture. Je me dis que vous avez tous du courage, et que moi seule je n'en ai pas; je me dis que vous me prenez trop en pitié, et qu'il faut alors que vous désespériez de moi. Tu me fais souffrir, en essayant de me sauver.

Hector ne voulut pas lui répondre ; il se contenta de lui sourire.

Demeurée seule, Pauline resta longtemps les yeux fixés sur le parquet. Elle était touchée de cette sollicitude, de cette bonté inépuisable; mais elle se demandait si cette commisération était de l'amour, et si elle-même recevait ces soins avec cette reconnaissance passionnée qu'elle ressentait autrefois. Ces fatales et décisives paroles de Philippe lui revenaient en mémoire. Elle trouvait même jusque dans la volonté nouvelle et dans l'activité de son mari une raison de douter.

— Il s'agite pour se faire croire à lui-même qu'il m'aime encore ; il veut me protéger pour se donner l'illusion de l'amour; et moi, d'où vient que je me sens émue et révoltée de ce qu'il me propose ? Oh ! pourquoi suis-je venue ici? pourquoi ai-je revu cet homme?

En pensant à Philippe, elle se demanda ce qu'il allait dire de son brusque départ.

— Il croira que j'ai peur de lui! Peut-être bien que je l'aime; que mon mari est jaloux. Je voudrais le prévenir! S'il allait essayer de me revoir, de nous suivre! Mais, non, il attendra sans doute.

Pauline n'osait s'avouer à elle-même que c'était elle surtout qui désirait le voir. Une sympathie funeste l'attirait vers cette intelligence sceptique. Elle pensait si bien comme lui! il doutait si bien comme elle! ils avaient tous deux de si victorieuses façons de flageller les bassesses et les ridicules! Mais, honnête et trompée par une attraction qu'elle prenait pour une répugnance, elle résista longtemps à l'idée de lui écrire. Hélas! elle résista trop longtemps! car, à la fin, elle se dit que vraiment son hésitation était puérile, qu'il ne fallait pas attacher d'importance à une

précaution si simple, et, courant à sa table, elle lui écrivit :

« Adieu, monsieur ; je pars. L'amour de mon mari m'a fait honte de vos paradoxes. Je n'aurais plus ici la patience de vous écouter ni le désir de vous comprendre.

» Quand vous serez de retour à Paris, si la douceur d'un petit cloître conjugal peut vous tenter, M. de Villemoran sera heureux de vous recevoir. »

Ce billet était à peine porté que Pauline fut prise de remords et de colère.

— Avais-je besoin de lui écrire, et cette lettre n'est-elle pas ridicule ? Je lui annonce que je pars pour ne plus l'entendre, et je l'invite à revenir me voir. Hector a raison, je ne peux plus me conduire ; je deviens aveugle et insensée.

Et s'irritant contre elle-même, exagérant l'imprudence de ce billet :

— Avais-je le droit d'être si fière de mon amour ? se disait-elle. Voilà, après cinq ans de mariage honnête, après toute une jeunesse de lutte et de patience, voilà que je descends aux coquetteries vulgaires ; que je fais du plus noble et du plus loyal des maris une sorte de Bartholo ; que je me compromets dans une escapade de pensionnaire, et que je suis assez lâche pour ne pas fermer ma porte à cet homme qui se donne des droits sur mon âme, et qui veut régler ma destinée !

On ne s'étonnera pas de l'énergie de ce repentir et de l'imprudence qui l'avait précédé. Pauline, avant d'arriver à Bade, portait avec elle le souvenir de Philippe, sans se rendre compte de l'attrait douloureux qu'elle trouvait à le garder, à l'entretenir au plus profond de son cœur.

Il lui suffit de quelques paroles pour déchirer à ses propres yeux le mensonge dont elle enveloppait ses propres sentiments; et en voyant, à côté l'un de l'autre, Hector et le journaliste, elle eut peur de ne plus aimer autant Hector et de moins haïr M. Loignon.

Ces revirements soudains sont plus fréquents qu'on ne le suppose, et sont parfaitement dans la logique, je devrais dire dans l'absence de logique de l'âme humaine. Il se creuse parfois dans nos sentiments des cavités profondes qu'un tas de sophismes, de raisonnements faux, de petites hypocrisies emplissent et dissimulent, jusqu'au jour où une étincelle met le feu à toutes ces bourrées, fait sauter la mine et découvre un abîme sous un sol qu'on croyait bien solide.

Il en est de la plus petite révolution du cœur, comme des grandes révolutions

politiques, puisque souvent les dernières ne sont que des continuations, des exagérations des premières. On cède à un instinct généreux qui pousse à l'opposition ; on taquine un pouvoir qu'on ne veut qu'inquiéter et qu'on ne croit pas renverser ; on se hasarde dans une manifestation ; puis, tout à coup, le mouvement entraîne ; la Providence, rencontrant les événements au point précis qu'elle avait fixé, les pousse en avant, et atteint son but en forçant les hommes à dépasser le leur. L'humanité n'avancerait pas, si elle avait le secret des étapes qu'elle doit franchir, et si elle pouvait elle-même fixer ses haltes et limiter ses mouvements.

Eh bien, il se passait dans la conscience de Pauline une révolution analogue. Elle se croyait simplement en désaccord sur le programme de la vie intime avec son mari. Elle eût attesté son amour inaltéra-

ble; elle était jalouse avec passion. Elle fût morte, et elle mourrait encore, de le savoir infidèle; mais pourtant, une heure, quelques minutes après lui avoir répété qu'elle l'aimait, elle se sentait prise de la peur de ne plus l'aimer, et elle découvrait une séparation profonde, quand elle croyait ne trouver qu'un peu de distance entre les cœurs.

Pourtant cette découverte n'était encore qu'à l'état de soupçon et d'inquiétude. Pauline ne voulait pas lire nettement dans son âme. Quand l'évidence l'étreignait, elle cherchait à s'étourdir; et depuis qu'elle avait le secret effroi de ne plus aimer autant Hector, elle répétait vingt fois, en joignant les mains avec ferveur :

— Comme je l'aime ! comme il est bon ! comme il est généreux !

De son côté, Hector, que nous avons laissé jusqu'ici et intentionnellement un

peu dans l'ombre, sentait dans son cœur des défiances analogues et des remords semblables; lui aussi ne voulait pas croire que son amour pût finir; lui aussi, en estimant toujours sa femme, croyait qu'il l'aimait toujours; et la fermeté active que nous lui voyons déployer, la résolution, enfin, qu'il prend tout à coup de ne plus abandonner à l'imagination de Pauline la conduite et la règle de sa maison, ne sont que des efforts honnêtes et sincères pour cacher et combler un gouffre qu'il entend résonner sous ses pas.

M. et madame de Villemoran quittèrent Bade le lendemain de leur arrivée. Lady Fitz-Peters soupira. La patience avec laquelle Hector avait écouté l'oraison funèbre du perroquet avait fait espérer secrètement à la sentimentale Antonia que peut-être bien ce gentilhomme se repentait de sa faiblesse passée, et oserait lui

demander à elle-même de tendres et surtout de chastes consolations.

Adèle avait exprimé à Philippe son opinion. Ce départ l'y fit persister. Quant à M. Loignon, il était très-sérieusement ému et embarrassé. La délicatesse lui était venue depuis cinq ans. Ce n'était pas un séducteur, et il aimait trop Pauline, il la devinait surtout trop bien, pour tirer sottement vanité de son succès auprès d'elle.

Quand il reçut le billet maladroit qu'elle avait eu la faiblesse de lui écrire, il réfléchit longtemps.

— En est-elle déjà à ne plus avoir d'esprit ? se dit-il.

Et il fut effrayé de la responsabilité que son amour allait accepter.

Après avoir mûrement médité la conduite à tenir, il résolut d'attendre, de rester à Bade, de ne rentrer qu'à l'hiver ;

et, se sentant supérieur aux tactiques ordinaires :

— Je n'irai chez elle, pensait-il, que pour la fiancer de la main gauche à son mari, puisqu'ils ne savent pas se tenir de la main droite, ou que pour l'enlever. Il faut, à tout prix, qu'elle soit heureuse, par M. de Villemoran ou par moi. Ce serait l'aimer que de rompre son mariage ; mais ce serait peut-être l'aimer davantage que de le resserrer !

Et ce héros blasé qui ne se vantait pas à lui-même de son héroïsme, tant il était indifférent sur toute chose, même sur son bonheur, et tant il avait perdu, avec le secret de l'enthousiasme, la conscience du dévouement, Philippe resta à Bade dans la société d'Adèle, et il alla tous les soirs risquer quelque menue monnaie à la roulette et au trente-et-quarante, comme un oisif sans but et sans cœur.

M. de Villemoran continua pendant la route le rôle qu'il avait pris. Il traita Pauline avec une autorité doucement paternelle; et elle ne songea pas à protester. Le lendemain de leur retour à Paris, il vint dans sa chambre, s'assit à côté d'elle, lui prit les mains et lui dit avec douceur :

— Mon enfant, la solitude a failli nous devenir funeste, en nous donnant des goûts de voyages qui ne nous ont pas réussi. Désormais, nous ne vivrons plus seuls. Tu auras un jour, tu recevras. J'étais un avare de garder pour moi seul les fleurs et les fruits d'un esprit comme le tien. J'ouvre le paradis aux maraudeurs. C'est un moyen de ne plus les craindre. Je ne me croyais pas ambitieux; je sens que je le deviens. J'ai été élevé par ma famille dans des idées politiques qui se sont transformées depuis par la réflexion.

Il ne me conviendrait pas de me rallier à ce gouvernement, ni de participer à quelque intrigue contre lui. J'ai mes principes; mais je suis seul de mon parti, par conséquent, je ne veux pas m'enrôler. Toutefois, il y a pour un homme qui ne se croit pas absolument inutile, des idées pratiques à émettre, à répandre, des questions spéciales à éclairer. Je veux faire un livre ; tu seras mon conseil, je n'ose dire mon secrétaire, je voudrais pouvoir dire mon collaborateur. Tu animeras de tes sympathies, tu réchaufferas de ton souffle mes froides théories, tu mettras de la flamme dans la statistique, et de la poésie dans les questions des budgets. Si quelques-unes de ces idées offrent une réalisation actuellement possible, nous nous appliquerons à les réaliser. Tu m'aideras surtout alors; veux-tu la moitié de mon ambition?

— J'accepte ! s'écria vivement Pauline étonnée de l'entendre lui donner presque le conseil qu'elle avait déjà reçu de Philippe.

— Si nous découvrons que nous nous sommes trompés, nous essayerons de planter des choux au lieu de planter des idées. Tu voulais te faire laitière, je me ferai fermier.

— Oh ! je suis revenue de mes goûts de campagne, dit Pauline en souriant.

— Non, tu es simplement revenue de Bade et de la forge de M. Desprets.

Pauline regarda son mari avec une admiration sincère.

— Il est impossible que je ne l'aime pas de toute mon âme, se dit-elle en se jetant dans ses bras.

Hector, lui, ne se faisait plus aucune illusion. A vrai dire, même, il n'avait jamais eu d'espérances que les événe-

ments postérieurs à son mariage eussent détruites. Il avait aimé Pauline, avec l'admiration d'une âme chaste, pour le spectacle de la misère honnêtement soufferte, de la vertu patiente, de l'intelligence opprimée. Dans cette maison où s'éteignait sa jeunesse, il avait rencontré cette pauvre fille vaillante, et il s'était dit qu'il était noble et pieux de l'affranchir, de la transporter dans un monde supérieur, de réaliser tous ses rêves. Lui qui avait étouffé la voix de ses vingt ans sous le silence et dans l'étude, il comprenait bien les tortures de cette humble demoiselle de compagnie; il entrevoyait un délire de reconnaissance, une ivresse de bonheur dans l'amour qu'on lui tenait en réserve.

Mais cette passion, longtemps dévorée, qu'il avait vue naître, engageait beaucoup plus que son amour, elle engageait

son honneur, et, dût-il expier par des regrets amers le vertige de sa sympathie, il ne pouvait plus reculer, après avoir donné une apparence réelle aux visions que suscitait le cœur de Pauline.

La fuite de celle-ci, sa retraite calculée, et, par-dessus tout, son séjour chez madame de Saint-Ovide, avaient révélé à M. de Villemoran l'étendue de la tâche qu'il s'était choisie.

Sans douter un seul instant de la volonté loyale de sa fiancée, ni même de sa tendresse, il devinait en elle un si grand besoin de représailles contre les dédains du monde, une fierté si indomptable et si provocatrice, un désir si implacable de trouver dans le mariage un triomphe et une vengeance, qu'il jugea son bonheur perdu; aussi dès lors son parti fut pris de se dévouer, sans attendre de consolation.

Il pensa que la douceur, que la soumission sans lâcheté, qu'une satisfaction de tous les instincts d'élégance, qu'une quiétude absolue d'esprit apaiseraient peut-être et modéreraient au moins cette âpreté de convoitise honnête. Il se jura de prendre pour lui toutes les déceptions et de ménager à sa femme les mécomptes et les désappointements.

Mais il était difficile, sinon impossible, d'empêcher Pauline de se heurter à chaque pas, et de souffrir du repos, comme elle avait souffert longtemps de la lutte. Elle apportait dans la recherche du devoir une passion qui ne pouvait se laisser ni limiter ni modérer. Quand madame de Maintenon, cette patronne des dames de compagnie ambitieuses, spéculait sur la vertu, elle glaçait du moins son cœur, refroidissait ses veines, mettait un marbre sur sa jeunesse écra-

sée. Pauline spéculait sans le savoir. Il n'y avait pas en elle d'hypocrisie, et c'était dans toute la sincérité de sa foi qu'elle avait juré d'atteindre à la considération et à l'amour; mais elle ambitionnait trop le mariage comme une récompense de ses sacrifices antérieurs, et pas assez comme une perspective de sacrifices nouveaux. Elle voulait vivre d'émotions quotidiennes, et, dans l'orgueil de sa vertu, elle s'imaginait que la conscience du devoir, conciliée avec la jouissance de l'amour, lui donnerait des extases infinies. Pourtant, elle consentait héroïquement à souffrir encore, mais à souffrir en espérant ou en aspirant toujours, à souffrir d'ambition, à souffrir d'un désir nouveau succédant à un désir satisfait.

Quand elle fut mariée, elle s'étonna de n'avoir plus à haïr ni à convoiter. La satisfaction lui donna l'ennui, et la douceur

de son existence devint une sorte de défi pour la flamme qui survivait en elle.

Elle voulut se résigner; elle voulut, comme une dévote de l'amour, s'abîmer dans la contemplation, dans l'adoration muette et absolue du cœur de son mari. Mais Hector n'offrait pas de raison suffisante pour un culte; et, par la perfection même de ses vertus pratiques, il échappait à cette adoration qui se multiplie. Il était toujours le même. Sa bonté immuable plaisait, puis lassait. Des enfants eussent sauvé Pauline. Mais ce foyer vide et silencieux ne pouvait toujours circonscrire l'ardeur d'une âme qui s'irritait et s'enflammait dans le repos. Nous avons vu comment la jalousie de Pauline pour Marie, et comment ensuite les paroles sardoniques et insolentes de Philippe avaient hâté l'éclosion d'un germe funeste. Madame de Villemoran avait pu

se demander si elle aimait encore et si elle était aimée; question fatale qui n'a pas besoin de réponse et qui revient toujours, quand une fois elle est venue !

Hector, de son côté, après quatre années d'observations et de patience, commençait à craindre d'avoir cédé à un sophisme plutôt qu'à la raison, et d'avoir voulu vainement et témérairement acclimater, dans une région paisible, une nature indépendante et fougueuse qui était faite pour escalader des pics élevés et pour courir à travers des abîmes. Il avait eu en se mariant le remords d'avoir fait naître l'amour; il avait maintenant le remords de ne l'avoir pas doucement étouffé. Il se sentait un rival dans le cœur de Pauline, un rival redoutable; ce n'était pas Philippe, c'était lui-même; c'était son propre idéal, évoqué jadis par mademoiselle Foucault, qui humiliait et désenchan-

tait maintenant la réalité pour madame de Villemoran. C'était cette image radieuse et provocatrice qu'il eût voulu arracher. Mais ses efforts avaient été stériles, et il prévoyait des malheurs dont sa délicatesse le faisait d'avance responsable.

Aussi résolut-il de lutter intrépidement contre ce fantôme de la satiété qui venait s'interposer entre sa femme et lui, et nous avons vu les premiers efforts de cette volonté qui donna un sursaut et comme un élan au courage de Pauline. Celle-ci fut frappée de l'analogie des exhortations de son mari avec celles de M. Philippe. Elle y trouva une raison d'y applaudir; elle crut honorer l'un et l'autre en leur obéissant. Elle crut que le souvenir des paroles de Philippe ne serait plus dangereux pour elle, maintenant que les paroles de son mari en partageaient

l'effet. Elle crut rester fidèle à Hector en suivant les conseils de M. Loignon présentés par Hector. C'était là l'erreur d'une âme probe qui pouvait céder à la passion, mais sans trahir volontairement le devoir, et qui cherchait jusqu'au bout à mettre d'accord l'amour et l'honneur.

V

Hector de Villemoran a pu sembler inférieur à sa femme; mais il la dominait, au contraire, et cette supériorité était précisément une des causes du trouble qui les tourmentait.

Pauline se fût bien vite affranchie d'un mari sot et nul; ce qu'elle eût fait alors, nous l'ignorons et nous n'avons pas à le prévoir. Mais cette force réelle qu'elle sentait sous cette faiblesse apparente, cette résistance qui ne la heurtait jamais, cette raison qui souriait toujours, ce dévouement qui ne s'aigrissait pas, cette attitude froide et tendre, lui donnaient souvent tort, et en même temps lui inspiraient une estime profonde qui devait l'empêcher de jamais haïr celui qu'elle ne pourrait peut-être pas toujours aimer.

L'estime, en effet, était une cause d'aigreur entre ces deux époux. Hector eût sinon sauvé sa femme, du moins simplifié ses sentiments en se faisant coupable; mais il ne poussa pas l'héroïsme jusqu'à déchoir à ses propres yeux, et sa faute fut d'être sans reproche.

La jalousie de Pauline tenait encore

moins à un amour qui se défendait qu'à un secret conseil de son orgueil qui lui disait qu'elle serait plus libre de sa destinée si elle parvenait à s'armer d'un véritable et sérieux grief contre ce maître infaillible, dont la sérénité l'accablait.

Ces sentiments s'agitaient toutefois au fond de la conscience de Pauline, sans qu'elle en eût la perception distincte. Elle tenait trop, elle aussi, à sa propre estime pour écouter volontairement le mauvais conseil de son orgueil. Mais nous avons besoin d'entrer dans cette analyse pour faire bien comprendre une conduite qui gardait, sous ses fluctuations apparentes, une invariable logique, et pour expliquer les malheurs de deux destinées unies par un contrat sincère et divisées par des causes plus fortes que la volonté.

Hector avait attendu patiemment

l'heure de parler avec un peu d'autorité. Qu'eût-il pu faire jusque-là? Il fût tombé dans le piége des âmes vulgaires en luttant contre les rêves, contre les enthousiasmes, contre les douleurs de Pauline; il l'eût froissée et meurtrie, sans profit pour son bonheur. Mais, quand il la surprit dans sa faiblesse, quand il la crut à demi vaincue, et quand il la vit se renverser sous son fardeau et trembler d'avoir à choisir entre la tentation brutale de Philippe et quelque consolation dérisoire, comme la vanité d'écrire, il pensa que le moment était venu; et, doucement, fermement, avec la sûreté d'accent d'une raison préparée, il revendiqua son droit de tutelle.

Pauline, nous l'avons dit, se sentait atteinte de vertige. Elle ne lutta pas, elle accepta avec soumission la main que son mari lui tendait. Elle eut un dernier flot

d'espoir qui l'empêcha de sombrer. Elle crut voir dans l'effort de M. de Villemoran la transfiguration rêvée.

— Je savais bien, dit-elle, que ce n'était pas une âme vulgaire; qu'il saurait me sauver, et qu'il y avait en lui un héros caché, que mon instinct avait pressenti.

Alors, ne voulant plus penser qu'à une seule chose, elle n'eut plus d'ardeur que pour un seul but : elle voulut transporter dans les régions pures de l'esprit son amour inquiet et malade, que la région des sens étouffait et menaçait de mort.

Son instruction, ce pédantisme même que le professorat avait déposé en elle, lui servirent d'auxiliaires.

— Il a raison, pensa-t-elle avec fierté; il y a des sommets où les vulgarités, où les infirmités de ce monde ne peuvent plus atteindre. Puisque nous ne pouvons nous aimer dans l'amour et dans la joie,

nous nous aimerons dans les ravissements de l'intelligence. Je ne serai plus sa femme, moi qui ne sais pas être mère; je serai la moitié de son esprit, la moitié de son intelligence, et je défie bien Marie de me faire concurrence sur ce terrain-là.

Elle croyait échapper à sa jalousie, à son mécontentement d'elle-même en s'élançant vers ces hauteurs; elle croyait pouvoir rejeter l'humanité et vivre désormais dans un Élysée abstrait où ne pénétreraient plus les défiances grossières et les tentations triviales dont elle était obsédée et humiliée. Mais elle avait une impatience de se guérir qui s'exagérait la force et la rapidité des remèdes; et, quelques jours après le dernier entretien dont nous avons parlé, Hector s'avouait à lui-même que la guérison n'était pas encore trouvée, et que le mal allait peut-être s'endormir, mais pour se

réveiller plus impérieux, plus implacable.

En effet, il y eut pour quelques instants une trêve, un sursis. Pauline dépensait en coquetterie intellectuelle toutes les forces de son âme. Elle prenait goût aux études de son mari, elle aimait à s'asseoir à côté de lui, à lire à la même page, à l'attendre au bout de la ligne qu'elle avait dévorée d'un regard.

On essaya de réunir, dans le petit salon de la rue de Courcelles, quelques savants, quelques littérateurs. Madame de Villemoran présida des dîners académiques. Son esprit acheva de s'aiguiser, de s'éclairer dans ces entretiens dignes d'elle. Hardie dans ses aspirations, audacieuse dans ses recherches, elle aimait les théories radicales, les philosophies aventureuses ; elle eût voulu qu'on l'aidât à changer le monde, à le dissoudre, pour mieux le reconstruire. Retrouvant d'ail-

leurs dans ses idées l'amour qu'elle n'osait plus chercher dans sa vie, elle avait des fureurs d'utopie qu'on prenait pour de la colère, et qui n'étaient que l'expansion désordonnée de sa tendresse.

Hector ne la suivait pas si haut, ou plutôt ne voulait pas se risquer dans ces sentiers périlleux. Il la ramenait doucement, il la contredisait de biais, il lui répondait en répondant aux autres; mais Pauline bravait sa sagesse, dédaignait les atermoiements de l'expérience, et s'impatientait de se heurter au sang-froid de son mari jusque dans le bleu profond du ciel où la jetait son enthousiasme.

Hector avait préparé les matériaux d'un livre; mais Pauline, d'accord avec lui pour le fond, le trouvait timide, hésitant dans les détails; il lui avait demandé d'animer la statistique, elle l'embrasait! Elle portait dans toutes ses

études cette passion et cette amertume qui l'avaient déjà rendue si malheureuse. Au bout de quelques mois, cette distraction qu'ils s'étaient choisie était devenue un prétexte de discussions interminables. Hector ne cédait rien de ses idées; Pauline gardait les siennes; et comme la question de leur amour, de leur bonheur n'apparaissait pas sous une forme sensible dans ces débats, comme ils semblaient n'en vouloir qu'à leurs erreurs réciproques, ils disputaient cordialement, donnant libre carrière à des antipathies qui ne croyaient se heurter qu'à des opinions, qu'à des préjugés.

— Quel dommage qu'un cœur si bon et si grand, pensait Pauline, ait de si singulières faiblesses !

— Quel dommage, disait Hector, qu'il y aît de tout dans cette âme, excepté de la logique !

Et dans leurs efforts courageux, pour remplir leur existence, ils creusaient entre eux un gouffre insondable, en s'imaginant entasser des montagnes.

Le monde qui joue dans les drames intimes le rôle du chœur antique, mais d'un chœur qui ne voit pas, et qui chante faux, le monde s'émerveillait de l'esprit de madame de Villemoran. Son salon avait de la réputation. On se faisait présenter chez elle, afin d'y entendre des philosophes dans l'abandon de la plaisanterie, des hommes politiques dans la familiarité de la causerie.

Pendant l'hiver de 1846 et pendant tout l'été de 1847, Pauline Foucault régna complétement, et obtint tous les succès auxquels sa vanité semblait autrefois prétendre. Riche, grande dame, honorée, célébrée, elle triomphait, mais en se sentant au fond d'elle-même tourmen-

tée, et entraînée sur une pente fatale.

Elle avait des heures de pénétration, où tout ce bruit, toute cette science, toute cette gloire de salon, toute cette philosophie de boudoir, toutes ces théories d'éventail lui semblaient insipides. Quand elle apercevait debout, devant elle, au milieu d'un salon ravi, le seul contradicteur qu'elle n'eût pas vaincu, son mari; quand elle rencontrait les regards doux et indulgents d'Hector qui la voyait triompher des autres, en protestant par son silence, pour ses convictions personnelles, elle se sentait humiliée et vaincue à son tour.

Quelquefois, elle avait des élans, des éclairs de soumission. Elle allait se jeter dans les bras d'Hector, se suspendre à son cou.

— Sauve-moi, lui disait-elle, et ne songeons plus à sauver l'humanité.

Puis, elle pleurait, jurait de penser comme lui, s'étudiait à se courber docilement sous sa volonté; ou bien elle fermait son salon pendant quelques jours, et, forçant Hector à laisser là les livres et les travaux, elle redemandait aux transports de l'amour des illusions qui passaient vite et qui la rendaient à son ennui.

Philippe Loignon n'avait pas reparu. Pauline redoutait sa présence, et le journaliste, soit calcul, soit loyauté, n'avait pas voulu suivre la petite foule qui traversait le salon de M. de Villemoran. Il était à la tête d'un grand journal, battait en brèche le pouvoir qui, décidément, n'avait plus rien à lui offrir, et paraissait absorbé par l'ardeur de la bataille.

Un soir, on parla devant Pauline d'un article de ce journal qui avait fait osciller les fonds et les bas-fonds de la Bourse. Pauline reconnut à la première ligne, à

la première brûlure, le talent corrosif de Philippe, en se reconnaissant aux colères épanchées. C'était une philippique violente contre le régime, contre ses corruptions; le sarcasme était impitoyable, la plaisanterie enlevait des lambeaux sanglants aux hommes politiques. On annonçait des orages, on prédisait une révolution; il y avait du feu, de la poudre et des tonnerres dans ces lignes indignées.

Madame de Villemoran fut obligée de s'interrompre plusieurs fois, tant son cœur battait à la lecture de cette page révolutionnaire, dans laquelle on ne sentait d'autre conviction que le mépris. Elle lisait ce qu'elle eût écrit elle-même; toute l'âpreté de son ironie repassait devant ses yeux en flamboyant dans ces lignes. Une joie farouche la faisait sourire.

— Je n'avais pas tort, disait-elle; il pense comme moi, et le monde s'épou-

vante de ses prédictions qui foudroient d'avance par leur justesse. C'est bien ainsi que je frapperais.

Elle fut tentée d'écrire à Philippe, de le remercier de ce breuvage acide, de l'encourager; mais sa droiture naturelle et le remords d'une première imprudence l'arrêtèrent. Elle crut rester fidèle à la foi jurée, en se bornant à lire assidûment ce journal, à vivre secrètement des émotions qu'il lui donnait; à rester, à l'insu de tout le monde, et de cette façon, en communication avec la pensée de Philippe. Elle s'imaginait que c'était elle qui dictait, et elle se sentait toute radieuse quand, en dépliant la feuille humide encore, elle y trouvait ses jugements formulés, ses doutes exprimés, et jusqu'à ses douleurs rendues.

Elle voulut faire lire ces articles à Hector. Dans sa loyauté, elle pensait que si

ces deux hommes pouvaient avoir les mêmes façons de comprendre, elle ne trahirait aucun des deux en se faisant leur complice.

Mais Hector, sans estimer le régime que Philippe attaquait avec violence, avait une philosophie trop sûre d'elle-même pour ne pas dédaigner la tactique des partis. Il était de ces révolutionnaires aux mains pures qui mettent la victoire d'un principe au-dessus de la victoire d'une coterie. Il savait que les consciences fortement unies usent mieux et plus vite un pouvoir que les poings crispés. Il croyait au progrès d'une façon trop invincible, pour vouloir le compromettre en le tiraillant; et, prêt à mourir pour la liberté, il ne voulait tuer personne pour elle.

Aussi se préparait-il à un grand mouvement, en se refusant à des intrigues, et laissait-il se déposer au fond de son

cœur le mépris et les passions mauvaises, pour ne laisser monter à la surface que les sentiments généreux et les chaleurs du dévouement.

Il lut les articles de Philippe avec un sourire un peu triste. Peut-être reconnaissait-il l'auteur, et s'effrayait-il, à travers ses scrupules de citoyen, de l'attrait singulier que ces pages avaient pour Pauline. Il réfuta ces théories hargneuses en quelques mots, et conclut ainsi :

— La plupart des journalistes, ma chère Pauline, font de la politique, comme nos romanciers font des romans, quelquefois même la même plume sert pour les deux choses ; ils exagèrent les vertus de leurs personnages de prédilection, et ils ne voient que des monstres achevés dans leurs ennemis. Il n'y a pas pour eux de nuances, de demi-teintes, de perspectives. Il faut être un type idéal ou un

bandit! et en outrant ainsi le point de vue, ils rendent les conversions impossibles, et changent les victoires de partis en autant de vengeances. Les convictions politiques doivent être une espérance et ne doivent pas être une rancune. Le plus sûr moyen de vaincre ses adversaires, ce n'est pas de les haïr à tout propos, car c'est les fortifier : c'est de les plaindre, en leur prouvant surtout qu'ils sont à plaindre.

— Tu traites la politique comme tu traites l'amour et le ménage, répliqua Pauline avec impatience.

— C'est que la politique est le ménage universel.

— Mais, au-dessus des querelles de partis, interrompit madame de Villemoran, comme au-dessus du foyer domestique, n'y a-t-il pas un horizon où l'âme se repose, se retrempe, fuit la trivialité ter-

restre, puise ses forces et ses inspirations? Eh bien, ce ciel a des électricités nécessaires. Tu n'y cherches, toi, que l'azur banal. Moi, j'y sens des éclairs, des souffles d'orage qui ont leur but, puisqu'ils ont leur cause; la vie est plutôt dans la lutte que dans le repos; et l'amour qui n'a pas ses haines n'est pas de l'amour.

— L'amour qui passe son temps à haïr me paraît un abus, dit Hector en souriant.

Pauline ne répliqua pas; cette douceur de son mari faisait bouillonner tout son sang, et elle craignait toujours que le dépit et l'ironie n'amenassent sur ses lèvres des paroles amères qu'elle se fût reprochées.

Par une contradiction qui n'était étrange qu'en apparence, elle eût redouté d'offenser l'homme qu'elle ne comprenait plus. Ce respect pour Hector était une

dernière illusion, un dernier prétexte qui pût la retenir. Elle se fût sentie perdue en se sentant détachée de lui.

Mais, on le voit, toutes les tentatives d'union étaient chimériques; qu'il fût question d'amour, d'art, de politique, de vie banale, ils ne pouvaient plus s'entendre; ils se heurtaient sur la terre et dans le ciel. Bien loin même de donner un soulagement aux douleurs de ce ménage, le salon de madame de Villemoran, et les questions qu'on y traitait finissaient par devenir une occasion de déchirements nouveaux et profonds.

Pauline, qui voyait ou qui croyait voir le monde frémir autour d'elle, comme à l'approche d'un orage, et qui aspirait dans l'air des souffles avant-coureurs de révolution; Pauline, que les déclamations haineuses et sans enthousiasme de Philippe agitaient et faisaient vibrer, et qui

rêvait peut-être pour elle un rôle à l'heure de la crise, Pauline se lamentait tout bas, au fond d'elle-même, d'être seule, de ne pouvoir trouver un allié dans son mari, et se sentait invinciblement entraînée à regarder Philippe comme un complice fatal et prédestiné. Elle qui eût héroïquement ambitionné, avec tous ses périls et toutes ses chances, la gloire, le martyre de madame Roland, elle souffrait de ne voir dans son mari qu'un honnête homme, placide comme Roland.

Mais du moins, cette douleur, ce désenchantement, en la faisant souffrir, la faisaient vivre. Les sources de la vie n'étaient plus autant menacées, et cette fièvre l'enlevait aux empoisonnements de l'ennui.

Cette situation anomale et spasmodique pouvait-elle se prolonger longtemps?

Cette absence de bonheur pouvait-elle durer sans que Pauline essayât quelque révolte funeste ? C'est ce qu'un incident qui hâta les péripéties de ce drame ne nous permet pas de conjecturer.

Tous les caractères portent en eux-mêmes le dénoûment de leur destinée. En commençant l'histoire de Pauline, de cette femme qui a toutes les sciences, toutes les initiations, toutes les bonnes pensées, tous les courages, mais aussi toutes les imperfections, tous les préjugés, tous les doutes, toutes les colères, toutes les corruptions du XIXe siècle, nous avons prévu l'issue de cette existence torturée, et nous n'attendons pas qu'un accident ou une catastrophe nous débarrasse du fardeau de cette étude et délivre le lecteur de la satiété de cette analyse. Mais quand la coupe est pleine, c'est toujours le hasard qui la fait dé-

border ; la Providence se borne à l'emplir ; l'accuser ensuite de l'avoir vidée, c'est croire au fatalisme.

Pauline, qui devinait à sa souffrance les douleurs d'Hector, s'étonnait de la résignation de celui-ci. Elle trouvait que le caractère de son mari n'expliquait pas suffisamment son courage et sa tranquillité.

— S'il m'aime, ou s'il m'a aimée, se disait-elle, il doit pleurer comme moi le supplice de nos deux cœurs. D'où vient que son impassible visage ne porte jamais la trace d'une heure d'insomnie ou d'une larme versée? En est-il arrivé à me prendre assez en pitié pour n'avoir plus à partager mes angoisses? La science et l'étude sont-elles des consolations? et après avoir accepté devant Dieu la tâche de me préserver ou de me sauver, se débarrasse-t-il du soin de mon bon-

heur et m'abandonne-t-il à moi-même?

L'inquiétude qui l'agitait la rendait jalouse de la quiétude apparente de son mari. Elle l'observait avec attention. Mais Hector n'avait ni lassitude dans sa bonté ni amertume dans ses paroles. Depuis qu'il avait formulé le désir de diriger son ménage, il remplissait sa tâche avec une douceur sans défaillance; et la ponctualité de sa sollicitude ingénieuse confondait et accablait Pauline.

Elle pensa qu'il se cachait pour souffrir, et elle mit tout en œuvre pour le surprendre dans sa retraite, pour arriver tout à coup, pour chercher à lire dans ses yeux. Quelquefois, quand il n'était pas là, elle entrait furtivement dans sa chambre, interrogeait les meubles, les livres, les objets familiers à Hector et leur demandait une réponse, un renseignement, un indice. Elle regardait, avec

toute la fixité de ses yeux, la page qu'il venait de lire ou d'écrire.

Mais les meubles étaient muets, les pages étaient muettes; tout attestait le calme et la force. L'ordonnance méthodique de ces livres et de ces papiers était une nouvelle ironie qui pesait davantage encore sur le cœur de Pauline. Elle se trouvait provoquée et humiliée jusque par les objets matériels, et tout dans sa maison semblait prendre parti contre elle.

Un matin, elle était accoudée à une fenêtre de sa chambre, et regardait mélancoliquement le petit jardin de l'hôtel, semblant rechercher dans le sable des allées les traces perdues de ses promenades d'autrefois avec Hector; elle se rappelait ses entretiens furtifs pendant les premières heures de la nuit, ses craintes d'être surprise, son effroi et sa honte,

quand, un soir, elle s'était trouvée face à face avec Marie de Soulaignes.

— J'étais heureuse alors! se dit-elle en songeant à ce temps de douleur et de misère. J'espérais, et maintenant!

Comme elle était plongée dans ses méditations, on sonna à la grille du jardin. C'était le facteur qui apportait les lettres et les journaux. Pauline jeta un regard vague et distrait, vit le concierge recevoir les divers papiers et se diriger vers la maison pour les remettre aux domestiques.

Une lettre! c'est souvent un rien, un grain de sable; c'est quelquefois un monde; c'est une épingle ou c'est l'épée d'Alexandre! On ne sait jamais si ce petit papier, cacheté comme un envoi de poison, ne renferme pas la mort ou la vie. C'est un incident de comédie, c'est le dénoûment d'un drame. Pau-

line se sentit prise tout à coup d'un désir effréné de recevoir une lettre, et demanda si quelque chose était arrivé pour elle.

— Non, madame, lui fut-il répondu du jardin ; tout est pour monsieur.

— Tant pis! soupira Pauline, sans savoir ce qu'elle regrettait.

Puis une réflexion envieuse lui traversa l'esprit :

— Qui donc s'occupe d'Hector, et pourquoi ne m'écrit-on pas?

Elle se retira de la fenêtre et alla dans l'antichambre au-devant des papiers.

— C'est bien, dit-elle, je les remettrai moi-même ; et elle prit avidement tout ce que le facteur avait apporté, comme si un secret instinct l'eût avertie que l'arrivée du courrier ne pouvait pas lui être indifférente.

Elle lisait les suscriptions des diverses

enveloppes, quand tout à coup, elle poussa un cri.

Elle tenait à la main une lettre, une grosse lettre adressée par Marie à Hector de Villemoran.

— Ah! voilà ce qui le console! se dit-elle tout bas avec une fureur jalouse.

Elle courut dans sa chambre, tira son verrou, se jeta dans son fauteuil. Au moment où la colère allait lui faire rompre le cachet de cette lettre, elle eut peur, et elle eut honte des excitations de sa jalousie.

— Ce serait lâche, dit-elle.

Mais la colère ne se laissa pas vaincre par ce premier scrupule.

— Est-il moins lâche de me tromper? continua-t-elle en fondant en larmes. Voilà leur secret! voilà ce qu'ils se promettaient l'un à l'autre! Elle le console de moi, il la console de M. Desprets. De-

puis combien de temps s'écrivent-ils, et que peuvent-ils s'écrire?

Elle reprenait la lettre, la froissait, l'approchait de ses yeux, la palpait, comme si les signes eussent été en relief; comme si les mots eussent percé le papier.

— Ne suis-je pas sa femme après tout? pensait-elle. N'ai-je pas bien le droit de défendre mon bonheur par une indiscrétion? Mon bonheur! vaut-il qu'on le défende? et ne ferais-je pas mieux de laisser Hector se consoler et m'oublier? Mais il est impossible que Marie, si loyale, si fidèle à son devoir, me trahisse! D'où vient, cependant, qu'elle ne m'écrit pas? Et si cette lettre est indifférente et banale, pourquoi ne m'est-elle pas adressée? J'interrogerai Hector!... Mais il refusera de répondre, ou bien il mentira! Pourquoi un préjugé attache-t-il une idée de vol à

l'acte de briser ce cachet? Même aux yeux de mon mari, de l'homme dont je porte le nom, je serais coupable parce que, jusqu'à présent, je l'ai laissé libre. Mais est-ce bien un préjugé? et ne serais-je pas réellement déshonorée à mes propres yeux, de violer ainsi un secret que mon mari me refuse? Quand je pense pourtant qu'il y a peut-être là, dans cette feuille, mon arrêt! Quand je pense que la triste énigme de ma vie peut se dénouer par la lecture de cette lettre! Rien ne défend ce papier; je puis le lire, le dévorer, le brûler, et laisser croire ensuite que rien n'est arrivé, que la poste a perdu la lettre!

Mais Pauline n'hésitait pas longtemps quand il s'agissait de courage. Sa fierté avait toujours raison, et elle lui conseillait, dans le cas présent, d'être confiante, même avec des traîtres; de garder sur

Hector la supériorité de cette tentation vaincue.

— C'est une torture de plus, voilà tout, se dit-elle ; mais il n'aura pas du moins le droit de me mépriser.

Et, se levant sans faiblesse, elle alla reporter les lettres et les journaux à un domestique pour qu'ils fussent directement remis à M. de Villemoran.

— Au déjeuner, elle observa Hector. Il fut souriant et calme, comme d'habitude, et ne parla pas du courrier du matin. Pauline voulut tenter une épreuve. Elle hésita longtemps, fit un effort prodigieux sur elle-même pour empêcher sa voix de la trahir par quelque vibration indiscrète, et dit tout haut, en regardant Hector en face, avec le sourire le moins soupçonneux :

— Il y a longtemps que nous n'avons reçu de nouvelles de Marie.

Hector leva la tête, ne put s'empêcher de rougir, et répondit simplement :

— Il y a longtemps, en effet ; tu devrais lui écrire.

L'épreuve était décisive. Hector, l'infaillible Hector, cet homme loyal, incapable de mensonge, avait menti.

Pauline se leva de table et se hâta de rentrer dans sa chambre.

— Trahie ! je suis trahie ! se disait-elle en mordant son mouchoir pour étouffer ses cris, et en se promenant avec agitation. Qu'ai-je besoin de rester dans cette maison ? Je suis une étrangère pour mon mari. Il m'abandonne à mes tortures ; il se console, et ne veut pas que je sois consolée. Eh bien, cette liberté qu'il prend, je l'aurai aussi, moi. Il a une confidente, j'aurai un confident ; il écrit à Marie ; j'écrirai à M. Philippe.

Et elle courut à la table ; mais, dans

ses plus violents éclats, Pauline avait toujours un point d'honneur qui la provoquait à l'héroïsme. Une dernière loyauté la fit hésiter à prendre la plume.

— Cette lettre n'est peut-être qu'un hasard, qu'un accident. Hector ne voudra peut-être pas y répondre; j'attendrai qu'il agisse, pour agir à mon tour. S'il écrit, j'écrirai!

VI

Pendant toute la journée, Pauline affecta la gaieté, et se fit un prétexte de son enjouement pour ne pas quitter son mari,

ou du moins pour le surprendre à tout propos. Quand il était seul une demi-heure, elle s'imaginait qu'il écrivait à madame Desprets, et elle arrivait brusquement, sans qu'une seule fois il tressaillît.

Vers le soir, elle se sentit lasse de ce jeu pénible.

— Je suis folle! se dit-elle. Je veux savoir s'il écrira, et je l'empêche d'écrire.

Alors elle feignit de sortir pour une visite, rentra au bout de cinq minutes, s'enferma dans sa chambre, et, se plaçant derrière un rideau de sa fenêtre, elle se mit à guetter avec une angoisse inexprimable, bien persuadée qu'elle reconnaîtrait cette réponse, cette lettre fatidique, si elle la voyait passer de haut, de loin, à la main d'Hector ou d'un domestique. L'heure du dernier courrier

sonna; la nuit vint. Hector n'avait pas répondu.

Pauline sortit de sa chambre tout inquiète, ne sachant si ce retard était un augure favorable ou une précaution ; pendant le dîner, M. de Villemoran parla d'une promenade au bois de Boulogne. Pauline y consentit.

— Je trouverai peut-être occasion de l'amener à une confidence, se dit-elle.

Mais, quand elle fut dans la voiture, à côté de son mari, elle trembla de parler, elle eut peur de s'y prendre maladroitement, de se montrer sottement jalouse, d'être inférieure à lui. Elle songea qu'il n'exerçait aucune surveillance sur sa conduite, sur sa correspondance; qu'elle aurait pu écrire vingt fois à M. Philippe Loignon sans que M. de Villemoran demandât à voir une lettre ou une réponse. Elle tâcha d'endormir sa jalousie. Elle se

persuada que son estime était assez robuste pour avoir confiance. Elle fut caressante et douce, ne lutta pas contre la mélancolie de la soirée, et s'abandonna, avec la langueur des premiers temps du mariage, au conseil, à l'apaisement qu'on respirait dans cette belle nuit d'été.

Ces deux époux, qu'un mot, qu'un geste pouvait séparer à jamais, et qui en étaient arrivés à craindre de parler de leur amour, de peur que ce mot ne se transformât en raillerie sur leurs lèvres, semblaient, ce soir-là, deux amants, dans toute la ferveur de la lune de miel. Pauline se pressait contre son mari. Mais, en appuyant parfois l'épaule ou la tête sur sa poitrine, elle sentait un petit craquement de papier qui la faisait frissonner. La lettre était là, insignifiante ou terrible; et elle reculait vivement. Hector, sans soupçonner l'objet de la

préoccupation de Pauline, connaissait trop bien celle-ci pour ne pas deviner que cette journée paisible et cette soirée délicieuse étaient un effort. Il se demandait à quelle nouvelle douleur cette intimité douce le préparait, et quel orage s'amassait au fond du cœur de sa femme. Intéressés l'un et l'autre à s'observer, ils redoublaient de grâce et de familiarité tendre, cachant bien, cachant trop leur secret, puisqu'ils se trahissaient à force de l'étouffer.

A les voir ainsi, l'un près de l'autre, tout le monde les eût enviés ; tout le monde, hélas ! devait les plaindre. Il n'était personne, parmi les promeneurs du bois, qui n'eût plus de bonheur à espérer encore, plus de jours de mensonge à voir s'écouler ! Les couples les plus indifférents, les époux unis par le calcul, les amants unis par la vanité, les hypocri-

sies du ménage, les tartuferies de l'amour libre, tout valait mieux que cette élégie terrible qui couvrait un désespoir sans merci. Toutes les liqueurs frelatées de la vie étaient supérieures à cette dernière goutte, charmante et amère, que les lèvres altérées de ces deux époux se disputaient silencieusement et allaient épuiser.

La promenade se prolongea assez tard. Quand on rentra à l'hôtel, Hector et Pauline se donnèrent la main, se regardèrent avec un sourire qui cachait une double inquiétude, parurent hésiter, comme s'ils avaient beaucoup de choses à se dire, et se séparèrent, pour rentrer chacun chez soi.

Pauline ne put dormir. Une pensée ardente, une idée fixe la tenait éveillée. Elle écoutait, et s'imaginait entendre dans le silence de la nuit, à travers les

murs, le grincement de la plume sur le papier.

— Il écrit ! se disait-elle.

Au milieu de la nuit, madame de Villemoran sembla tout à coup prendre une résolution courageuse. Elle se leva et mit un peignoir.

— C'est trop douter, murmura-t-elle ; je veux savoir ce que j'ai à craindre ou à espérer ; par les larmes ou par les rires, je vaincrai Hector.

Et, s'approchant de la glace, elle releva ses cheveux qu'elle avait dénoués, et elle se regarda longtemps avec une attention étrange.

— Pourquoi m'aimerait-il encore ? dit-elle en soupirant. Je ne suis pas jolie. Ah ! si j'avais la beauté, si je pouvais mettre sur mon front le rayonnement qui fait Marie si imposante ! Si j'avais seulement cet attrait vulgaire de madame de Saint-

Ovide, je lutterais! Je saurais bien me faire pardonner les défauts, les exigences, les caprices de mon esprit. Hélas! on ne voit plus que l'esprit en moi; le corps fait pitié.

Elle se promena, puis revint de nouveau s'accouder au velours de la cheminée.

— Si j'osais! Mais, non, je suis folle! Quelle misère! Se sentir l'âme aimante, et douter de l'amour; avoir en soi, dans sa tête et dans son cœur, une force suffisante pour dominer le monde, et se sentir vaincue ou redouter de l'être, parce qu'on n'a pas l'épiderme velouté d'une coquette, ou la grâce d'une provinciale! Cette effroyable Adèle avait raison! c'est un mauvais point en ménage que d'être laide! Mon honneur, ma vertu, ma fierté, tous les mérites dont je voulais l'écraser autrefois, me servent moins que ne me servirait aujourd'hui sa beauté.

Nous ne suivrons pas Pauline dans le dédale de ses méditations. Quand elle eut bien rêvé devant la glace, elle leva au ciel un regard enflammé dans lequel brûlaient vingt prières.

— Allons ! dit-elle, c'est mon devoir ! je défends mon bonheur et son honneur !

Puis, prenant une bougie, elle sortit de sa chambre, pour entrer dans celle d'Hector.

M. de Villemoran dormait. Pauline mit sa main devant la lumière et le contempla avec un sourire.

— Je suis une singulière Psyché, murmura-t-elle, et voilà un singulier Amour ! Dors, conscience pure, esprit froid ! Ce n'est pas ta faute, n'est-ce pas ? si je souffre. En vérité, ce serait dommage de le troubler dans son sommeil d'enfant ; son rêve lui donne plus d'illusions que ne lui en offrirait la réalité. Rentre chez toi,

pauvre femme ; ton mari ne t'attend pas.

Mais Pauline ne s'était pas juré de ne point regarder autour d'elle, en pénétrant dans la chambre d'Hector.

Elle remarqua, sur la table, une bougie usée aux trois quarts, du papier et un morceau de cire jeté à côté de la plume. Hector avait écrit, sa réponse était faite ; elle était là, elle rayonnait ; elle attirait Pauline, elle riait à travers les lettres de l'enveloppe, elle provoquait la pauvre femme ; elle se moquait de sa coquetteric; elle la défiait de s'approcher d'elle et de la lire.

Pauline pâlit affreusement, et se mit une main crispée sur la bouche pour s'empêcher de crier; une douleur aiguë la saisit au cœur.

— Je voudrais mourir là, pensa-t-elle.

Elle eut la tentation rapide de s'emparer de la lettre; mais elle s'était vaincue

déjà à cet égard, et le souvenir de sa première victoire lui porta bonheur. Elle recula jusqu'à la porte, lentement, comme une statue, comme une lady Macbeth, regardant toujours avec fixité cette lettre, et regardant Hector qui dormait du sommeil d'un honnête homme.

Quand elle fut dans sa chambre, sa bouche, contractée par un effort énergique, se tordit dans des cris convulsifs. Elle tomba sur son tapis, où sa femme de chambre la trouva quelques heures après, étendue et pleurant.

— Ne dites rien à M. de Villemoran, s'empressa-t-elle de murmurer en revenant à elle.

La femme de chambre promit et tint parole ; et si elle raconta à tous les gens de la maison la singulière façon dont madame passait les nuits, il est juste de reconnaître que monsieur n'en sut rien.

Le lendemain, Pauline avait pris son parti et tenu son serment. Elle écrivit à M. Philippe Loignon. Sa lettre était mesurée, pleine de réserves. Elle demandait des conseils qu'elle n'osait pas réclamer de son mari; elle plaisantait même sur cette démarche de sa part; elle feignait de croire que le journaliste l'avait défiée d'écrire; et, si elle s'adressait à lui, c'était pour lui prouver qu'elle ne se souvenait que de son amitié et qu'elle ne redoutait pas de l'entendre. Elle badina pendant quatre pages, mêlant la politique, les articles de Philippe, à ses confidences. Elle voulut montrer qu'elle écrivait en toute tranquillité d'esprit; elle se donna la satisfaction vaniteuse de hasarder des conjectures sur la politique. Il fut beaucoup plus question de la réforme électorale que de son propre cœur, dans cette première lettre. Pourtant, l'instinct féminin

l'avertit de laisser voir un peu de sensibilité à la fin, et de ne pas exagérer le pédantisme. Sans donner des espérances que sa conscience ne lui eût pas conseillées, il était de bonne tactique de viser un peu au cœur de Philippe, et de montrer à ce correspondant clandestin qu'on l'honorait assez pour le croire capable d'autre chose encore que de ses persiflages d'opposition.

« Si la lutte vous laisse une heure de repos, écrivait Pauline en finissant, n'oubliez pas que j'ai des droits sur cette heure d'oisiveté. Je lis tous vos articles, je partage toutes vos indignations, je frémis de toutes vos colères ; mais, par pitié même pour cette *adhésion* politique, laissez venir quelque bonne effusion d'amitié à ces lèvres que le sable de l'arène dessèche et brûle. Ménageons-nous pour

les grands combats et fortifions-nous par la sympathie.

» Je ne cherche pas à me révolter contre la bienveillance discrète dont vous m'avez déjà donné des preuves. J'aurai beau dire et beau faire, vous êtes mon ami ! Eh bien, que cette amitié nous serve et nous console ! Je suis seule au monde, et je veux rester seule ; mais il sera doux d'avoir à distance un écho, un oracle invisible, que j'interrogerai, qui me répondra, qui me conseillera, et qui, restant impalpable, ne menacera pas de s'interposer entre mon foyer et moi.

» Les esprits qui n'ont point traversé les déserts d'où nous revenons ne savent pas nous comprendre et ne savent pas nous guérir. Ne leur demandons pas cette béatitude pesante qui donne la paix, en ôtant la vie. Ce qui m'a manqué jusqu'à présent, c'est la liberté. J'ai cru que le

mariage était une porte ouverte : c'est l'entrée d'un labyrinthe où les avenues sont étroites ; on ne peut ni courir ni s'arrêter à des perspectives lointaines. Un brouillard froid et mortel pèse aux épaules : les convenances, les formules, la banalité ! Je ne veux pas sortir de ce labyrinthe, puisque j'y suis entrée volontairement ; mais je vois au-dessus un peu de ciel, et je veux y planer.

» Prenez votre parti de cette comparaison poétique. Ce petit coin d'horizon est près de vous. Si vous avez des ailes, vous avez aussi des griffes ; vous n'êtes pas un ange, mais un vautour. Eh bien, pourvu que vous m'épargniez les coups de bec et les coups de griffes, je m'accommoderai de planer avec vous, de me reposer sur votre rocher. Allons, en route, et ne ménageons personne ! Mais ayons pitié de nous, et gardons pour nous

seuls, les dernières étincelles de nos deux âmes.

» Écrivez-moi longuement; surtout autrement que si vous me parliez. N'ayez plus de sarcasmes, quand il s'agit de nous. Je les connais tous. Sachez bien qu'il y a un cœur tout saignant et tout ouvert dans cette main que je vous tends à distance.

» Au revoir, monsieur, c'est-à-dire, à bientôt une lettre ! Quant à nous rencontrer dans mon salon ou dans ces endroits qui nous ont déjà réunis deux fois, n'y comptons pas. Ce serait une épreuve dangereuse; notre amitié prend à distance des illusions, des douceurs d'aspect que nos deux visages de noyés feraient évanouir. Ce n'est pas pour éviter vos séductions que je ne veux pas vous voir, c'est, au contraire, pour m'y livrer entièrement et sans réserve.

» Et puis enfin il y a des convenances qui ne vous respectent pas et qui vous torturent, mais qu'il faut respecter. Je les tourne en vous écrivant, je les heurterais, en vous recevant. Vous troubleriez aussi la symétrie de mon salon, comme moi j'ai troublé jadis la paix de cette maison, qui s'est bien vengée. Ainsi donc, une fois pour toutes, écrivez-moi, et, je vous en prie, ne venez pas me voir. »

Philippe Loignon lut cette lettre avec une attention profonde. Il en scruta chaque ligne, il étudia jusqu'à l'écriture.

— Cette lettre n'est pas encore sincère, dit-il en faisant une cigarette, après cet examen minutieux d'expert ; il y a une prétention de style, un effort de grâce qui trahit le parti pris. Cette femme-là était née grande dame ; elle sait le fond

de la coquetterie; elle s'en souviendrait jusqu'à l'heure de mourir. Mais je la forcerai bien à la franchise !

Et, pour toute réponse, Philippe se borna à ce simple billet :

« Madame,

» Vous me tendez un piége, je veux y tomber. Mais il sera bien entendu entre nous que ma chute aura été volontaire, et, afin de le mieux prouver, soyez assez bonne pour me dire de quel tort M. de Villemoran s'est rendu coupable envers vous. Il faut que vous ayez bien des reproches à lui adresser pour lui en faire si peu dans votre lettre ; et que vous écriviez sous l'empire d'une bien vive colère, pour en laisser voir si peu, pour écrire avec une liberté d'esprit si soigneusement contrainte et si parfaitement jouée.

» Allons, madame la baronne, dites à

mademoiselle Pauline Foucault de m'écrire. C'est à cette sœur-là seulement que je puis répondre, sans ridicule et sans fausse manœuvre. »

Pauline s'alarma de cette provocation. Elle eût voulu ne pas se livrer. Précisément à cause de la sympathie qui l'attirait vers Philippe, elle eût voulu, par fierté, s'avancer doucement, en restant libre de retourner en arrière. Elle garda ce billet pendant deux jours, sans y répliquer.

— Si Hector me parle de la lettre de Marie ou de la sienne, je ne répondrai pas à M. Philippe, se disait-elle.

Or, elle savait bien que M. de Villemoran ne révélerait pas, sans motifs, une correspondance qu'il avait eu des motifs de dissimuler. Un mot d'elle, une simple prière, eût peut-être amené, de la part

d'Hector, la confidence qu'elle attendait.

Mais Pauline se fût reproché comme une faiblesse la moindre tentative. Elle n'interrogea pas, elle attendit, et le troisième jour, elle écrivit à Philippe Loignon une longue lettre, sans coquetterie, sans badinage, une confession pleine de cris et de larmes, qui initia le journaliste, et qui lui donna le rôle qu'il attendait depuis longtemps avec une si singulière et si héroïque patience.

La correspondance devint active entre eux. Les sophismes intéressés du journaliste plaisaient à Pauline et remuaient en elle tous les instincts qu'elle avait si soigneusement réprimés jusque-là. Philippe, sans parler beaucoup de M. de Villemoran, avait une façon de tourner en ridicule ses théories puritaines qui choqua d'abord Pauline et qui finit par la faire sourire.

Ce journaliste blasé qui se mêlait aux tempêtes, comme Caliban, et qui avait suivi tous les drapeaux, sans en embrasser aucun; cet homme sans foi, qui satisfaisait son dépit en se mettant à la solde des convictions des autres, ne laissa pas voir pourtant toute l'effroyable aridité de son esprit à celle qu'il aimait, par une sympathie de haine commune contre le monde. Pauline avait encore, et surtout voulait avoir des illusions. Elle en était à l'aigreur; elle avait trop de dignité pour descendre jamais au cynisme.

Philippe lui ménagea le poison. Il avait, après tout, une très-réelle pitié pour elle, et s'il eût osé, ou s'il eût pu la sauver, il l'eût volontiers détournée de la voie dans laquelle il l'entraînait.

— Si je savais encore des lambeaux de catéchisme, je les lui apprendrais! — se disait parfois ce philosophe railleur; et il

amenait Pauline avec précaution au désenchantement; il ne la faisait avancer qu'à pas lents dans cette avenue pleine de débris, au bout de laquelle il comptait bien l'attendre et la recevoir dans ses bras. Mais, enfin, si peu qu'elle marchât sur sa trace, elle avançait; et, de jour en jour, plus aigrie, plus dédaigneuse du monde, Pauline, sans se rendre compte du sentiment confus qu'elle éprouvait pour son mari, sans se demander si c'était de l'amour jaloux, ou de la rancune, devenait railleuse, provoquante, intraitable. On s'extasiait dans son salon sur les gerbes qu'elle allumait à tout propos. Hector seul était alarmé.

— Elle m'échappe! se disait-il, — et il la plaignait, se doutant bien que quand elle était dans sa chambre, seule avec elle-même, Pauline abdiquait tout son courage pour pleurer, et pour s'abandon-

ner à son aise à tout son désespoir.

Aller de M. de Villemoran à Philippe Loignon, c'était pour Pauline descendre du sommet lumineux qu'elle avait ambitionné, comme le comble de la gloire. Elle avait donc la conscience d'une incontestable déchéance morale, quand elle s'obstinait à ne plus vouloir écouter ce dominateur sage, raisonnable, toujours le même, qu'elle avait ardemment aimé, pour prêter l'oreille et le cœur aux infernales ironies de ce dépravé qui lui faisait peur, mais qui l'attirait.

Si Pauline eût décacheté la lettre de Marie ou la réponse d'Hector, le mal, qui empirait tous les jours, eût-il été guéri ? Nous n'osons l'affirmer. Il y avait dans la destinée de M. et madame de Villemoran un malentendu sinistre qui ne pouvait aboutir qu'au malheur ; mais, du moins, la pente vers l'abîme eût été moins ra-

pide, la chute eût été retardée et moins meurtrière.

Au surplus, nous qui n'avons pas les mêmes motifs de délicatesse que Pauline, nous qui sommes dans le *cabinet noir* des passions, faisons sauter le cachet de la lettre d'Hector et lisons ce qu'il écrivait à madame Desprets.

« Ma cousine, votre lettre s'efforce de me donner des encouragements dont ma tendresse pour Pauline n'a pas besoin; mais n'essayez pas de me donner aussi des espérances! Je n'en ai plus et je ne veux pas en avoir.

» Quand vous m'avez fait promettre de vous écrire; quand vous m'avez dit, le soir qui précéda notre départ, ces paroles dont je me souviendrai toujours : « Associons-nous pour la guérir et la » sauver! Les femmes, par cela même

» qu'elles ont moins de science et de
» scepticisme que les hommes, ont des
» intuitions plus pénétrantes. A nous
» deux, nous viendrons à bout de son
» entêtement. » Quand vous m'avez dit cela, j'ai accepté, et j'ai tenu parole. Semaine par semaine, je vous ai tenue au courant de mes tentatives, de mes conjectures, de mes désappointements.

» A quel résultat, Marie, sommes-nous arrivés? Ces distractions que j'ai introduites dans notre solitude, ces idées étrangères que j'ai évoquées, l'ont un peu plus éloignée de moi, mais (j'en ai peur) ne l'ont pas approchée de sa guérison. C'est une œuvre à renouveler tous les jours, une œuvre qui ne finira jamais.

» A quoi m'aura servi de me montrer le maître, de réclamer une autorité dont

je n'étais pas jaloux? Je ne puis lui imposer l'équilibre et la raison.

» Pauvre femme! elle a pourtant reçu du ciel l'âme, la foi, l'intelligence, tout ce qui fait aimer et tout ce qui fait aimable. Mais on dirait que ces bons instincts ne sont pas à leur place normale dans sa tête, et qu'il y a un travestissement pour chacune de ses facultés.

» Je ne sais qu'inventer; je suis au bout de ma force, et je me demande si un autre eût été plus heureux, et si j'ai manqué d'adresse ou de courage. Que pouvais-je faire? Je lui ai donné toute la sécurité de bien-être moral qu'elle pouvait souhaiter! Étais-je donc une âme trop froide, un esprit trop positif, pour cette âme incendiée, pour cet esprit en dehors de toute règle?

» Pourtant, ce qui peut entrer d'amour dans le cœur d'un homme, je l'ai res-

senti pour elle. Vous savez, Marie, jusqu'à quel sacrifice je l'ai aimée! mais je ne pouvais pas faire de cet amour loyal et saint une passion échevelée et folle, qui n'eût jamais fini, parce qu'elle n'eût peut-être jamais commencé. Est-ce ma faute si j'ai horreur du mensonge des poésies banales; si je trouve la réalité plus belle, quand elle est pure, que ces contorsions, que ces grimaces de drame ou d'opéra? Est-ce ma faute si l'émotion reste et fermente tout au fond de ma conscience, et si je n'ai pas ces allures fébriles, ces excentricités dont Pauline peut-être se fût distraite et occupée? Je suis monotone, comme la vérité. Je ne sais pas pleurer et grincer des dents. Il eût fallu des rugissements à cet amour, dont l'hymne chaste et doux me suffisait.

» Pauline est une honnête femme éle-

vée pour ne pas l'être; elle a un admirable entêtement pour l'honneur qui la préserve et qui la fait souffrir; mais ses instincts l'appelaient à la révolte. C'est le génie de l'émeute dans une citadelle. Je laisse pourtant la clef à la porte! Je ne suis pas un geôlier farouche! Mais parce que je ne flatte pas ses secrètes colères, elle m'accuse de la méconnaître et elle me croit indigne d'elle.

» Si vous saviez, ma cousine, quel supplice la gravité nous impose à nous autres hommes! J'ai des moments où les larmes m'étouffent, où je me roulerais, comme un enfant, dans les convulsions de la douleur! Mais le sentiment du devoir, mais le besoin de la dignité, mais la discipline des hommes, me retient, me réprime et me fait sourire, quand j'ai peur d'éclater en sanglots.

Pauline souffre bien. Je ne sais que lui

dire. Lui parler sans cesse de notre amour, c'est, hélas ! la provoquer à mesurer cet amour qui diminue, comme la *peau de chagrin*, à chaque souhait que nous lui demandons. Oui, c'est là l'horrible de cette situation, de ce bagne à deux personnes ; c'est que, sans motif, sans raison, uniquement parce que nous vivons du fonds et du revenu de cet amour, nous sommes presque ruinés, et que bientôt nous serons face à face, nous plaignant, nous estimant, mais impuissants à trouver dans nos deux cœurs de quoi gonfler un soupir ! S'il plaît à Pauline de me quitter alors, qu'elle soit libre ! Mais où irait-elle, et que deviendrais-je ?

» J'ai un projet que je vous confie ; j'ai l'idée d'un voyage lointain, périlleux pour moi. Je veux partir seul, aller dans l'Inde ou au Spitzberg. Quand elle me

saura exposé à de vrais dangers, à des catastrophes sérieuses et sanglantes, Pauline s'intéressera à la vie ; je lui fournirai des émotions par correspondance. Mais non, je plaisante ! Si je partais pour des dangers, elle voudrait me suivre.

» Vous me parlez dans votre lettre de l'ambition de M. Desprets, qui se sent disposé à courir les chances de la députation, et qui veut se présenter aux électeurs, dans le département de... Vous oubliez de me dire, ma cousine, si c'est pour soutenir le pouvoir ou si c'est pour l'attaquer que mon cousin se présente. Je ne plaisante pas, je ne fais pas d'épigramme. M. Desprets était grand partisan du système; mais il est bien tard pour le défendre, et il est trop tôt pour entrer dans le tourbillon. Mais qu'importe! vous avez du bonheur; tout vous

réussit à vous deux. Que M. Desprets se présente; il sera nommé, je n'en doute pas. Faites-lui bien mes compliments, puisqu'il sait que nous avons cette correspondance consultative. A ce propos, permettez-moi de vous dire, ma cousine, que nous avons peut-être eu tort, et que nous avons été imprudents d'avoir entre nous ce petit mystère. Je tremble que Pauline ne le découvre. Aujourd'hui, elle s'est étonnée de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis longtemps. Écrivez-lui, pour lui ôter tout soupçon.

» Adieu, Marie, embrassez bien notre filleul. Quand il commencera à joindre ses petites mains et à disjoindre ses petites lèvres, faites-le prier pour sa marraine. »

Nous pouvons recacheter cette lettre que Pauline n'osa pas décacheter. Qui

sait si elle ne se fût pas sentie bien consollée, après l'avoir lue !

VII

Hector eut, à son tour, à l'égard de Pauline, les soupçons que Pauline avait eus contre lui. Il devina bientôt un conseil caché, un agitateur secret. La vivacité des railleries, l'éclat des paradoxes, la rébellion, de plus en plus flagrante, trahissaient le nom de ce complice. M. de Villemoran reconnut sans hésiter l'influence de Philippe Loignon.

Cette découverte fut pour lui le dernier coup. Ce rapprochement était la déroute

de tous les principes, de toutes les pudeurs de son foyer. L'honneur de Pauline restait intact aux yeux du monde, aux yeux mêmes de cette morale grossière qui ne condamne que sur les actes. Mais pour les délicatesses d'une âme chaste, cette fréquentation, même par lettres, était une première atteinte. On se relève d'une faute conseillée par la passion, par l'ivresse du cœur ou des sens ; on ne se relève pas d'une chute qui brise toutes les ailes de l'âme, qui flétrit tous les désirs. L'amitié de Philippe était regardée, par Hector, comme un suicide pour madame de Villemoran.

Il ne ressentit pas de jalousie vulgaire. Il savait bien qu'un certain amour était impossible entre ces deux êtres. D'ailleurs, la fierté de Pauline le rassurait. Triste assurance, qui lui laissait des droits illusoires et qui lui enlevait la seule chose

qu'il eût voulu conserver, le cœur, le sentiment, la foi, l'esprit de sa femme !

— Comment a-t-elle osé le revoir, ou du moins lui écrire? se demanda-t-il avec tristesse.

Il avait pris, ou il croyait avoir pris toutes les précautions pour que Philippe ne fût pas dangereux. Mais cette découverte (car il ne doutait pas un instant de la réalité de ses craintes) faisait triompher une sorte de fatalisme qui défiait son courage et qui l'épouvantait. Sans soupçonner l'influence décisive qu'il avait eue sur ce rapprochement, il songeait avec peine que, tandis qu'il confiait ses douleurs et ses luttes ignorées à Marie de Soulaignes, Pauline, par un entraînement qui rectifiait aussi la route conjugale, allait demander des conseils et des inspirations au seul caractère qui pût s'unir et s'allier au sien.

Existerait-il donc des lois de sympathies invincibles? et l'estime, la raison, la volonté, tous les droits acquis par l'homme sur la destinée seraient-ils donc soumis sans espoir à ces hasards, à ces électricités mystérieuses ?

— Non ! se dit Hector avec courage, j'aurai le dernier mot de cette rivalité ! C'est pour elle que je veux la disputer à cet homme ; ce n'est pas pour moi. Quand je lui ai donné mon nom, j'ai pris l'engagement de la défendre de toutes les injures; la pitié de M. Philippe est une insulte dont je saurai l'affranchir.

Et après avoir médité la conduite la plus prudente à tenir, M. de Villemoran se rendit au bureau du journal, où il espérait rencontrer M. Loignon.

Philippe fut surpris, quand le garçon chargé de veiller sur l'inspiration de MM. les rédacteurs lui remit la carte

d'Hector, qui attendait dans l'antichambre. Le journaliste jeta devant lui avec vivacité la pipe qu'il allumait tous les matins, en attisant son cerveau, passa la main dans ses cheveux et se gratta le front avec un sourire ambigu.

— Est-ce une invitation à dîner ou un cartel qu'il vient m'apporter ? se demanda-t-il. Prend-il la chose au sérieux ou au comique, en amant ou en mari? Allons voir !

Et, tout en réfléchissant à l'étrangeté de cette visite, Philippe alla la recevoir. Il fit entrer M. de Villemoran dans son cabinet, lui offrit un fauteuil, en prit un et attendit. Hector avait sa physionomie habituelle. Il salua M. Loignon avec une courtoisie parfaite; s'il ne lui tendit pas la main, ce fut, sans doute, parce que ses deux mains tenaient le bord de son chapeau. Après les formules ordinaires, il

aborda le sujet, ou plutôt le prétexte de sa démarche.

— Monsieur, dit-il, je viens vous demander l'appui du journal que vous dirigez avec tant de puissance et de succès, pour un de mes parents, un cousin, industriel riche et considéré, qui se présente aux élections contre le candidat ministériel, dans le département de ***.

Malgré tout son esprit, Philippe leva la tête, ouvrit la bouche, et fut quelques secondes immobile et béant, ne sachant ce qu'il devait dire, fort décontenancé par cette ouverture, si éloignée de toutes ses suppositions. Mais il était trop fin pour ne pas deviner que M. de Villemoran n'était pas simplement un commissionnaire électoral, fût-ce au profit d'un cousin germain. Il comprit que ce mari voulait conserver tous ses avantages et ne pas brusquer une conversation dont il devait sortir sans

ridicule et sans outrage. Il fut charmé de la force réelle que cette tactique lui révélait; et l'habileté d'Hector stimula sa verve. Il se sentit fier des précautions qu'on prenait pour le combattre et de l'adversaire qui savait ainsi le mettre au défi.

— Monsieur, répondit-il, disposez de moi ; je ferai nommer toute votre famille, si vous le désirez, et j'espérais avoir surtout votre candidature à recommander.

— Je n'ai pas d'ambition, répliqua Hector, qui sentit à l'éclair et, pour ainsi dire, à l'acier de la réponse de Philippe, que celui-ci était en garde et prêt à la riposte.

— Vous avez tort, car jamais la partie ne s'annonça plus belle pour l'opposition.

— Je ne sais pas jouer, dit M. de Villemoran, et j'ai le malheur d'avoir des opinions qui ne sont pas encore classées ; je passerais pour un légitimiste aux yeux des

démocrates, pour un républicain aux yeux des royalistes.

— Vous seriez pour tous, monsieur, un homme de cœur et de haute intelligence.

Hector s'inclina poliment.

— Ainsi, je puis espérer que vous voudrez bien faire valoir les titres de M. Desprets? On m'écrit que les journaux du département n'attendent que le mot d'ordre et le signal des journaux de Paris; je réclame ce signal de vos bonnes dispositions.

— Aujourd'hui même, monsieur, vous serez satisfait.

Hector salua et se leva comme s'il allait sortir; mais il resta debout. Philippe devina que le prétexte était épuisé, et il alla vaillamment au-devant de l'attaque.

— Est-ce là, monsieur, le seul service que je puisse vous rendre? demanda-t-il avec une franchise hardie et empreinte d'une véritable dignité.

— Non, monsieur, répliqua Hector, qui sourit à cet engagement et qui en profita; je venais aussi vous prier de vouloir bien me remettre les lettres que vous avez reçues de madame de Villemoran.

Philippe était brave; il s'attendait d'ailleurs à cette charge à fond; il ne broncha pas.

— Est-ce encore une commission? demanda-t-il avec une pointe d'ironie.

— C'est une démarche toute directe, ignorée de madame de Villemoran.

— Alors, monsieur, j'ai bien envie de vous refuser.

Il se fit un petit silence.

— Je vous remercie, M. Philippe, reprit Hector avec gravité, de m'estimer assez pour ne pas répondre par le mensonge, autorisé en pareil cas. Vous avez compris que ce n'est pas la jalousie d'un

mari trompé qui m'amène; c'est l'inquiétude d'un ami, je devrais dire aussi d'un médecin ; mais vous cessez de m'estimer, quand vous me refusez ces lettres.

— C'est précisément parce que je vous estime, répliqua Philippe, que je vous demande de garder un secret confié à mon dévouement, et non pas à ma fatuité. Vous parliez de médecin; ces lettres font partie d'une consultation.

— Eh bien, alors, mon confrère, interrompit M. de Villemoran avec un sourire doux et triste, dans l'intérêt de notre malade, il faut nous communiquer nos conjectures. Je dois vous avertir cependant que je suis décidé à agir seul; je me regarderais comme responsable de vos erreurs de diagnostic et de vos traitements. Veuillez donc, monsieur, me faire l'honneur de cesser vos soins; je prends sur moi toutes les conséquences.

— Pourtant, objecta Philippe avec fermeté, puisqu'on m'a consulté...

— C'est qu'on n'a plus confiance en moi, sans doute, n'est-ce pas, monsieur? dit Hector en hochant la tête. Avec un caractère comme celui de notre malade, cette démarche n'est pas une preuve. Jusqu'à ce que l'évidence m'ôte toute illusion à cet égard et m'interdise l'exercice de tout droit, je remplirai ma tâche; en tout cas, je ne la partagerai jamais.

— Ne croyez pas non plus que j'aie songé à une rivalité, à une concurrence, dit le journaliste, qui s'émouvait de l'attitude de M. de Villemoran. J'ai respecté l'expérience douloureuse que vous avez faite. Je la croyais finie pour vous; j'avais lieu de penser qu'elle l'était pour madame de Villemoran. Le monde, la société vous donne un pouvoir devant lequel je m'incline; vous êtes le maître. Puissiez-vous

user de cette autorité pour le bonheur de celle que nous voulons sauver tous les deux.

— Je suis le maître, dites-vous? reprit Hector avec tristesse. Singulier maître que celui qu'on trompe ainsi et qui n'ose pas s'en plaindre tout haut! Si j'étais le maître, je ne serais pas venu m'adresser à votre loyauté. Madame de Villemoran est libre. J'abaisserai devant elle, quand il lui plaira de quitter ma maison, toutes les barrières, toutes, entendez-vous bien! Je ne m'armerai ni de la loi ni de la force pour la retenir; sa prison serait une tombe. Mais elle ne doit me quitter qu'avec la certitude absolue que je n'ai plus un bon conseil à lui donner, une vertu à lui faire aimer, un devoir à lui faire remplir. Il faut qu'elle me haïsse ou qu'elle me méprise. Il ne suffira pas qu'elle souffre d'un soi-disant malentendu qu'elle trou-

verait partout, aussi bien ici que là-bas; il faut que toutes les racines de notre bonheur soient flétries ou arrachées. Je suis responsable devant elle d'elle-même, non pas seulement de son honneur, pour lequel je n'ai pas de crainte, mais de sa dignité intérieure, de sa conscience. Si après m'avoir quitté elle avait un remords; bien loin de m'absoudre, ce remords m'accuserait. Voilà pourquoi, monsieur, je désire aller jusqu'au bout de mes forces; voilà pourquoi je vous redemande ces lettres.

— Qu'en voulez-vous faire? dit Philippe, intimidé par cette grandeur sans emphase.

— Oh! je ne veux pas les lire, encore moins les garder. Je veux les rendre à madame de Villemoran sous le cachet dont il vous plaira de les sceller.

— Mais s'il m'en arrive d'autres? bal-

butia Philippe, visiblement battu dans ce duel nouveau.

— Il ne vous en viendra pas d'autres, dit Hector avec solennité. Après l'entretien que je vais avoir, madame de Villemoran n'aura plus besoin d'écrire, elle agira.

Le journaliste regarda en face ce mari sublime, vit passer dans ses yeux ce voile que posent les larmes, et fut touché de cet héroïsme habile et simple qui le désarmait doucement et qui ne lui laissait d'autre chance d'esprit et de dignité que dans la soumission. Il se dit tout bas qu'un pareil homme lui était bien supérieur, et qu'il échangerait volontiers toutes ses subtilités, toutes ses roueries, toutes ses ressources d'intelligence et de méchanceté, contre ce sentiment noble et ferme, contre cet amour du devoir, contre cette façon loyale d'aller aux pas-

sions et de leur ôter leur masque. Il eut un mouvement honnête; il fut pris de l'ambition de lutter de grandeur et de générosité.

— Monsieur, dit-il à Hector, je dois vous remettre les lettres que vous me demandez. Elles sont ici. J'aurais craint de les profaner en les gardant chez moi; et je les trouvais mieux en dépôt dans ce bureau qui n'est à personne. Mais ce n'est là qu'une restitution. Je voudrais y ajouter quelque chose de plus. Mon amitié? vous n'y tenez guère! oh! ne protestez pas, vous m'humilieriez. Mon estime vous est indifférente. Mais écoutez moi. J'ai eu un accès de vertu une fois dans ma vie. J'ai aimé. J'ai eu pitié du courage d'une femme qui me semblait exposée aux épreuves que j'avais traversées. J'ai voulu, à ma manière, qui n'est pas la vôtre, sauver, prémunir cette âme

en péril ! peut-être ne suis-je pas vaincu ! Mais je veux l'être. Ce dévouement était la seule joie, la seule et dernière pudeur d'un homme qui a tout fouillé, tout retourné, tout raillé. Je n'avais plus un cœur que pour cette tâche, que pour ce culte. Eh bien, je vous promets d'étouffer mon cœur, si vous ne voulez pas vous en servir. Retournez auprès de madame de Villemoran ; aimez-la bien ; je vous dirai, moi, comment on peut l'empêcher, non pas d'aimer, mais d'être curieuse d'esprits comme le mien. Je me considérerais comme le dernier des lâches si, après notre entrevue, je gardais, non pas de l'espoir (je n'en ai jamais eu), mais l'ambition même de me dévouer seul. Partez, agissez, dévouez-vous ; je serai heureux du succès ; mais si vous échouez, ah ! du moins vous n'aurez pas à m'accuser d'avoir entravé votre bonheur !

Et Philippe, dont la pâleur habituelle s'était encore augmentée et dont les yeux brillaient dans leurs orbites profondes, pendant ces paroles, Philippe se disposa à sortir.

Hector le retint.

— Si j'échoue, dit-il, que ferez-vous alors ?

Philippe plissa sa lèvre dans un sourire amer.

— Je vous demanderai conseil, monsieur !

Pendant que le journaliste était allé chercher les lettres, Hector courba la tête et soupira.

— Est-ce moi, est-ce lui qu'elle doit écouter? Si cet homme, intelligent et blasé, qui sait la vie mieux que moi, avait pourtant plus de pouvoir de la guider, plus de moyens de la sauver ? Mais, la guider, vers quel but ? Ai-je de l'orgueil

en préférant ma maison à cet asile? La sauver de quoi? du fardeau de la vie honnête? Non, non, la raison et la justice sont avec moi ; cela suffit peut-être, puisque je n'ai plus l'amour!

Philippe rentrait; il tenait les lettres entassées dans sa main.

— Voici, monsieur; il n'en manque pas une.

— Vous ne les avez pas cachetées? demanda Hector.

— Ce n'est pas à vous seulement que j'eusse fait injure en les mettant sous enveloppe, repartit Philippe, c'eût été à moi; et j'ai bien le droit de me respecter.

— Adieu, monsieur, dit M. de Villemoran, en tendant la main à son rival; quand vous direz du mal de vous, sachez bien que je vous défendrai.

— Oh ! je me défends tout seul, dit le journaliste en prenant la main qui lui

était offerte. Mais, c'est égal, j'accepte la caution.

Comme Hector sortait du cabinet et traversait l'antichambre, M. Loignon, redevenu tout à fait maître de lui, l'arrêta un instant, et lui dit avec un sourire qui était toute sa vengeance :

— Tenez-vous toujours à la nomination de M. Desprets ?

—Certainement, répondit Hector, puisque je suis venu pour cela.

Quand la porte se fut refermée sur M. de Villemoran, Philippe releva la tête.

— Quel dommage qu'un pareil homme ne soit pas un peu gredin ! dit-il; quel diplomate ce serait ! Est-on bête, quand on n'a que de l'esprit, à côté de ces bonnes gens qui ont de l'esprit et du cœur !

Le résultat de cette visite fut pour le journaliste une mauvaise humeur qui persista toute la journée, et dont il profita

pour tomber avec une âpreté nouvelle sur le ministère. Ce fut M. Guizot qui paya les frais de la lutte, dans laquelle Philippe venait d'être battu.

Pendant ce temps, M. de Villemoran regagnait la rue de Courcelles; il ne triomphait pas de sa victoire; il s'en inquiétait. Sans douter de Philippe, il n'était qu'à demi rassuré par l'engagement solennel de celui-ci. Il pensait avec raison qu'à l'heure de l'amour, ces froides stipulations de la générosité sont peu de chose; et s'il ne parvenait pas à guérir Pauline, ou du moins à l'habituer à sa douleur, il ne savait pas trop comment l'empêcher de retourner à cette fascination singulière. Il reconnaissait avec terreur une parenté, un lien réel entre ces deux enfants perdus du siècle, et maintenant qu'il n'avait plus de témoin, et qu'il pouvait s'effrayer sans se trahir, il éprouvait des angoisses sérieuses

à la pensée de la tâche qu'il avait revendiquée.

Quand il rentra, il alla droit à la chambre de Pauline. Avant de pousser la porte, il appuya la main sur son cœur :

— Mon Dieu ! inspirez-moi, ou inspirez-la !

Pauline vit distinctement une préoccupation dans les yeux de son mari.

— D'où viens-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Je viens d'assurer la candidature de M. Desprets.

— C'est vrai, madame Desprets me l'écrit ; il se présente aux élections, cet ambitieux qui ne doute jamais de lui, répondit Pauline avec un sourire méprisant. Marie est bien heureuse ! elle aura son mari parmi les vainqueurs!

— Je ne crois pas que Marie attache son bonheur à la réussite de petits calculs de

M. Desprets, reprit Hector; elle le laisse agir, voilà tout.

— Et qui a promis de faire triompher ce nouvel ennemi du pouvoir?

— Mais un des coryphées de l'opposition, notre ami M. Philippe Loignon.

Pauline pâlit et se souleva. Elle trouvait singulier et dangereux, peut-être même était-elle humiliée que son mari eût été demander un service à Philippe.

— Ah ! dit-elle avec lenteur et en regardant Hector avec plus d'attention, tu as été recommander M. Desprets? et que t'a-t-on répondu?

— Qu'on n'avait rien à me refuser.

— Il faut se défier des promesses de journalistes.

— Pourquoi donc? Je crois à celle de M. Philippe. J'ai d'ailleurs la preuve qu'il est sincère et qu'il me veut du bien.

L'ironie était certaine, quoique formu-

lée avec une douceur qui en diminuait l'accent. Pauline se tint prête.

— Quelle est cette preuve? demanda-t-elle.

— La voici, dit Hector en lui montrant les lettres. Il m'a rendu un dépôt qu'il ne croyait pas en sûreté entre ses mains.

— Mes lettres ! s'écria Pauline; puis, voyant qu'elles étaient libres et déliées :

—Tu les as lues, n'est-ce pas ? dit-elle avec une sauvage expression de colère et de défi.

— Ah ! M. Loignon n'a pas douté de ma discrétion, répliqua Hector avec un ton navrant de reproche, et c'est toi qui me soupçonnes !

— Comment as-tu mes lettres? Pourquoi te les a-t-il données? Tout le monde me trahit donc? Et Pauline, agitée, remuait et éparpillait sa correspondance.

— J'ai été redemander ces lettres, parce que je ne veux pas, dit Hector avec une

fermeté douce, que l'honneur de madame de Villemoran soit à la merci d'un étranger. M. Philippe me les a rendues, parce qu'il a compris la simplicité et la loyauté de ma démarche. Tu feras bien, mon amie, de lui renvoyer les siennes.

— Mais c'est de la tyrannie, c'est de l'injustice ! Est-ce que je t'ai demandé, à toi, les lettres de Marie que tu reçois en cachette, et dont je pourrais plus justement m'alarmer ?

Ce fut au tour de M. de Villemoran de pâlir et de s'écrier :

— Comment ! tu savais...?

— Oui, le hasard m'a servi, le hasard dont on ne se défie pas ; et quand j'ai vu que tu demandais des consolations à Marie, j'ai été demander, moi, des conseils à M. Philippe. Nous avons chacun notre cœur, ne pouvons-nous pas avoir chacun notre secret ?

— Il fallait me demander ces lettres, je te les aurais lues.

— Je suis discrète aussi ; je ne veux pas les voir.

— Eh bien, tu les entendras, si tu ne veux pas les lire, repartit Hector. Quoi ! c'est là la raison de ton imprudence ? Tu as douté de moi, quand, au contraire... Ah ! tu vas bien te repentir !

Et, sortant précipitamment, Hector alla chercher toutes les lettres de madame Desprets qu'il vint verser sur les genoux de Pauline.

— Que m'importe ! dit celle-ci avec un mouvement de refus.

— Il m'importe, à moi, reprit Hector. Il importe à l'âme la meilleure et la plus dévouée qui soit au monde. Tu m'as demandé un jour quel secret nous avions, quel lien nous unissait, Marie et moi. Ce secret, le voici. Lis, et tu sauras tout.

Comment! j'ai dans ton cœur assez peu de place, pour qu'au moindre soupçon, tu m'accuses et me condamnes? Oui, nous avions un secret! oui, nous avions fait un complot! En voici tous les détails et tous les termes : Marie m'avait fait promettre de lui laisser sa part dans l'œuvre de ton bonheur; elle voulait te sauver, en t'épargnant la reconnaissance; et inquiète, alarmée, elle m'écrivait ses conseils, elle me suggérait ses inspirations. Par respect pour elle, lis ces lettres, je t'en conjure.

Pauline était assise, troublée, accablée, humiliée; ses lettres, à elle, lui brûlaient les mains; elle n'osait y toucher. Quant à celles de Marie, bien qu'elle fût tentée de les prendre et de les lire, elle les laissait sur ses genoux, reconnaissant à la voix d'Hector que c'était la vérité la plus sainte et la plus pure qui rayonnait sur elle et

qui la couvrait de honte. Au bord de quel abîme sa jalousie ne l'avait-elle pas amenée! et, quoi qu'elle entreprît, comme toutes ses démarches étaient imprudentes et fausses ! Comme elle devait rougir de tous ses essais de liberté et d'indépendance ! Quoi ! cette rivale n'était que la plus ardente des amies ! On conspirait pour ménager son orgueil, et elle avait follement, témérairement, compromis sa dignité ! Elle pleura, sans songer à cacher ses larmes.

— Pardon, mon ami, dit-elle enfin à Hector. Je ne mérite ni ta bonté ni tes efforts. Je ne suis pas digne de toi ! Comment expier ma faute, mon erreur ?

— Nous l'expierons à nous deux, reprit Hector; car cette faute est la mienne, pour la moitié. J'ai eu tort d'avoir un secret ; j'aurais dû tout te dire.

— Oh! reprends-les, ces lettres; garde-

les, je ne veux pas les lire ; elles m'accableraient trop ; ou plutôt, venge-toi : lis les miennes !

— Nous ferons de tout cela un auto-da-fé, dit Hector avec bonté, si ce feu peut brûler le mauvais génie qui nous poursuit et qui nous obsède ; mais je ne me tiens pas pour vaincu par ta soumission. Garde les lettres de Marie, tu les liras. C'est ma condition, c'est la pénitence que je t'impose.

Et Hector, qui craignait que sa présence ne prolongeât une confusion toujours dangereuse avec des caractères de l'énergie de celui de Pauline, se retira et la laissa seule.

Madame de Villemoran était anéantie. En perdant le prétexte, la raison de sa jalousie, elle perdait une arme, un ressort de son esprit. D'un autre côté, l'amour de Philippe lui faisait horreur, depuis qu'elle

voyait avec quelle facilité il suffisait de l'intervention de son mari pour le dompter et le contraindre à la plus humble soumission. Ainsi, ni amour ni jalousie ! Toutes les supériorités étaient contre elle. Il ne lui restait que l'amertume d'une vengeance inutile.

Mais si les raisons de son dépit n'étaient pas absolument pures de tout alliage mauvais, il était dans sa nature de s'élever bientôt jusqu'au sacrifice, et d'admirer ensuite les coups dont elle commençait d'abord par se sentir frappée. Elle déplia les lettres de Marie; elle ne voulut en lire qu'une; elle les parcourut toutes, et toutes étaient l'expression d'une sympathie qui empruntait à l'amour maternel ses perceptions fines, ses ardeurs saintes. Dans toutes elle sentit palpiter une âme chaste qui ne priait, qui ne s'alarmait que pour elle. Quand elle songeait que Marie avait

aimé et aimait peut-être encore M. de Villemoran, et quand elle voyait que jamais une phrase, un mot, dans ces lettres, ne pouvait laisser soupçonner quelque chose de cet amour, elle était confondue d'admiration.

C'était véritablement à cette heure que Marie se vengeait ; c'était maintenant qu'elle la dominait!

Mais Pauline était trop grande pour être longtemps blessée. Le beau était la seule raison infaillible qui la courbât toujours. Quand elle sentait un éclair divin dans une action, dans une pensée, tous les sophismes, toutes les fausses raisons de sentiment ou d'orgueil s'évanouissaient, comme une vapeur grossière ; le fond de son âme était mis à nu ; le diamant enfoui reflétait les clartés immortelles. Pauline s'élevait alors à des hauteurs célestes, et dominait le monde

vulgaire et plat auquel elle pardonnait toutes les douleurs et toutes les souillures.

Elle ne voulut pas laisser à son mari la joie de brûler les lettres qu'elle avait écrites à Philippe Loignon. Elle les consuma elle-même avec une joie fiévreuse, et, quand Hector revint dans sa chambre, elle lui en montra les cendres, amoncelées dans son foyer.

— Ce n'est pas tout, dit-elle. Je veux écrire à Marie. J'ai un pardon à lui demander, j'ai une bonne nouvelle à lui apprendre.

— Tu lui diras aussi qu'elle peut être certaine d'être bientôt la femme d'un député.

— Pauvre Marie! qu'eût-elle donc fait d'un homme comme toi, elle qui trouve moyen de faire du sien quelque chose!

— Oh! elle n'eût pas fait de moi un

député, je te le jure, dit Hector en essayant de plaisanter; mais son influence aura été bénie, si elle m'a aidé à te guérir et à te garder.

Pauline écrivit à madame Desprets une lettre sublime dont nous profanerions les ardeurs et les délicatesses en la publiant; elle se crut pour jamais sauvée. Elle regagna tout le chemin qu'elle avait perdu ou quitté sur la route du ciel. Elle qui, le matin même, en s'interrogeant, croyait ne plus se sentir d'amour pour son mari, elle était suffoquée maintenant par des transports, par des flots qui montaient de son cœur; elle débordait de tendresse et n'avait jamais éprouvé tant de joie à vivre.

Hector se garda bien de troubler cette ivresse dont il attendait le réveil avec un peu d'inquiétude. Cette malade qui n'avait jamais de convalescence, et qui passait brusquement de la douleur à l'espoir, ne

lui semblait pas devoir atteindre jamais à l'équilibre de la santé. Mais il avait fait ce jour-là son devoir, et il avait mis Pauline à même de faire le sien et de réparer quelques torts; c'était là tout ce qu'il pouvait souhaiter. Sa conscience était tranquille; quant à son cœur, depuis bien longtemps il ne songeait plus à le satisfaire.

FIN DU TOME QUATRIÈME

COLLECTION HETZEL

PAULINE FOUCAULT

PAR

LOUIS ULBACH

V

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger,
interdite pour la France

BRUXELLES
MELINE, CANS ET COMPAGNIE
BOULEVARD DE WATERLOO, 35

1859

PAULINE FOUCAULT

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, succ. de Stapleaux, rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

PAULINE FOUCAULT

PAR

LOUIS ULBACH

V

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES
MELINE, CANS ET COMPAGNIE
BOULEVARD DE WATERLOO, 35.

1859

I

Hector avait raison. Une prostration complète, un anéantissement absolu de toutes les forces, de toute la volonté succéda aux élans magnanimes de madame de Villemoran. Il ne lui resta plus que le sentiment de sa défaite. Le parfum de la reconnaissance s'évapora promptement de son cœur et de ses lèvres. Non pas qu'elle fût oublieuse; mais si elle ne réa-

git pas contre le mouvement de piété qui avait dicté sa lettre d'effusion à madame Desprets, elle se contint, et elle ne renouvela plus des preuves de soumission qui attestaient ses mécomptes.

Elle tomba dans une langueur, dans un dégoût du monde et d'elle-même qui fut un autre sujet d'alarmes pour Hector. Elle ferma ses livres, et ferma son salon, ne voulut plus voir personne, ne voulut plus lire, ne voulut plus penser. Elle restait étendue tout le jour dans un fauteuil, regardant vaguement devant elle, ne s'ennuyant pas de l'ennui; mais souffrant du moindre bruit qui l'enlevait à sa torpeur. Quand Hector l'interrogeait doucement, elle croyait le rassurer en lui disant :

— Je m'habitue au repos. Je suis mieux, beaucoup mieux. Attends encore un peu, et je serai tout à fait guérie.

Elle redoutait le moindre effort; elle

avait peur de reprendre ses tortures, en reprenant du courage, et elle désespérait de tout et d'elle-même, pour n'avoir pas à recommencer cette ascension quotidienne qui amenait toujours une chute.

— C'est fini, se disait-elle tout bas ; je n'aime plus, je ne hais plus, je vis, ou plutôt je suis morte.

Comme les vieux amis de la baronne de Villemoran, M. de Saint-Paares et l'abbé Legros, un peu perdus et oubliés quelque temps auparavant, dans la foule qui traversait le salon de Pauline, hésitaient maintenant à revenir, craignant de se faire trop visibles dans cette solitude, elle les encouragea, elle les invita ; elle prit une sorte de plaisir à les avoir de chaque côté d'elle, pendant des heures entières.

Le bon M. de Saint-Paares s'accommodait parfaitement de ce rôle. Il entrait,

baisait la main, s'asseyait avec toutes les précautions pour sa personne qu'il aurait eues pour de la porcelaine, tirait invariablement sa montre pour vérifier la marche de la pendule, croisait ses mains sur son petit ventre, et commençait une sieste entremêlée de marmottements, dont quelques soupirs sans cause et sans but marquaient les diverses parties, les strophes, pour ainsi dire.

Quant à l'abbé Legros, sa docilité était la même. Son exactitude à venir ne se démentait pas. Mais il s'en fallait beaucoup qu'il se résignât au rôle de *pendant* que la fantaisie de Pauline lui assignait à un angle du salon. Le vicaire de Saint-Philippe s'était mis dans l'esprit d'entreprendre la conversion de madame de Villemoran. Tant qu'elle avait discuté, bataillé contre lui, Pauline l'avait fort intimidé, et il n'eût pas osé lui parler de

Dieu, de peur de la pousser à l'athéisme. — Elle était capable de tout pour le faire enrager, disait-il avec une naïve fierté.

Mais l'état de langueur de madame de Villemoran lui parut favorable à ses tentatives. Il voulait la surprendre, l'enlacer, la lier doucement, sans qu'elle s'en aperçût : il comptait sur sa distraction, beaucoup plus que sur sa soumission.

— Une fois dans le bercail, se disait-il en caressant son rabat, nous l'y retiendrons ! — Et sans croire sa conscience offensée par ces projets de pieuse et douce escroquerie, l'abbé s'avançait, s'insinuait. Il avait même une sorte d'habileté supérieure dont il n'eût peut-être pas fallu lui attribuer tout le mérite, et qui était l'habileté de la profession. Estimant qu'il serait toujours temps de faire intervenir les raisonnements après coup, il essayait des tentations sensuelles, si j'ose

ainsi dire. Il racontait les belles cérémonies, les chanteurs d'opéra, la somptuosité des offices en l'honneur des pauvres; il tâchait de rapporter de l'odeur d'encens et de la répandre dans l'atmosphère du salon; il interrogeait timidement Pauline et lui demandait son avis sur telle et telle fête; il voulait qu'elle prît goût à de délicieuses petites intrigues pour changer un prêtre de paroisse, ou un ornement, un tableau de sa place habituelle; et malgré la frivolité de tous ces bavardages, à force de murmure, de bourdonnement à l'oreille, il ne désespérait pas de parvenir à son but.

Pauline quelquefois souriait faiblement à ces tentatives; elle disait à l'abbé:

— Peut-on devenir dévote tout à coup, et ne plus cesser de l'être?

Le vicaire faisait un petit bond dans son fauteuil.

— Dévote.! dévote! disait-il, ce n'est pas là un parti qu'on puisse prendre, un beau matin, si le cœur n'est pas soumis.

— Ah! ne me parlez pas de mon cœur, vous réveilleriez mon esprit, lui répliquait Pauline d'un air dolent. Je ne veux pas réfléchir, je ne veux pas vous entendre; rendez-moi dévote, et que cela soit fini!

L'abbé se sentait fort embarrassé devant cette plaintive ironie. Il avait honte de ses petits piéges et répondait alors :

— Si vous vouliez, madame, avec un peu d'attention, vous seriez bientôt convaincue.

— Eh bien, prêchez, mon bon abbé, je vous écoute!

Et Pauline, étouffant un petit bâillement, se plaçait dans son fauteuil, de façon à ne guère entendre et lui disait de parler.

Mais le vicaire redoutait toujours ces provocations ; quand il ne pouvait pas les fuir en prenant son chapeau et en partant, il s'excusait en disant :

— Il faudrait être un Bossuet, ou tout au moins un Lacordaire pour ambitionner la gloire de vous convaincre, madame. Vous êtes trop savante pour un pauvre ignorant comme moi.

— Comment voulez-vous donc que je me convertisse, si vous ne m'instruisez pas ?

— Ce n'est pas de lumière que vous avez besoin, répliquait assez subtilement l'abbé, c'est d'amour. Aimez l'Église, d'abord, je vous l'expliquerai ensuite.

Pauline remuait la tête avec un sourire.

— Ils parlent tous d'amour, même les prêtres ! Ah ! c'est bien assez de tomber du haut de l'amour des hommes, sans

s'exposer à tomber encore du haut de l'amour de Dieu; on se briserait. J'aimerais mieux croire au petit dieu Cupidon de M. de Saint-Paares; voyez quelle béatitude, quel repos il donne!

Et madame de Villemoran montrait devant elle son vieil ami, dont la tête se balançait sur un rhythme qui dissimulait à l'occasion les intermittences de veille et de sommeil.

— Monsieur de Saint-Paares, disait Pauline, à quelle déesse débitez-vous tout bas vos oraisons?

M. de Saint-Paares s'efforçait héroïquement de se redresser et paraissait confus; quant à l'abbé, il prenait quelquefois la plaisanterie en riant; quelquefois aussi, il affectait de s'en montrer blessé. Sa susceptibilité dépendait du degré de force que Pauline avait mis à débiter sa raillerie; quand il trouvait qu'elle avait

la conscience de ses malices, le vicaire voulait l'en faire repentir. Quand, au contraire, il voyait que Pauline cédait à un instinct plus fort que sa douleur, en se moquant ainsi, il se bornait à soupirer et à changer de conversation.

L'abbé Legros n'était pas un niais. C'était un honnête et bon prêtre qui n'avait pas de foudre dans les mains quand il montait en chaire ; qui n'avait pas d'auréole quand il parlait dans l'intimité du confessionnal ; il ne prétendait pas aux prodiges, mais il remplissait son ministère avec prudence et avec tact. Raisonnable, poli, un peu froid, il sentait très-bien le mal dont souffrait Pauline ; mais il comprenait que pour le guérir il eût fallu du génie ; et c'est pourquoi il voulait recourir à Dieu.

Ses manœuvres innocentes peuvent paraître indignes d'une proie comme

madame de Villemoran. Pourtant il ne faut pas trop s'en moquer. Quand on ne ravit pas les consciences, on peut quelquefois parvenir à les lasser. Des divers moyens de persuader, l'habitude n'est pas le plus rapide, à coup sûr; mais c'est un des plus infaillibles.

Dans le désœuvrement absolu qu'elle recherchait maintenant, dans cette captivité morne qu'elle s'imposait, Pauline n'était pas fâchée d'entendre un peu et de taquiner, par instants, ce bon abbé. Et puis, il portait le silence et la paix dans les plis de sa robe. Quand il lui arrivait d'être sérieuse et de prendre tout au sérieux, madame de Villemoran se disait qu'après tout il serait bien désirable pour elle de trouver dans la religion et même dans les pratiques journalières, la guérison ou la mort intellectuelle dont elle avait besoin. Elle n'avait plus

le droit de rien dédaigner des consolations ordinaires; et si elle était décidée à ne pas faire une démarche, pour essayer d'un remède humain ou divin, d'une distraction quelconque, elle pouvait s'occuper, sans se déranger, sans quitter son attitude, des propos de l'abbé Legros, de ses petites croisades. C'était un jeu; c'était une ressource.

Le vicaire avait donc la conscience de son utilité. Il entrait et il se mettait dans le programme de la vie quotidienne; il négligeait sa paroisse, et se persuadait que les absolutions étaient devenues moins obligatoires parmi les pénitents et les pénitentes du dehors. Il quittait la rue de Courcelles le moins possible, et Pauline le retenait presque toujours à l'heure du dîner.

Quant à Hector, il avait prévu cet état d'épuisement; il ne faisait rien d'osten-

sible pour le combattre. Sans affecter de laisser Pauline à la solitude, il n'aimait pas à rester longtemps avec elle. Un certain embarras, un brouillard montait entre eux et les séparait. Ils n'osaient se parler. Qu'auraient-ils pu se dire? Les paroles d'amour eussent été des mensonges, presque des paroles sacriléges. Pauline ne songeait pas à lui en vouloir de son intervention; mais elle gardait le sentiment pénible d'un jugement porté sur elle par son mari, et d'une absolution qui l'accablait comme un châtiment.

Hector avait mis un marbre sur ses rêves et sur son amour. Son roman était fini; la dernière page en était arrachée. Mais le désespoir n'était pas la seule alternative qui pût rester à son cœur vide d'espérance. Il recommençait la vie de sa jeunesse. Il avait prononcé des vœux au bénéfice de sa mère; il les renouve-

lait pour sa femme; il se consacrait de nouveau à un devoir.

Sa plus grande, sa seule inquiétude était le soin qu'il devait prendre de Pauline. Comment veiller efficacement sur elle? Comment la prémunir? Parce qu'elle était brisée, ce n'était pas une raison pour qu'elle n'essayât pas de remonter vers les sommets d'où elle était descendue. Comment la retenir à terre, sans la contraindre, sans la froisser? Comment empêcher le retour de ces faux éclairs de poésie et de gloire qui l'avaient éblouie et entraînée? Comment la faire vivre, en lui laissant la même conscience de sa valeur, et en changeant la nature de cette valeur morale? Le problème était difficile, peut-être même insoluble; mais la plus petite, la plus faible chance ne devait pas être dédaignée, et suffisait à tenter le dévouement d'Hector.

Il voyait bien, il jugeait les manœuvres de l'abbé Legros ; et sans espérer qu'elles amenassent un résultat, M. de Villemoran les encourageait.

— Qui sait ! se disait-il. Si cette ardeur endormie dans le doute se réveillait dans la foi, elle trouverait peut-être dans l'extase chrétienne l'infini qui lui a manqué! Les illusions de la prière se renouvellent sans s'épuiser. L'éternité qu'on aspire dans ces adorations dégagées de regrets terrestres, console et dispense de la vie mortelle. Puisqu'elle n'a plus rien à prétendre ici-bas, mieux vaudrait pour elle le suicide en Dieu.

Mais Hector ne se croyait pas autorisé par sa raison à aider autrement que par des souhaits spéculatifs les tentatives de l'abbé. Il savait que, pour des esprits de la force et de l'indépendance de celui de Pauline, une conversion suppose sou-

vent une mutilation. Pauline ne pouvait pas entrer dans l'Église, comme elle était entrée dans le monde; il fallait qu'elle se courbât, qu'elle s'avouât vaincue. Cet aveu était une déchéance dont elle pouvait emporter, même jusqu'au pied de la croix, la souffrance confuse, le regret amer; et Hector se fût reproché de la guérir en l'amoindrissant.

Quinze jours après les derniers événements que nous avons racontés, M. de Villemoran vint dans la chambre de sa femme, s'assit à côté d'elle, lui prit les mains, qu'il pressa doucement dans les siennes, et lui dit :

— Pauline, nous allons quitter Paris ; je viens te demander si ce projet te contrarie : si tu veux que je l'ajourne jusqu'au printemps prochain ?

— Puisque tu as décidé, répondit Pauline, pourquoi m'interroger ? Je ne veux

pas déranger tes projets. Est-ce que nous allons voyager encore? Prends garde! les voyages nous sont funestes.

— Nous ne voyagerons pas, nous nous reposerons ; j'ai acheté une jolie maison dans la vallée de Montmorency. J'ai voulu réaliser un vœu que tu as formulé jadis devant moi! seulement, je ne t'ai pas donné une ferme rustique; mais dans un coin du jardin, que les gens du pays appellent un parc, je pourrai t'en bâtir une.

— Quand partons-nous?

— Dans quelques jours. Mais si tu redoutes l'automne, l'hiver même, dis-le franchement... J'ai l'intention de passer l'hiver hors de Paris. Ce n'est pas le froid qui nous fait peur; ce n'est pas le monde qui nous attire. Nous aurons toute une installation, des projets, des constructions à surveiller...

— Passons-y l'hiver, toutes les saisons ! dit Pauline avec un faible sourire; je me trouverai là-bas aussi bien qu'ici.

— Tu te trouveras mieux, reprit avec une apparente naïveté M. de Villemoran qui ne voulut pas faire attention à l'ironie de cette réponse, et qui feignit de s'y tromper; je te promets un automne plein de fleurs !

— Tu veux m'embaumer, dit Pauline.

— Je veux te guérir, repartit Hector.

— Voilà un mot auquel je ne crois plus, mon ami. Combien de fois ne me l'a-t-on pas fait briller comme une promesse, comme un appât! On ne m'en a jamais offert d'autres pour me conduire. Il paraît que j'ai toujours eu besoin d'être guérie. Hélas! quel malheur, avec cela, que je me porte bien! Comme une maladie réelle mettrait tout le monde d'accord! Vous auriez raison tous de me

soigner, et j'aurais moins de scrupule à m'avouer malade... Sans compter que la malade pourrait peut-être débarrasser les médecins.

— Pauline! Pauline, tu n'es pas généreuse envers ceux qui t'aiment!

— C'est que je suis pauvre, mon ami; je n'ai plus rien à leur donner que la liberté... Nous emmènerons M. de Saint-Paares, n'est-ce pas? il me manquerait; d'ailleurs, le laitage lui fera du bien. Quant à l'abbé, le voilà débarrassé de sa cliente... à moins qu'il ne nous suive!

— Ainsi, dit Hector, tu ne me reprocheras pas de t'avoir fait quitter Paris?

— Moi, te reprocher quelque chose! à quel titre? de quel droit? N'es-tu pas infaillible? N'as-tu pas toujours raison? Et cette idée même qui t'est venue de me conduire à la campagne, n'est-elle pas une inspiration salutaire? Oui, partons,

quittons Paris, vends cet hôtel, j'y ai gâté les souvenirs que ton enfance y avait laissés. Je te promets de m'étudier afin de ne pas assombrir la maison que tu m'as choisie là-bas. Et puis l'air des champs purifie ; celui de Paris corrompt. Ah ! partons tout de suite; il me semble déjà que je respire l'odeur des foins !

Et Pauline se levait de son fauteuil et marchait dans sa chambre. Quand elle eut fait un tour, elle revint en face d'Hector, appuya ses deux mains sur le bras de son mari, et dit en le regardant et en secouant la tête :

— Je sais bien pourquoi nous n'avons pas eu d'enfants ; c'est que je n'étais que la femme, et que toi seul avais le cœur et les vertus de la mère ! Tu me traites avec un entêtement de bonté que l'ingratitude ne lasse pas. Ce que j'ai voulu, tu me l'as donné. Ce n'est pas de ta faute si je

n'ai pas su me servir de tes bienfaits. Cette retraite à la campagne, c'est encore un nouveau rêve de ta pitié; j'essayerai de m'en rendre digne; tu m'aideras, mon ami. Surtout pas de livres, pas de journaux! je veux oublier; et quand je serai devenue tout à fait ignorante, je me remettrai à l'école chez le curé du village.

— Mais, nous ne serons pas absolument seuls, dit Hector. J'attends une visite.

— Une visite!

Et Pauline releva la tête avec une sorte d'anxiété.

— Oui, une visite cérémonieuse. M. Desprets m'annonce que notre filleul se meurt d'ennui de ne pas nous connaître. On nous l'enverra.

— Je ne veux pas le voir! s'écria Pauline en frissonnant.

Puis, quelque chose s'ouvrit et fondit dans son cœur ; des larmes qu'elle n'avait plus senties depuis quinze jours revinrent à sa paupière.

— Tu songes à tout, murmura-t-elle en joignant les mains, tu me tends tous les piéges ! Oui, je veux qu'il vienne, je veux l'embrasser, je veux l'adopter ! Vois-tu bien ! je ne suis pas méchante. Ce qui me manque, tu l'as trouvé. Hélas ! pourquoi faut-il que nous le trouvions pour l'avoir !

L'idée d'un départ prochain, d'un mouvement dans sa vie qui n'était pas un mouvement dû à son initiative personnelle, sembla redonner quelque confiance à madame de Villemoran ; elle parut secouer l'engourdissement, le suaire qui pesait sur elle. Elle ratifia tous les projets, toutes les dispositions d'Hector. On décida facilement M. de Saint-Paares

à se laisser transporter avec les autres meubles du salon. Quant à l'abbé Legros, il fut triste tout un jour, mais il dit le lendemain :

— La course sera un peu plus longue ; mais j'aurai le temps de lire mon bréviaire en route.

— N'oubliez pas, dit Pauline, que vous avez charge d'âme. Je prenais goût à vos sermons, monsieur l'abbé ; quinze jours de plus, et je m'avouais repentante.

— Ne pourrait-on pas retarder de quinze jours le départ ? demanda le bon vicaire.

— Impossible. D'ailleurs nous prendrons trois semaines à la campagne ; cela fera durer le plaisir plus longtemps.

— Oh ! il ne faut pas mettre de coquetterie avec le bon Dieu, reprit l'abbé Legros.

— Vous savez ! dit madame de Ville-

moran. A la campagne, on a la tête un peu plus dure...

— Mais on a le cœur plus simple, rétorqua le vicaire.

Quand Pauline avait demandé à Hector le nom du pays qu'ils allaient habiter, son mari lui avait désigné Montlignon.

— C'est presque un nom de pastorale, dit-elle; c'est un village de la carte du Tendre, ou un paysage de Florian; nous verrons Némorin!

— Oh! non; c'est une vallée peuplée de pépiniéristes, répliqua Hector.

— Tu as raison de souffler sur toutes mes folies, pour les disperser et les éteindre. Qu'importe le nom, qu'importe le pays! C'est du ciel, c'est de l'herbe verte, C'est de la terre, pour y marcher et pour y dormir... Comment les pépiniéristes arrangent-ils leur cimetière?

— Pauline, dit gravement Hector, il ne faut pas jouer avec nos douleurs.

— Ce n'est pas moi, mon ami, qui les prends le moins au sérieux, je te le jure.

Vers la fin de septembre, à la veille de la saison qui rappelle tous les oisifs dispersés sous les ombrages, M. et madame de Villemoran quittèrent Paris, pour aller s'installer dans leur maison de campagne. Hector avait voulu louer l'hôtel de la rue de Courcelles; mais Pauline, qui avait donné un jour le conseil de le vendre et qui n'eût pas été fâchéee de le voir démolir, Pauline s'opposa de tout son pouvoir à ce qu'elle appelait une profanation.

— Tu es assez riche, mon ami, dit-elle à M. de Villemoran, pour garder, comme un sanctuaire fermé, cette maison, qui te reverra peut-être quelque jour. Quant

à moi, si les champs me guérissent, je veux pouvoir venir librement méditer dans la petite chambre où j'ai conçu l'ambition d'être ta femme, et prier dans ce jardin où tu m'as dit que tu m'aimais. Ne permettons pas qu'on effarouche tous ces souvenirs blottis. Veillons sur eux avec soin. Ta mère espérait que nous ne l'aurions jamais quittée, cette maison qu'elle avait fait bâtir. Puisque tu consens à l'abandonner pour moi, j'exige que tu y laisses la part la meilleure de notre destinée. Soit que tu échoues, soit que tu réussisses dans la tâche que ton dévouement te conseille, ménage-toi ici, pour m'y ramener en triomphe, ou pour venir y pleurer seul, une douce retraite. J'ai cueilli quelques fleurs du jardin, c'est assez pour moi; mais les pierres sont pour toi des témoins qu'il ne faut pas offenser.

Hector fut ému de cette demande.

— Merci, dit-il, je garde la maison, nous y rentrerons bientôt.

Quand Pauline dut quitter l'hôtel, elle s'aperçut que ses paroles d'intercession n'étaient point un vain simulacre d'attendrissement, une formule contrainte et polie pour adoucir le sacrifice que lui faisait Hector; elle ressentit un déchirement véritable, elle éprouva comme un remords; elle se demanda si ce n'était pas par sa faute que cette maison devenait vide; elle se rappela l'obstination qu'elle avait mise à poursuivre sa chimère orgueilleuse, son amour, plus encore que l'ambition d'être une femme riche et tirée. Elle se souvint du calme de ces belles soirées d'hiver, quand la baronne causait au coin du feu, avec le bon M. de Saint-Paares, un peu moins silencieux qu'aujourd'hui; quand Hector

travaillait; quand tout le monde faisait sa tâche; quand elle-même avait un devoir à remplir.

Elle embrassa dans un rapide coup d'œil ce tableau paisible, et elle le compara au vide, au néant que son ardeur inquiète avait mis à la place.

Alors elle eut de nouvelles larmes.

— Si du moins, se dit-elle, cette douleur que j'éprouve devait me conseiller et m'inspirer une œuvre de réparation! Mais non; je ne sais que porter malheur; je nuis à la joie des autres, et je ne sais pas donner une heure de repos à ceux dont j'ai pris la vie.

Comme elle allait monter en voiture, elle entendit un gros soupir poussé derrière elle: c'était le bon, l'inoffensif M. de Saint-Paares qui avait aussi sa minute de mélancolie.

— Hélas! murmurait le pauvre homme,

je ne reviendrai plus ici !... Adieu, baronne !

Ce n'était pas la maison qu'il saluait; c'était le fantôme de sa vieille amie, auquel il n'avait jamais cessé un seul jour de tenir compagnie, et qu'il avait peur de ne plus retrouver là-bas.

L'abbé Legros assistait au départ; il serra la main d'Hector, promit une visite prochaine à madame de Villemoran, et, après les avoir vus monter en voiture, il descendit lentement la rue de Courcelles, entra à Saint-Philippe, et dit la messe pour le salut de ses amis; comme s'ils devaient courir des périls en allant de Paris à la vallée de Montmorency, où nous les retrouverons.

II

La maison de M. de Villemoran était placée dans un nid de verdure, au pied du coteau, bien au-dessous de cette terrasse au bord de laquelle le poëte des *Contemplations* s'est souvent accoudé, et dont il a dit :

« Connaissez-vous sur la colline
» Qui joint Montlignon à Saint-Leu
» Une terrasse qui s'incline
» Entre un bois sombre et le ciel bleu ? »

Le bois sombre fermait l'horizon d'un côté ; le ciel bleu donnait aux pelouses des couleurs vertes plus vives ; et devant les fenêtres du salon, la vallée se déroulait jusqu'à Enghien, dont le lac brillait

au fond du tableau, comme le miroir de cette coquetterie. Quand le temps était pur, on apercevait, dans un pli des coteaux, quelque chose de brumeux et de vague qui était Paris, et au milieu de tout cet amas de maisons, ce grand porche ouvert sur le vide, et sous lequel rien ne passe, l'arc de triomphe de l'Étoile.

La maison était belle; mais elle était surtout gracieuse et bonne. Les habitations ont un caractère, une aimable ou une mauvaise humeur. Il est des murs qu'on ne peut jamais faire sourire; il en est d'autres qui exhalent la gaieté. M. de Villemoran avait choisi une maison, élégante sans fatuité, d'une sérénité douce. Les fleurs s'y plaisaient partout; une harmonie mettait toujours d'accord les murailles et les verdures qu'on appliquait contre elles. Le salon et la salle à manger

étaient au rez-de-chaussée ; la chambre de Pauline dominait la vallée ; un petit ruisseau, dont on abusait au passage, faisait une sorte de petit lac microscopique au bas d'une pelouse en terrasse ; les clôtures en haies vives se confondaient avec les verdures extérieures, si bien que tout le paysage semblait continuer le parc. A gauche, en angle, le village de Montlignon avec son petit clocher, ses maisons propres et cet air endimanché que la campagne, sans rusticité, des environs de Paris garde toujours, comme une raillerie de la civilisation, au milieu de la nature.

Telle était la retraite charmante que M. de Villemoran avait choisie avec le tact d'un artiste et les précautions d'un amant. Sa bonté, son dévouement lui révélaient la poésie, et lui tenaient lieu de l'amour.

Pauline apprécia les délicatesses de cette solitude; elle comprit toute l'intelligence dévouée de cette acquisition.

— Si j'ai encore quelque chose à attendre de ce monde, je dois l'attendre ici. Tout est conjuré contre moi, et l'abbé Legros serait content; je suis installée au milieu d'un cantique.

Pendant les premiers jours, madame de Villemoran visita le jardin, le parc, la maison, les alentours, sans empressement et sans nonchalance, avec la curiosité recueillie d'une âme qui s'éveille et qui se ménage. Elle cédait à l'attrait de la nature, tout en ayant instinctivement peur de s'y abandonner.

L'automne donnait aux arbres ces émotions, si j'ose ainsi dire, qui ne résident que dans les nuances, et qui ne sont pas dans les couleurs vives et tranchées. Ces reflets jaunes et roux, ces perspectives

que les brouillards bleuissent, ces bruissements plus sonores des feuilles à demi séchées, ces palpitations des longs peupliers dont les flèches semblent, à un certain moment, des perchoirs de papillons dorés, toute cette vie qui déborde avant de tarir, cette plainte, mêlée de sourire, de la nature qui va jouer la comédie de la mort ; tout enchantait peu à peu et consolait Pauline.

C'était une inspiration de grand médecin d'avoir inauguré cette maison à l'entrée de l'automne. La crudité de l'été, l'insolence pudique du printemps eussent effarouché madame de Villemoran ; mais ce demi-deuil qui commençait, cet abandon du paysage était une invitation pénétrante et insensible. Les rosiers n'avaient plus d'illusion ; les prairies étaient fauchées ; les bois étaient coupés ; tout murmurait l'élégie mélancolique de la ré-

signation. Encore un mois, et novembre allait souffler sur les derniers rêves égarés dans la vallée, disperser les dernières feuilles, mettre les premiers cheveux blancs à cette vieillesse immortelle, qui n'est qu'une jeunesse, interrompue pour renaître.

Par un phénomène bizarre, la reconnaissance et l'émotion ne ramenaient point Pauline à son mari. Elle le bénissait; mais quelque chose se révoltait en elle, quand elle voulait faire un effort pour lui traduire cette bénédiction dans un mot affectueux. Elle lui savait gré de cette gâterie universelle. Quand elle cueillait une fleur ou un fruit, le parfum et la saveur lui semblaient un bienfait d'Hector. Mais l'amour, l'amour ardent et fou qu'elle avait cru sentir en elle autrefois, ne se réveillait plus; comme il ne pouvait plus trouver les âpretés, les amertumes

dont il s'alimentait, il gisait tout au fond d'elle-même, impuissant, abattu et bien réellement mort.

Ainsi qu'on l'avait promis, le filleul, le petit Hector, fut envoyé avec une nourrice. M. Desprets avait été nommé député. Il s'installait prochainement à Paris. Il avait hâte de participer aux dernières luttes; il se fût reproché de voir tomber, sans son petit coup d'épaule, un pouvoir qui avait toutes ses tendresses. Marie, en envoyant son enfant, annonçait ou proposait sa visite.

Pauline voulut jouer à la maternité avec le petit Hector. Elle courut à lui, l'embrassa de bonne foi, lui trouva bien les charmes qu'elle avait prédits. Mais, quand elle l'eut porté pendant une heure, elle se sentit fatiguée. Elle regretta que ce délicieux poupon ne lui rendît pas d'une façon intelligible ses caresses et

ne sût pas encore balbutier un mot distinct.

— Je l'aimerai bien, quand il parlera, se dit-elle en le caressant.

Elle avait cru qu'une source allait jaillir de son cœur. Elle qui eût souffert tous les martyres pour devenir mère; elle qui avait pleuré l'absence d'enfants, et qui s'était dévouée à celui-là, elle s'imaginait que l'amour maternel peut s'improviser, se substituer. Mais, en dépit de son effort, elle ne dépassait pas la région d'une bienveillance de marraine. Cet enfant ne lui tenait pas au cœur par ces liens énergiques qui ne sont jamais rompus. C'était d'ailleurs l'enfant de Marie, non pas d'une rivale, car la pauvre Pauline n'avait même plus de jalousie, mais d'une femme qui savait s'arranger de la vie ordinaire, et dont le bonheur, assujetti par un effort de volonté, lui donnait une leçon

qu'elle ressentait, sans vouloir l'accepter.

Peu à peu, à mesure que l'influence de la campagne se faisait apprécier, madame de Villemoran reprenait des forces, mais reprenait ses inquiétudes. L'énergie de cette nature indomptable se retrempait sans se modifier. Quand le vent devint plus vif dans la vallée, Pauline fut provoquée et surexcitée ; elle demanda à Hector de lui acheter un cheval ; et si elle était lasse de tourner autour de ses gazons et de ses charmilles que le givre blanchissait, elle parcourait la campagne au galop ou au pas, se tenant souvent, malgré le froid et la bise, près d'une heure, immobile à regarder du côté de Paris, à attendre, sans rien espérer, à fouetter l'air de sa cravache, à jeter au vent des soupirs qui se perdaient, des mots entrecoupés.

Elle n'avait plus voulu de livres ni de

journaux, et, fidèle à sa parole, elle n'en demandait pas à Hector; mais quelquefois, dans ses longues promenades solitaires, elle s'arrêtait à quelque auberge, et pendant que son cheval mangeait l'avoine, elle prenait le journal décacheté et sali par les habitués de l'endroit, et lisait avidement les débats de la Chambre, les nouvelles, les articles. Elle appelait, en souriant, ces lectures furtives, des infidélités.

Pendant l'hiver, Hector eut peur d'avoir été téméraire ou cruel en essayant de cet exil. L'ennui, non plus l'ennui qui résultait de la fatigue, de l'épuisement, mais l'ennui de la captivité qui met du feu dans les prunelles, l'ennui qui affame le cœur et qui le fait se torturer dans des aspirations ardentes, l'ennui reparut.

L'abbé Legros, qui avait tenu toutes ses promesses, et qui venait régulière-

ment de Paris toutes les fois que son saint ministère lui permettait le voyage, l'abbé Legros apportait des nouvelles, Si étranger que le bon vicaire fût aux intrigues, il en traversait peut-être quelques-unes pour sortir de la sacristie ; et Pauline l'interrogeait avec une avidité qu'elle dissimulait, pour qu'on ne refusât pas de la satisfaire. Que disait-on ? que faisait-on à Paris ?

Quand il avait répondu, le prêtre questionnait avec amitié à son tour ; il revenait à son sermon, le promettant court, et le faisant toujours complimenteur et caressant ; c'était sa façon de provoquer l'humilité. Pauline écoutait cinq minutes, laissait parler pendant un quart d'heure, et finissait par interrompre l'homélie par quelque demande si étrangère aux intérêts du ciel, que le bon vicaire secouait la tête et se reconnaissait vaincu.

Alors l'abbé Legros quittait sa pénitente endurcie et faisait un petit tour de promenade avec M. de Saint-Paares. Le vieux comte se prétendait rajeuni ; c'était simplement l'air vif de la vallée qui consolidait son estomac. Il s'extasiait sur des horizons qu'il ne voyait plus guère ; il était ravi des feux petillants qu'on lui allumait dans sa chambre, et il avait tous les soirs une place à prendre dans un petit whist qu'Hector avait trouvé moyen d'organiser.

Vers la fin de novembre, madame Desprets annonça sa visite ; elle venait chercher son fils ; elle avait à Paris un pied-à-terre pour la durée de la session. Hector regarda Pauline avec une profonde attention quand il lui fit part de cette visite. Mais madame de Villemoran parut enchantée ; c'était une distraction, une émotion, toute une journée dont

elle n'aurait pas à distribuer seule les heures.

Madame Desprets arriva plus souriante, plus belle que jamais. Le froid de la route avait ajouté à sa beauté un éclat juvénile.

— Vous voulez donc que je meure de jalousie! lui dit Pauline après l'avoir étroitement embrassée et en la conduisant devant une glace.

— Ne parlons plus de cela, dit Marie, ou bien parlons-en beaucoup.

— Oh! c'est une plaisanterie, reprit Pauline avec empressement; je ne suis plus jalouse.

Marie fut presque tentée de lui conseiller de le redevenir, la jalousie valant mieux que l'indifférence. Madame Desprets admira l'installation à laquelle le génie d'Hector avait présidé; elle jugea, avec la sagacité d'une femme expérimen-

tée, des avantages et des coquetteries de la maison.

— Tout cela est très-beau, dit-elle à madame de Villemoran. Il faut s'entêter, pour souffrir ici. La douleur serait un blasphème ; et l'on dirait que l'hiver même n'est dans cette vallée qu'une agacerie du printemps.

— Oui, c'est une bonne et agréable maison de santé, répondit Pauline ; mais les gens bien portants comme vous n'en ont pas besoin ; ils peuvent vivre à Paris.

— Est-ce que vous regretteriez Paris, ma chère Pauline ?

— Moi ! je ne regrette rien : regretter, c'est presque comme si l'on espérait ! Mais je ne sais pas assez de jardinage et je ne suis pas poëte pour vivre de plantations ou de contemplations. Paris est mon village, à moi ; il est juste que j'y

tienne un peu ; mais je n'y tiens guère.

La journée fut douce pour tout le monde. Madame Desprets promit de revenir avec toute la famille, au printemps.

— J'amènerai M. Desprets, dit-elle à Pauline avec un sourire qui faisait allusion au passé, si les travaux législatifs lui permettent les joies frivoles de l'amitié et de la famille.

— C'est donc décidément un grand ambitieux ?

— Ah! ma chère, nous prétendons arriver à tout. Vous n'avez pas lu son discours?

— Je ne lis plus les journaux.

— Vous avez perdu; il a eu un véritable succès.

— Je ne croyais pas que M. Desprets fût éloquent, dit madame de Villemoran avec une ironie sans méchanceté.

— Coquette ! C'est que les députés sont moins difficiles que vous, reprit vaillamment Marie, qui, ayant toutes les puretés, avait tous les courages.

— Et vous, que pensez-vous de cette éloquence-là ? demanda Pauline avec une pointe de persiflage.

— Moi, je n'ai pas d'opinion; je ne m'y connais pas, d'ailleurs ; j'enregistre nos succès, cela me suffit.

— Eh bien, vous nous apporterez des lauriers au printemps.

Quand madame Desprets fut partie, Pauline ne put s'empêcher de dire à son mari :

— Si tu avais voulu, Hector, tu serais aujourd'hui un député bien autrement puissant, un homme politique d'une bien autre portée que M. Desprets !

— Qu'en sais-tu ? Je n'ai pas même son éloquence.

— Ce qui te manque, ce n'est pas la conviction politique, l'expérience, le courage ; c'est un amour qui t'inspire l'ambition. Je ne suis que ta femme. Je n'ai pas d'influence sur ton esprit ; je n'en ai plus sur ton cœur.

Hector pouvait répondre :

— A qui la faute ?

Il se contint, et répondit :

— Je n'ai pas de dédain pour l'ambition politique. Se mêler aux grandes luttes, c'est toujours une grande tâche ; mais j'aurais pu tenter cette carrière pour satisfaire tes désirs de gloire, sans parvenir à te contenter. Tu le sais. Nous n'avons pas les mêmes façons de comprendre les hommes et les choses de ce temps-ci.

C'était la première allusion qui était faite aux discussions irritantes d'autrefois et à la sympathie de Pauline pour M. Philippe Loignon.

Pauline rougit et garda le silence. Elle ne pensait plus ou croyait ne plus penser à Philippe ; elle trouvait peu généreux et peu prudent à son mari de provoquer ce souvenir.

Malgré la retraite dans laquelle on vivait, les rumeurs lointaines de la politique, incomplètes et écourtées, parvenaient à Montlignon. Pauline saisissait et gardait avec avidité ces bruits, ces commentaires. Elle s'étonnait elle-même de s'intéresser à ces débats stériles, à ces querelles d'influence.

— Que m'importe ! se disait-elle souvent.

Elle n'osait pas avouer qu'au fond de son anxiété il y avait un désir de savoir ce que faisait, ce que pensait cet homme étrange, ce journaliste, dont l'esprit, en touchant le sien, lui avait laissé une empreinte, une tache ineffaçable. Elle se

démenait, elle s'agitait dans sa solitude, n'osant pas aspirer à la liberté, et ne trouvant autour d'elle rien qui l'attachât, qui l'occupât, qui pût lui suggérer un plaisir ou même une douleur réelle et cuisante.

— C'était bien la peine de m'éveiller! disait-elle parfois, en se rappelant la torpeur contre laquelle Hector avait voulu réagir.

Un jour, elle trouva sur sa table un journal sous bande, à son adresse. Une émotion singulière lui agita les mains quand elle déplia cette feuille. Elle courut à son mari :

— Voici un objet de contrebande; je te le dénonce!

— C'est moi qui l'ai introduit, dit Hector en souriant. J'ai deviné que tu n'osais pas me demander un abonnement, et je t'ai forcée à rompre ton jeûne.

— Tu me tueras à force de bonté, reprit Pauline en serrant avec force les mains de son mari. Tu ne me laisses rien souhaiter; je finirai par avoir honte de ce sacrifice, sans repos et sans mesure, et je demanderai à Dieu de me faire mourir pour ta récompense.

— Je n'ai peut-être pas bien choisi, dit Hector en prenant le journal qui n'était pas celui dont Philippe était rédacteur en chef.

Pauline le regarda avec une admiration douloureuse. Elle lisait si distinctement en lui, qu'elle le voyait prêt à tous les dévouements pour qu'elle fût ou pour qu'elle se crût heureuse. Il n'eût pas rougi de lui faire lire les articles de M. Loignon, s'il n'eût craint pour Pauline elle-même, beaucoup plus que pour son bonheur domestique, l'influence de ces sophismes violents.

Madame de Villemoran put dès lors s'associer, par l'imagination, aux scènes parlementaires, au mouvement des esprits.

Pendant tout l'hiver, elle guettait l'arrivée du journal et elle s'enfermait pour le lire, comme une pensionnaire qui emporte dans sa cellule le premier livre de poésie qui lui tombe sous la main. Elle trouvait des beautés aux moindres interruptions. Quand son journal répondait, pour l'attaquer ou pour l'approuver, à un article qu'elle pensait être de Philippe Loignon, elle rougissait, comme s'il se fût agi d'elle-même, et elle sentait au battement de son cœur dans sa poitrine qu'elle n'avait pas fini de s'intéresser à ce lutteur plein de colère et de mépris.

— Que va-t-il répliquer? se demandait-elle.

Alors, dans sa tête, elle arrangeait

elle-même cette réplique; elle la faisait implacable et furieuse; et si, par hasard, elle avait une occasion d'apprendre, que c'était à peu près dans le sens imaginé par elle que Philippe avait répliqué, elle était troublée jusqu'au plus profond de son être; la joie de son intuition, la peur de si bien comprendre lui donnaient la fièvre.

Vers la fin de l'hiver, une nuit qu'elle ne dormait pas (et depuis quelque temps ses insomnies étaient devenues fréquentes), elle crut entendre du fond de la vallée un bruit qui se multipliait en se brisant sur l'écho. Elle se dressa tout à coup sur son lit et écouta; puis elle se leva tout à fait, courut à la fenêtre, l'ouvrit, et, à demi nue, malgré le froid, elle se pencha au dehors.

— C'est la fusillade; c'est le canon! dit-elle; on se bat à Paris.

Une fenêtre s'ouvrit à côté d'elle. Hector aussi écoutait. Pauline se couvrit à la hâte d'un châle et alla frapper à la porte de son mari.

— Tu as entendu? lui dit-elle avec agitation ; on se bat dans les rues de Paris.

— J'ai entendu, reprit Hector avec tristesse.

— C'est la révolution qui commence! s'écria Pauline; que va-t-il se passer? quelle impuissance que d'être femme!

Hector la regarda et fut étonné, malgré la connaissance qu'il avait du caractère de Pauline, de l'éclat sauvage de ses yeux, de l'émotion qui la faisait trembler. Toute la colère, tout le mépris, tout ce qui fermentait en elle de dédain, de rancune, de déceptions, de rêves estropiés, d'enthousiasmes flétris, se remuait, se révoltait, cherchait une issue ; elle se sentait du peuple à la chaleur de son sang. Plus que

jamais Hector fut convaincu que c'en était fait de leur destinée à tous les deux.

— Nous irons demain à Paris, lui dit-il gravement et sans lui adresser d'autre reproche.

Pauline fit un effort pour se calmer.

— Je suis folle, n'est-ce pas, mon ami? lui dit-elle. Mais que veux-tu? la bataille, c'était ma vocation; je me bats depuis si longtemps contre moi-même, que je me sens heureuse d'une diversion.

— Heureuse de ce bruit, répéta Hector, de ce bruit qui foudroie et qui tue!

— Tu fais attention aux mots, tu n'es pas indulgent pour l'idée, reprit Pauline. Je ne me réjouis pas de cette nuit sanglante, mais de l'aurore qu'elle amènera.

— Les aurores ne durent guère et n'amènent pas toujours le soleil qu'on attendait, continua M. de Villemoran.

Le silence parut succéder au bruit.

— C'est fini, murmura Pauline.

— Ce n'était qu'une émeute, ou bien l'explosion d'une fête, dit Hector.

— Il me tarde d'avoir des nouvelles, repartit sa femme. Précisément, l'abbé Legros doit venir.

— Mais si c'est une bataille, l'abbé ne viendra pas.

— Pourquoi ? Est-ce qu'il irait aux barricades ?

— Non, dit Hector; mais il aura des secours à porter et des prières à dire. Tout le monde ne cherche pas dans la guerre civile une diversion à ses tristesses.

Pauline alla encore à la fenêtre, n'entendit plus rien et se disposa à sortir.

— Je voudrais bien savoir quel rôle M. Desprets jouera, si c'est une révolution ? dit-elle.

Hector sourit silencieusement ; il pensa peut-être que sa femme évoquait le nom

de M. Desprets ainsi qu'un masque pour couvrir un autre nom et dissimuler un autre souvenir. Comme il ne répondit rien, Pauline jugea à propos de ne pas prolonger cette visite.

— Adieu, dit-elle.

— Adieu, répéta Hector.

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, madame de Villemoran prêta l'oreille pendant une heure encore. Mais tout semblait assoupi du côté de Paris. Le vent mugissait dans les arbres; ce grand vent de février 1848 qui fut un symbole; il se lamentait comme une plainte, il faisait craquer les branches.

— Contre qui donc le ciel se met-il en fureur? dit Pauline en regardant à travers ses vitres la vallée, que le vent faisait onduler. Est-ce contre ceux qui attaquent ou contre ceux qui se défendent? Ah! pourquoi suis-je ici? Pourquoi ai-je

quitté Paris? Mais que ferais-je là-bas que je ne puisse faire ici? Attendre, soupirer, faire des vœux, murmurer des prières!... Prier! Eh bien, oui, je prierai parce que j'ai peur! Mon Dieu! dit-elle en se jetant à genoux, vous qui voyez le fond des âmes et qui démêlez nos pensées pures de nos instincts impurs; vous qui voyez le trouble, le désordre, le remords où je suis, calmez-moi, dirigez-moi, ou épargnez-moi!. Je suis une créature destinée à souffrir. J'ai voulu l'honneur; j'ai rêvé l'amour; et sans m'écarter de la ligne inflexible qui me conduisait à ces deux sommets, je suis arrivée à ne plus sentir en moi de force que pour la haine, à me réjouir lâchement et misérablement du malheur qui satisfait mes rancunes, et à rougir devant mon mari, parce que j'éprouve au dedans de moi des angoisses et des terreurs pour un autre. Hector l'a

deviné, Hector me juge et me méprise ; il sait bien que je souffre ici, que je meurs, parce que je lutte contre une voix qui crie, qui m'appelle là-bas, dans ce tourbillon ! Parmi ces combattants, il y a un homme que je n'estime pas, mais vers lequel un instinct maudit me pousse, une fatalité me conduit. Donnez-moi la force, mon Dieu ! de ne pas céder à cette voix fatale. Je veux mourir ; mais je veux mourir honnête, comme j'ai vécu ; je ne veux pas qu'on m'accuse de n'avoir pas mérité le nom d'un honnête homme. Aidez-moi, mon Dieu ! étouffez dans mon cœur, dans ma tête, dans mes veines, cette voix qui m'étourdit, et que j'entends jusque sur le seuil de mon mari, jusque devant lui ; ne permettez pas que je m'avilisse et que je déshonore cette maison sainte, ce mari sublime ; mon Dieu, tuez-moi, par pitié !

Pauline pria ainsi, avec désordre, épanchant presque à demi-voix toute son âme qui débordait. Quand elle eut fini, elle se releva et eut un sourire.

— Je voulais prier pour les gens qui sont exposés à la guerre civile, dit-elle, et je n'ai prié que pour moi. Je suis une implacable égoïste. Qu'a donc à faire ma douleur avec la révolution qui se prépare ou qui se fait là-bas ?

Le lien était plus étroit qu'elle ne le supposait, ou qu'elle ne voulait le supposer, entre sa torture et les inquiétudes apportées par ce bruit de fusillade. Si ses remords étaient plus impérieux cette nuit-là, c'est qu'elle avait peur pour Philippe, et que son devoir luttait contre la violence de sa passion ; c'est qu'à mesure qu'elle s'étudiait et que les événements extérieurs dégageaient ses idées du chaos de son esprit, elle arrivait à saisir distinc-

tement la pente horrible qui l'entraînait et lui donnait le vertige. Ou s'arracher violemment par un crime contre elle-même à la tentation de quitter la vie du devoir, pour l'agitation bruyante et les émotions suspectes qui l'attendaient auprès de Philippe; ou fermer les yeux et se laisser emporter par le tourbillon au fond du gouffre ; — telle était l'alternative qui l'épouvantait et la jetait à genoux, aux pieds d'un Dieu qu'elle reconnaissait à peine.

Mais, nous l'avons dit et nous le répéterons à satiété, pour empêcher qu'on ne méconnaisse l'héroïsme de cette nature, Pauline avait horreur d'une chute ; c'était un cœur vaillant qui avait tout souffert pour parvenir à son mariage, et qui voulait tout souffrir plutôt que de s'abaisser.

Les bruits qui étaient venus la réveiller l'avaient fait palpiter, comme à un signal ;

cet appel révolutionnaire avait mis en branle un tocsin dans sa poitrine. Il n'était plus temps de languir, de soupirer. Il fallait lutter, se vaincre ou périr. Pauline acceptait le dilemme et consentait à y répondre.

Le matin, au point du jour, elle fit seller son cheval et partit au grand galop.

Hector l'entendit et la suivit du regard. Lui non plus n'avait pas dormi. Il était pâle, il avait médité longuement, et des angoisses de toutes sortes se mêlaient au déchirement de son bonheur intime. Il fit venir un domestique et l'envoya en toute hâte à Paris, avec un mot pour M. Desprets : il voulait être rassuré sur le sort de son cousin; désir qui impliquait, bien entendu, des inquiétudes sur le sort de sa cousine.

A midi, Pauline n'était pas rentrée. On entendait la fusillade et le canon. Hec-

tor monta à cheval à son tour et parcourut toute la vallée sans trouver les traces de sa femme.

III

Hector revint le soir, à la nuit close, après une journée entière de recherches inutiles. Personne ne put lui dire la direction que madame de Villemoran avait prise. Ceux mêmes qui avaient dû la voir, et qui, par leur proximité de la maison, se trouvaient inévitablement sur sa route, ne purent lui donner une réponse satisfaisante.

Il est vrai que le village était en alarme. On avait entendu toute la journée le bruit

de la fusillade; des colonnes de volontaires, c'est-à-dire de curieux, étaient parties de plusieurs points de la vallée pour aller à Paris, sans savoir au juste pour quelle cause on devrait se déclarer. Quelques-uns, toutefois, n'avaient pas laissé ignorer leur intention de se joindre au premier drapeau rencontré après la barrière, quel qu'il fût. Cette assurance ne calmait pas les inquiétudes des femmes, qui en étaient réduites à souhaiter que les volontaires ne rencontrassent plus que des drapeaux vainqueurs.

Hector, brisé de fatigue et plus encore d'anxiété, se laissait aller au mouvement de son cheval. Il avait à la fois peur et hâte de rentrer; il eût voulu savoir à quoi s'en tenir, et il redoutait de faire de nouvelles questions. Son esprit suscitait des fantômes sinistres. Pour la première fois, cet homme grave et posé se trouvait

vaincu et tremblait comme un enfant.

Le village de Montlignon lui parut enveloppé d'une obscurité plus profonde que d'habitude. Comme il passait devant l'église, la cloche tinta et le fit tressaillir; l'*Angelus* sonnait un glas funèbre. Quand il entra dans le chemin conduisant à sa maison, Hector fut pris d'une terreur véritable; il mit son cheval au pas, abandonna la bride, et regarda avec toute l'ardeur de ses yeux la silhouette opaque de son toit qui tranchait sur le ciel. Aucune lumière ne brillait dans la chambre de Pauline.

— Elle n'est pas rentrée, dit-il.

Alors il fut pris de la tentation de ne pas rentrer non plus. Mais où aller? que faire dans cette nuit?

Son cheval s'était arrêté, et, baissant le cou, flairait avec bruit.

— Est-ce toi, Hector? dit une voix

émue qui fit tressaillir M. de Villemoran.

Pauline était debout, à pied, au milieu du chemin. Hector poussa un cri, s'élança de cheval, et, par un mouvement sincère, plus prompt que la pensée, courut à sa femme, qu'il étreignit avec force et qu'il embrassa comme aux jours, ou plutôt comme aux soirs de leur première ferveur.

Pauline ne parut pas surprise; elle aussi ressentait une émotion extraordinaire. Pendant une minute, l'amour, ou une pitié qui ressemblait à l'amour, mit sur leurs lèvres une flamme étrange qui descendit jusqu'à leur cœur : leurs mains se rencontrèrent et restèrent l'une dans l'autre.

— D'où viens-tu donc si tard ? demanda madame de Villemoran avec douceur.

—De la vallée? Je t'ai cherchée partout. Je ne sais quelle stupide et lugubre pen-

sée m'avait traversé l'esprit. J'avais peur, ne te voyant pas revenir, qu'il ne te fût arrivé quelque chose.

— Un accident, n'est-ce pas? ou bien un malheur volontaire? Tu serais donc préparé à tout, mon pauvre ami, et rien ne t'étonnerait?

— Rien de téméraire, mais aussi rien que de noble, reprit Hector.

On marcha quelque temps en silence. Comme on était arrivé à la grille, les domestiques accoururent avec des bougies. Pauline retira vivement sa main et s'écarta de son mari; elle rougissait de sa familiarité. Hector s'aperçut alors du désordre qu'une longue course avait mis dans la toilette de madame de Villemoran; mais il attendit pour interroger, et il conduisit lui-même son cheval à l'écurie.

Le cheval de Pauline était déjà couché sur la litière : ses jambes étaient blanches

de poussière et de boue ; l'empreinte de la selle se voyait par une trace ruisselante et moirée. Le râtelier était plein, la mangeoire était pleine ; la pauvre bête, trop fatiguée, n'avait pas eu la force d'entamer le repas du soir.

Quand Hector se trouva seul avec sa femme :

— Tu reviens de Paris, n'est-ce pas? lui demanda-t-il.

Pauline avait laissé dans la nuit sa grâce et son affectueux sourire. Cette surprise, cette défaillance d'amour qui l'avait jetée dans les bras de son mari était passée ; la clarté les avait rendus l'un et l'autre à la réalité.

— Oui, je reviens de Paris, dit avec une sorte d'accent fier et provocateur madame de Villemoran.

— Quelle imprudence ! s'écria Hector.

— Pourquoi donc ? Tout était fini, quand je suis arrivée...

— Et que s'est-il passé ?

— Tiens, regarde !

Et Pauline tira de son corsage un papier grossièrement imprimé.

— Voilà ce qu'on distribuait quand je suis revenue.

Hector lut ; et avec un profond étonnement : — Un gouvernement provisoire ! murmura-t-il.

— Oui, et l'on criait : Vive la République ! tout le long du faubourg Saint-Denis.

Hector relisait cette liste, et, la tête plongée dans ses deux mains, il méditait. Pauline, l'œil étincelant, la main frémissante, le regardait et attendait.

— Eh bien, va pour la République ! dit enfin M. de Villemoran en relevant son front. J'en demande pardon à mon père

qui a émigré, mais je ne puis pas bouder une révolution qui acclame, le premier jour, la probité, la science et le génie. Une œuvre de bourgeois sur laquelle un grand poëte met son auréole me semble sauvegarder les intérêts positifs et les intérêts de l'âme. La Providence nous dérobe quelquefois la logique du progrès. Aujourd'hui sa volonté la fait resplendir. Il y a sur cette liste un nom qui est un gage pour le ciel. Le génie répond pour Dieu.

— Oh! te voilà comme je te rêvais! reprit madame de Villemoran en s'approchant avec enthousiasme et en appuyant sa main sur l'épaule de son mari. Si tu savais comme c'est beau toute une ville soulevée, tout un peuple qui s'indigne! Je respirais dans Paris l'héroïsme à pleins poumons; je me sentais heureuse de vivre. Ne pensons plus à nos misères, à

nos chagrins, et aimons-nous dans l'effusion universelle !

— Ne confondons pas si vite notre destinée avec celle de la république, dit Hector en souriant ; le peuple peut être infidèle, et moi, je ne veux pas l'être.

— Voilà déjà que tu doutes, pauvre croyant !

— Douter un peu, c'est le seul moyen d'empêcher à jamais le désespoir et de se permettre toujours d'espérer.

— Quant à moi, repartit madame de Villemoran avec énergie, je n'ai pas tes subtilités ; je n'ai pas tes réserves prudentes. Je sens et je crois ! Je n'ai pas d'aïeux à humilier ; j'ai tous mes instincts à calmer, tous mes rêves à reposer, toutes mes rancunes à chasser. Ah ! si je pouvais seule et sans toi aborder la lutte ; si je ne craignais pas le ridicule d'une émancipation que le préjugé me refuse,

je te laisserais méditer et j'agirais. De grandes choses se préparent. Travaillons à les amener, Hector; je te le demande comme mon salut, comme ma rédemption. Quittons cette maison dont la tranquillité est un reproche ; rentrons à Paris, dans cette fournaise ; sois un homme de bonne volonté, comme tu es déjà un homme de cœur et de bon sens. Moi, je serai dignement ta femme, et Dieu nous bénira :

Pauline, qui avait commencé par une sorte de provocation, finissait en suppliant. Pâle, agitée, joignant les mains, elle se penchait sur Hector, comme pour verser en lui tout le feu qui débordait de sa poitrine. Hector la regardait avec tristesse. Cette vivacité d'émotion, cette violence de sentiment lui faisait peur.

— Que veux-tu de moi? demanda-t-il à sa femme. Que je mente à ma conscience

et à mon caractère, ou bien que, t'associant aux vœux libres et réfléchis de mon cœur, je me conduise avec sincérité? Même au prix de notre bonheur commun, tu n'obtiendras pas un mensonge; quant à mes opinions loyales, elles ont besoin de s'éclairer pour agir, et d'attendre pour s'éclairer.

— Attendre! Mais si tout le monde parlait ainsi, rien ne se ferait; nous n'aurions pas de révolutions!...

— Au contraire, nous les aurions plus faciles, plus solides, et nous n'aurions pas de réactions.

— Ainsi, nous resterons ici?

— Provisoirement, oui, répliqua froidement Hector.

— Mais tu ne vois donc pas que je meurs, que j'étouffe, que je me tuerai, si tu me retiens?

— Je ne te retiens pas, dit M. de Ville-

moran ; je t'avertis et je te conseille !

— Si je profitais de cette liberté dédaigneuse !

— Tu peux partir, mais tu me reviendras.

— Quelle confiance en toi-même !

— Dis bien plutôt, Pauline, que c'est confiance en ton courage, en ta fierté; l'esprit t'égare, le cœur te ramène.

— Tu ne t'égareras jamais, toi ! s'écria madame de Villemoran en frappant le parquet de son pied et en croisant les bras sur sa poitrine, par un geste de colère.

— Tu te trompes, reprit Hector avec douceur, je me suis égaré aujourd'hui à ta recherche ; voilà pourquoi je ne t'ai pas vue passer.

— Eh bien, à l'avenir ne prends plus cette peine ; je sais revenir... quand je reviens.

— Pauline, ne garde pas cet air farouche qui est une exagération. Nos deux âmes se sont entendues et comprises quand elles ne s'observaient pas. Ce qui fait notre malheur, c'est cette étude réciproque. Ce soir même, en nous retrouvant, nous avons triomphé des chicanes de nos caractères ; ne me gâte pas davantage la joie que j'ai ressentie. Au-dessus de tes opinions, de tes ambitions, mets notre estime à tous les deux. La République peut se passer de nous ; passons-nous de la République. Ne dis pas que je suis un égoïste. Les petits devoirs de la famille et du ménage, régulièrement accomplis par chacun, aident au devoir social. Je serais un mauvais citoyen, si j'allais chercher l'agitation de la place publique, pour faire diversion à l'agitation de mon foyer ; tu ne serais pas la femme que tu veux être, intelligente et

forte, si tu ne cherchais dans l'émotion de la foule qu'à étourdir ton émotion secrète. Comment veux-tu que nous travaillions au bonheur de tous, pour nous distraire de n'avoir pas trouvé le bonheur intime ? On ne construit rien avec l'envie. Essayons d'être heureux, pour avoir le droit d'avoir de l'ambition.

Pauline ne répliqua rien. Elle regarda Hector d'un œil à demi voilé ; elle se résignait à n'être pas comprise.

— Essayons d'être heureux ! dit-elle après un intervalle de silence et en poussant un soupir. Mais voilà bien longtemps que nous essayons sans réussir !

L'entretien s'acheva entre les deux époux sur ce dernier mot. Hector ne voulut pas, ce soir-là, prolonger la lutte ; il sentait bien qu'elle devait renaître le lendemain et les jours suivants, et il ménageait ses arguments et ses forces.

Une lutte, en effet, sourde, silencieuse et opiniâtre, commença dès lors entre Hector et Pauline. Jamais un mot qu'on dût se reprocher n'était proféré; jamais l'ironie ne dépassait l'allusion la plus polie. Pour les indifférents, pour le vulgaire, une sorte de réconciliation même pouvait sembler conclue; mais c'était la crainte d'un trop violent éclat qui adoucissait les rapports, et qui mettait des paroles inoffensives sur les lèvres, pour rendre moins choquante l'offense perpétuelle du cœur.

M. de Villemoran avait accepté la République dans toute la sincérité de sa conviction; il ne reprenait jamais la foi qu'il avait donnée. S'il n'adoptait pas, avec l'intolérance d'un sectaire, la nouvelle phase que la Révolution donnait au progrès; s'il croyait que les formes de gouvernement ne sont jamais définiti-

ves ; il était trop loyal pour discuter avec l'évidence et pour contester les titres d'un pouvoir qui naissait de la nécessité même et qui n'était entaché d'aucune intrigue.

Pauline ne s'accommodait pas de cette adhésion calme et raisonnée que son mari donnait à la République. Elle qui n'avait pas d'antécédents politiques, d'affections héréditaires, et qui n'avait que des impressions et des rancunes, elle applaudissait avec l'espoir de l'inconnu à ce renversement d'un trône, qui lui plaisait comme la chute d'une coterie sociale, d'un vieux monde dont elle avait à se plaindre. On eût dit que la révolution avait pour mission latérale d'affranchir les demoiselles de compagnie et les sous-maîtresses. Intraitable sur le programme des concessions à réclamer, des réformes à obtenir, Pauline eût voulu qu'on mît

la hache dans toutes les aspérités qui l'avaient meurtrie, et son ardeur mesurait tous les sommets pour les juger.

Elle recevait maintenant tous les journaux ; elle prenait part à toutes les angoisses, à tous les périls du gouvernement. Quelquefois, elle haïssait les hommes de courage et de probité qui avaient accepté la mission de relier l'ordre nouveau à l'ordre ancien ; quelquefois, au contraire, elle avait des enthousiasmes inouïs, et elle luttait contre elle-même, pour ne pas manifester publiquement, par une lettre ou par quelque démarche extravagante, la sympathie violente qu'elle ressentait. Tour à tour abattue et triomphante, elle vivait par le cœur, par la tête et par toutes les fièvres de la vie ; elle se consumait en efforts ; elle se tordait comme une fille de Laocoon dans les replis de son impuissance ; elle

eût voulu conseiller, inspirer ceux qui prenaient part à la lutte ; et, s'élançant avec une fougue irréfléchie jusqu'au bout de ses amours et de ses haines, elle pleurait au récit de niaises manifestations ; elle rugissait de colère devant des mesures prudentes et sages.

Un nom se présentait vingt fois par jour à son esprit. Que faisait Philippe? On eût pu croire qu'il était mort dans la bagarre ; mais les héros comme Philippe préparent les cartouches et ne les déchirent pas. Il avait survécu à son triomphe, ou, pour mieux dire, le triomphe l'avait dépassé. Philippe attendait qu'on fût un peu moins républicain pour affecter de l'être. Il y a, dans les premiers transports qui suivent une victoire, une lucidité d'intuition, une candeur d'enthousiasme qui ne fait pas l'affaire des intrigants.

M. Loignon attendait quelques brouil-

lards autour du soleil levant pour paraître et pour utiliser ses ressources ; il laissait à leur tâche les artisans de la première heure, les braves, c'est-à-dire les naïfs, et, un peu humilié d'un succès qui avait dépassé ses prévisions d'opposition taquine, il guettait le moment de venger le pouvoir qu'il avait démoli, contre les gens qu'il avait encouragés et aidés lui-même dans leur œuvre de démolition. Ces revirements, dont Philippe n'avait pas le brevet, et dont l'ignominie n'apparait pas toujours dans tout son cynisme, sont très-fréquents en temps de révolution. Ils ne sont pas toujours le résultat d'un calcul. Ils ont quelquefois leur sincérité apparente et ne manquent pas d'excuse. Il n'est pas nécessaire, en politique, d'être un malhonnête homme, pour faire une action malhonnête. Nous ne disons pas cela pour faire l'éloge de la

politique ni pour excuser M. Loignon.

Philippe était si fort à côté de la morale vulgaire que c'était absolument comme s'il eût été au-dessus. Il ne la méprisait pas, mais il ne l'estimait tout au juste que pour avoir du plaisir et une satisfaction vaniteuse à la tromper. Resté à la tête de son journal, mais continuant la polémique, et louant avec un ton aigre-doux les actes du gouvernement quand il croyait maladroit de les attaquer franchement, cet incurable sceptique ne voyait jamais que les côtés humains des questions ; il n'admettait pas le dévouement ; il se moquait des illusions. Ses défiances de gladiateur cicatrisé lui faisaient tout railler, tout détruire ; et, le lendemain de la révolution, il eût été prêt à recommencer avec M. Guizot et à son profit les intrigues qu'il avait inventées contre M. Guizot.

Philippe ne se pressait donc pas. Mais Pauline, qui ne pouvait pas deviner ses motifs de résignation, Pauline se dépitait pour lui, trouvait le temps long, et le nommait tous les jours à tous les emplois qu'elle savait vacants. Elle eût été si heureuse de lui voir jouer un rôle ! C'eût été pour elle comme une mise en action de son rêve. Elle se fût dédommagée ainsi de la modestie d'Hector, de son insurmontable scrupule. Mais elle n'avait pas même cette joie. Tout manquait aux promesses de son orgueil.

— Que suis-je donc pour ces deux hommes ? se demandait-elle avec amertume. Ils mentaient donc l'un et l'autre, lui le premier, Hector, autrefois, quand il me parlait si souvent de son amour, quand il voulait me rendre fière de lui, et quand il jurait d'être fier de moi ? Et cet autre, qui m'excite à la révolte, qui

m'allume tous les incendies dans la tête et dans le cœur, et qui a peur de la lutte, maintenant que je suis là pour l'encourager; qui n'a plus d'ambition, quand je suis prête à l'applaudir! Que me reste-t-il à attendre dans ce monde? Ni bonheur, ni gloire! Ah! la vie n'est qu'une vanité dont je suis revenue! Il est temps d'éteindre ce feu follet qui m'égare. Si l'abbé Legros avait le secret que j'ai vainement cherché! Mais non, quand je lui demande, à ce prêtre, de me guérir, de m'ôter mes dernières illusions, il me raconte les siennes. Je voudrais au moins ne pas croire à ces folies de drapeaux et de république, et voilà ce prêtre qui bénit des arbres de la Liberté, et qui consacre pieusement les rêves dont je souffre!

Pauline n'avait plus une heure de repos; le jour elle courait la campagne, écoutant, questionnant, aspirant l'air

pour y sentir un parfum ou un poison. La nuit, elle lisait les journaux et elle rêvait.

La nature allait s'éveiller, le printemps s'annonçait ; mais ces brises tièdes qui couraient dans la vallée, donnant le signal aux bourgeons, avertissant les roses et stimulant les lilas, ces signes précurseurs de la vie attristaient et irritaient madame de Villemoran. L'hiver avait été pour elle comme un ami. Mais qu'avait-elle à démêler avec le printemps ?

Elle eut peur des tentations lugubres qui traversaient son esprit. Personne ne pouvait la guérir et la consoler. Un jour, elle pensa à Marie. Et tout aussitôt elle lui écrivit :

« Venez à moi, car je succombe. Le monde est vide, le ciel est loin ; j'ai le vertige, j'ai besoin d'un bras pour me soutenir. »

Le lendemain, madame Desprets accourut. Elle habitait toujours Paris.

Pauline n'osa pas lui dire de retourner sur ses pas; mais elle se sentit contrainte devant cette infatigable amie qui lui parlerait sans doute d'humilité et de devoir. Elle voulut rire et faire rire de sa lettre. Mais Marie s'obstina à rester, et ne fut pas dupe du faux courage qu'on improvisa pour lui faire accueil.

— N'essayez pas de me chasser, dit-elle avec une gaieté charmante à la pauvre Pauline. Je suis ici par la volonté de mon amitié, je n'en sortirai que par la force de votre haine : et je vous défie bien de me haïr.

— Hélas ! et vous, je vous défie bien de me sauver !

— C'est une présomption de malade, ma chère Pauline.

Madame Desprets eut bien vite trouvé les plaies de cette âme ulcérée; elle eut peur de ce qu'elle vit, mais elle s'avisa d'un moyen de guérison. Elle alla trouver son cousin.

— Hector, lui dit-elle, il faut vous immoler. Je suis devenue républicaine depuis que M. Desprets aime la République. Faites comme moi; aimez l'ambition, pour complaire à Pauline. Vous n'avez pas le droit de la laisser souffrir. Elle est coupable d'avoir cru en vous. Elle vous a choisi comme un héros de conte de fées, pour terrasser les géants; il n'y a pas de géants; mais essayez de croire qu'il en reste encore. En un mot, occupez son attention, intéressez-la, amusez-la.

— Vous savez, Marie, si je recule devant un dévouement; mais ce que vous me demandez est un jeu inutile. Pauline

me méprisera de cet effort, au lieu de m'en estimer.

— Ainsi, vous me refusez ?

— Je ne refuse aucun essai ; mais je ne crois pas à celui-là.

Deux jours après cet entretien, Hector annonça à sa femme qu'après des démarches faites par lui, on l'assurait qu'un poste diplomatique assez important allait lui être confié.

— Ce sera à la fois pour nous, dit-il en souriant, de la politique et du voyage.

Pauline eut un éclair de reconnaissance ; elle tendit la main à son mari.

— Je te comprends, lui dit-elle avec mélancolie, et je te remercie.

Puis elle s'empressa de détourner l'entretien. Quelques heures après, elle ouvrait un journal, quand elle poussa une exclamation suivie d'un rire éclatant.

Marie, qui était près d'elle, lui demanda le sujet de sa gaieté.

— Ah! ce n'est pas à vous que je voudrais l'avouer, reprit madame de Villemoran; tenez, lisez ce journal.

La feuille en question publiait, parmi les nouvelles départementales, la profession de foi de M. Desprets, candidat à l'Assemblée constituante.

Marie rougit un peu, mais sourit avec bonne grâce.

— Ce n'est pas brillant de style, n'est-ce pas?

— Oh! ce n'est pas le style qui me fait rire, repartit Pauline. Comment, ma chère, votre mari était un si fougueux jacobin? Pourquoi donc ne l'a-t-il jamais laissé deviner? Mais c'est que le programme est complet. Rien n'y manque. Extinction de la misère, suppression des impôts, droit au travail. Le citoyen Des-

prets ne badine pas avec les réformes.

—Oui, dit Marie avec un singulier sourire, il a du zèle.

— A quoi tient pourtant une vocation? continua madame de Villemoran, que le sarcasme reprenait. Sans la République, votre mari n'eût jamais été républicain. Il n'ose pas dire qu'il a préparé la révolution, mais il n'y a pas été étranger. Tenez, il affirme qu'il est un ouvrier, un artisan, un travailleur. Le voilà forcé de ne plus porter de gants dans ses ateliers. Ah! quel beau triomphe! quelle puissance du fait accompli! Au surplus, j'ai toujours soupçonné M. Desprets d'en vouloir un peu à la propriété des autres et à la famille du voisin. Il s'essayait aux réformes, quand il me poursuivait là-bas.

—Pauline, grâce pour lui, dit Marie avec courage, et grâce pour moi !

— C'est vrai, c'est peut-être vous qui lui

donnez cette ambition. C'est de la vie pratique, n'est-ce pas? Les imbéciles qui ont des scrupules et des convictions n'entendent rien à la réalité! Ah! vous faites des miracles; ce que je n'avais pas pu obtenir de M. de Villemoran, vous avez su, d'un mot, sans doute, lui donner le désir de le faire. C'est l'exemple de M. Desprets qui a rendu Hector jaloux! L'ambition est contagieuse. Ainsi, voilà deux beaux messieurs parfaitement étrangers au combat, à la bataille; qui n'ont risqué, pour la révolution, ni un cheveu ni un écu; qui ont dormi sur les deux oreilles, pendant que des hommes intrépides préparaient la victoire et l'apothéose pour leur réveil; et maintenant que la lutte est finie, qu'il n'y a plus qu'à triompher, c'est M. Desprets qui ira travailler à la Constitution; c'est M. de Villemoran qui ira représenter la République au dehors; mais

ceux qui ont pâti, qui ont souffert, que leur donnera-t-on ?

— Pauvre fanatique ! vous n'empêcherez pas les conversions, insinua Marie avec douceur.

— Les conversions ! Ah! vous ne pensez pas à votre mari, ma chère, en disant cela. Hector peut-être est sincère, et, d'ailleurs, ce n'est pas pour la République qu'il voyage, c'est pour moi. Mais quand les paroles écrites sur ce papier seraient sincères, l'ironie en serait-elle moins réelle ? Quoi ! il sera inutile d'étudier, de se préparer par l'histoire, par d'incessantes aspirations, par un effort et une lutte de tous les jours, à l'avénement d'une idée ! Le dernier venu, si vous le convertissez, vaudra l'apôtre? Le vainqueur du lendemain l'emportera, au besoin, sur le combattant de la veille?

— Mais, mon enfant, c'est là la vie ; l'in-

justice est parfois nécessaire dans ce monde, objecta madame Desprets.

— Eh bien, c'est pour cela que je ne veux pas de la vie, que je ne veux pas du monde ; que je trouve la vie mauvaise et le monde infâme. Qu'a donc à faire l'enthousiasme, la foi, l'amour, puisque le calcul, la volonté en triomphe et y supplée ? Ce que vous appelez le devoir, c'est-à-dire cette petite ambition d'alcôve et du coin du feu qui vise au succès, qui arrange les passions pour qu'elles ne dérangent rien de l'arithmétique de la famille, ce devoir qui vous fait étouffer votre cœur et épanouir la raison, l'intérêt, je le maudis et je renonce à y atteindre jamais. Que M. Desprets fasse une Constitution ; que M. de Villemoran soit diplomate : je m'insurgerai contre la loi qui me sera faite par des législateurs convaincus comme votre mari ; je ne

veux pas des traités que signera cet homme de marbre dont je porte le nom. Je sens en moi un instinct qui proteste. Ma république n'est pas de ce monde ; j'ai le droit de haïr la vôtre.

— Vous n'avez le droit de haïr personne ni aucune chose, reprit madame Desprets avec un accent dont la douceur s'alliait à la sévérité. Qui ne sait pas aimer ne doit pas haïr.

— Je ne sais pas aimer ! s'écria madame de Villemoran.

Elle s'élança sur Marie, lui prit les mains, la regarda jusqu'au fond de l'âme avec ses yeux caves et ardents, ouvrit la bouche pour parler, pour protester, puis céda tout à coup à je ne sais quelle pensée de découragement et de dédain.

— Vous avez raison, dit-elle, je ne sais pas aimer.

Et, quittant promptement madame

Desprets, elle s'élança dans une allée du parc.

IV

Quand Hector apprit cette conversation, il dit à Marie :

— Vous voyez, ma cousine, à quel degré le mal est arrivé ; il faudrait un miracle pour la sauver.

— Eh bien, le miracle n'est pas absolument impossible, reprit madame Desprets, avec l'obstination d'une sympathie que rien ne rebutait. Nous avons dans son cœur une complicité permanente qui nous en ouvre l'entrée ; c'est sa fierté, c'est le sentiment de l'honneur. Tout n'est

pas encore perdu; luttons, mais assurons-nous des complices. Votre maison est vide, emplissons-la. Je veux l'étourdir du babillage de mes enfants. Je les installe tous les trois avec moi. Elle les fuira le premier jour; elle s'irritera, elle s'impatientera d'abord de les entendre; puis elle s'y habituera; et qui sait si ces petits apôtres ne feront pas quelque joli sermon que nous ne saurions pas inventer! A propos de sermon, faisons venir l'abbé Legros. C'est aussi un médecin dont on ne se défiera pas.

— Vous êtes sublime, Marie!

— Non, je suis simplement fidèle à ma parole; j'ai juré d'aimer, de sauver cette pauvre âme qui s'égare; je me souviens que ma tante m'avait appelée sa fille. Je veux mériter ce nom par mon dévouement.

Selon le programme tracé, deux jours

après cet entretien, les trois enfants de madame Desprets se roulaient sur la pelouse, devant la maison, et Pauline n'osait pas fermer sa fenêtre, quand ils riaient. Elle se sentait si malheureuse, si près du désespoir, qu'elle retrouvait la sérénité au fond de l'abîme, et qu'elle ne redoutait plus une distraction sans influence désormais sur sa destinée.

L'abbé Legros trouva un prétexte pour s'installer à Montlignon : il se mit en vacances.

— Venez-vous ici pour expédier des arbres de la liberté à toutes les paroisses qui en manquent? lui demanda Pauline, qui lui gardait rancune au sujet de certaines bénédictions ; — nous sommes ici en pleine pépinière.

— Je viens entendre chanter les oiseaux dans vos peupliers. Je connais les refrains des peupliers de Paris!

— Vous tombez mal ; je crois que les oiseaux ne chantent plus : je les épouvante.

L'abbé Legros ne parut pas convaincu, et s'installa.

On était au mois d'avril. Tout prenait un air de fête. La vallée tressaillait, pour ainsi dire, à chaque rayon de soleil. L'industrie de la plupart des habitants de Montlignon aidait à la parure de la saison ; les arbres étaient là plus verts, plus nombreux que partout ailleurs.

On faisait de longues promenades dans les bois, sur les coteaux environnants. Pauline n'entravait aucun projet ; elle se mêlait au cortége, elle était de toutes les promenades, de tous les goûters sur l'herbe, de toutes les excursions ; mais elle gardait le silence, et semblait ne rien voir. Quand le soleil était trop brillant, quand le parfum doux et vague qui s'ex-

hale de la terre, aux premiers beaux jours, se faisait sentir avec trop de persistance, elle se plaignait d'une névralgie; elle rentrait, se renfermait dans sa chambre et passait la journée dans une apparente atonie sous laquelle l'activité de son esprit s'exerçait avec fureur.

Le chagrin, en la dévorant, lui donnait une beauté qu'elle n'avait jamais eue. Toute son âme était dans ses yeux ; toutes ses douleurs sur ses lèvres ; toutes ses ardeurs dans le pli de ses joues, dans la profondeur de ses orbites. Elle avait l'éclat voilé d'une religieuse qui va cacher et attiser dans l'ombre du cloître le feu qu'elle n'ose laisser monter librement vers le ciel. Elle luttait, non pas pour se guérir, pour se consoler ; mais pour garder à elle seule le secret de ses souffrances ; elle sentait bien qu'on se coalisait contre son désespoir ; que chacun avait son rôle, depuis

ce bon prêtre qui la regardait avec un sourire engageant, jusqu'à ces petits enfants blonds et roses qu'on avait dressés à prendre le bord de sa robe, comme pour la retenir dans la vie.

Elle avait des heures d'attendrissement ; c'était là l'écueil de son courage. C'était surtout quand elle sentait venir les larmes qu'elle courait s'enfermer. Elle ne voulait pas qu'on la surprît dans ces accès de sincérité, qu'elle traitait de faiblesse. Quand elle avait bien pleuré, elle baignait ses yeux, s'étudiait au sourire, et allait retrouver ses hôtes dans le salon ou dans le jardin, avec une gaieté factice, dont personne n'était la dupe.

Ce qu'elle souffrait ne peut se mesurer ni se définir. C'était à la fois de la lassitude et de l'impatience, du désespoir et du désir de souffrir encore. Elle se fût méprisée de se sentir calmée ; elle jouis-

sait de ses tortures. Douce avec Marie, bienveillante avec Hector, elle évitait les discussions, les conversations dont l'issue ne lui apparaissait pas nettement. Elle avait toujours peur qu'on ne tentât de la mettre dans son tort, et elle se disait que le jour où il lui faudrait se reconnaître vaincue, elle n'aurait plus le droit de vivre.

La pensée de Philippe brûlait tout au fond d'elle-même. C'était là l'aiguillon de son mal. Elle eût peut-être cédé au charme de cette amitié caressante que lui offrait Marie ; elle eût peut-être consenti à s'accommoder de l'existence que voulait lui faire M. de Villemoran; mais elle entendait toujours à son oreille la voix aiguë et railleuse de cet homme pervers qui avait envenimé la piqûre de son cœur.

— Il m'aime, celui-là ! et je suis la seule affection qu'il puisse ressentir, se disait-elle avec orgueil.

Mais, quand après avoir évoqué le souvenir du journaliste, elle se sentait prise d'un âpre et violent désir de le retrouver, de le rejoindre, son orgueil se retournait et la flagellait cruellement, après l'avoir caressée.

— Non, tu ne seras pas une de ces femmes sans courage qui ne savent pas mourir à leur poste ! se disait-elle. Non, tu ne déserteras pas ; non, tu ne donneras pas raison aux calculs de ce sceptique. Rien ne te délie de ce serment que tu as librement donné.

Et, reprenant son cilice, Pauline cherchait alors à se trouver sur la route de M. de Villemoran, à inventer un prétexte pour qu'il lui donnât la main. Quand elle sentait cette main ferme et froide d'Hector serrer un peu ses doigts brûlants de fièvre, elle avait reçu sa récompense, et elle était contente d'elle-même.

Avait-elle donc encore sous ses sophismes, sous les erreurs entassées par son infatigable ambition, quelque chose qui ressemblât à de l'amour pour son mari? Était-ce le doute, la lutte entre deux passions qui la tuait ainsi lentement? C'est ce que nous ne saurions dire. Il était aussi difficile d'affirmer qu'elle aimât encore M. de Villemoran, qu'il était difficile d'attester qu'elle l'eût jamais aimé; car cette question même, sans la relever de sa fidélité volontaire, se présentait souvent à son esprit.

Question insoluble, comme toutes celles qu'elle s'adressait ! Ce qu'il y avait d'incontestable, c'était son martyre ; c'était cette misère de l'âme intrépidement supportée; c'était ce mélange de vanité farouche et étroite avec cet héroïsme ; c'était ce contraste entre une vertu qui se maintenait sur le brasier et cette ab-

sence de frein pour tous les rêves ; c'était cette perversité de l'esprit et cette pureté de l'âme ; c'était ce dégoût pour une faute et ce mépris pour le devoir.

Hector et Marie l'admiraient ; mais leur admiration, sans s'offenser jamais, et sans se dépiter de ne pas réussir, devenait seulement peu à peu de la pitié. Ce phénomène bizarre, en les décourageant, ôtait chaque jour un prétexte à leur affection. Cet état, permanent comme une infirmité, sans émousser la compassion, la réglait du moins et lui donnait des habitudes.

Un jour, Pauline qui avait bien pleuré, bien gémi dans sa chambre, sortit de la maison pour recommencer ce mensonge de la gaieté qui était sa ressource habituelle. Elle vit les enfants de madame Desprets, qui se poursuivaient autour du gazon ; elle s'assit un instant et les regarda jouer. Elle appela son filleul qui

vint en trébuchant tomber dans sa robe; elle le prit et le caressa :

— Pauvre petit, dit-elle, que seras-tu un jour? Est-ce la satisfaction naïve de ton père, la haute et calme raison de ton parrain, est-ce l'âme dévouée de ta mère, est-ce mon cœur que tu dois avoir? Mais tu seras un homme, toi, tu seras libre. Le devoir te sera léger. Quand tu auras peur de ne plus aimer chez toi, tu franchiras le seuil de ta porte et tu aimeras la première vision qui passera. Comme il est heureux que tu ne sois pas une fille! Ta marraine n'aura pas pu te porter malheur.

Elle le baisa doucement. L'enfant, pressé peut-être d'en finir avec ces caresses qui le dérangeaient de son jeu, ou bien, par un bon mouvement instinctif, lui mit ses petits bras autour du cou, et posa de lui-même ses petites lèvres

roses et béantes sur la joue de Pauline.

Elle fut troublée. Une sorte de pudeur la fit tressaillir. Elle écarta vivement son filleul.

— Eh quoi! dit-elle en versant une larme et en déposant l'enfant sur le gazon, toi aussi tu te mets du complot? Tu échoueras comme les autres.

Pauline jeta un regard de convoitise sur ce groupe des enfants qui se roulaient dans l'herbe.

— S'ils étaient à moi! murmura-t-elle.

Elle s'enfonça sous un bosquet de lilas, et se mit à marcher, tout en rêvant avec la lenteur d'une malade qui traîne déjà un suaire après elle. Comme elle allait retourner sur ses pas et rentrer, pour ne plus jouir des splendeurs d'une journée de printemps qui lui paraissait un reproche cruel, elle entendit parler. C'était la voix d'Hector, à laquelle la voix de ma-

dame Desprets répondait. Son nom prononcé lui fit dresser la tête. Elle écouta, et ce qu'elle surprit du dialogue lui donna tout à coup le désir, la curiosité poignante d'en entendre davantage. Elle retint son haleine, s'efforça de rendre sa marche insensible sur le sable, et, venant se placer derrière un buisson, assez touffu pour la cacher, elle prêta l'oreille.

— Non, ma cousine, disait Hector d'une voix émue et qu'il ne cherchait pas à affermir, vos exhortations ne changeront rien à la cruelle évidence qui m'accable. Elle est perdue, et nous ne pouvons rien pour elle, rien contre elle. Son obstination sera plus forte que notre dévouement, que notre amour.

— Lui aussi me condamne, se dit Pauline, j'ai donc raison de désespérer.

— Notre amour ! reprit avec une voix plus haute M. de Villemoran qui jeta un

regard vers le ciel. Je me suis habitué à ce mot, et il revient toujours ; mais c'est une dernière et bien fragile illusion. J'ai peur de ne pas l'aimer; j'ai peur de ne l'avoir jamais aimée. Cet entraînement, cette tendresse dévouée qui m'a fait lui tendre la main, ce n'était pas l'amour puissant et fécond auquel rien ne résiste. Si je l'avais réellement aimée, est-ce que je n'aurais pas été le maître de sa destinée? Est-ce qu'elle ne m'eût pas aimé à son tour? Nous nous sommes menti l'un à l'autre. Le point d'honneur nous a mis la main dans la main ; mais jamais je n'ai trouvé près d'elle cette joie complète qui est la récompense des unions consenties par Dieu. Du premier jour, je l'ai jugée, et cette sévérité même était une preuve. Ah! je ne sais pas quel homme eût été capable de la conduire et de la soumettre; mais je sais bien que je n'étais pas cet

homme-là ! J'ai eu tort de faire croire à ma force. J'ai eu tort de croire à la sienne. Ma mère avait raison. J'avais le bonheur et je l'ai refusé !

—Hector, vous vous calomniez et vous la méconnaissez, répliqua madame Desprets d'une voix tremblante; si vous n'avez pas pu la rendre heureuse, tout autre eût échoué à votre place. Quant à votre bonheur, il était impossible.

— Impossible ! Oui, quand j'ai cru ma conscience engagée ; mais, jusque-là, n'étiez-vous pas là, Marie? et si je vous avais demandé d'être ma femme, n'auriez-vous pas consenti ?

— Taisez-vous ! taisez-vous ! dit avec vivacité madame Desprets en se levant ; ne mêlons pas des regrets insensés, et que je ne puis entendre, à votre douleur. Adieu, mon cousin ; allons retrouver mes enfants.

— Restez, Marie, je vous en conjure. Ce que je dis là ne peut pas être un outrage pour vous. Il n'y a pas de galanterie dans mes paroles. Je parle du passé, comme je parlerais du ciel, si j'en étais tombé, sans pouvoir, sans vouloir y remonter. Nous nous connaissons bien. Nous avons l'un et l'autre notre peine secrète; la vôtre peut se supporter. Vous avez trois enfants qui vous aident; la mienne m'accable; mais nous nous estimons trop pour nous venger par des rêves dont notre devoir aurait à souffrir. Je suis seul; je n'ai personne à qui j'ose confier la douleur qui m'oppresse, personne devant qui j'ose pleurer. Vous qui ne me mépriserez pas de me voir faible, laissez-moi vous parler comme à ma conscience!

— Prenez garde, mon cousin! répondit Marie en s'asseyant de nouveau sur le banc de pierre qu'elle avait quitté;

quelquefois, on blesse sa conscience en voulant trop lui parler. Vous êtes un homme d'honneur; j'espère avoir toujours le droit d'embrasser mes enfants sans rougir; mais il n'est pas bon pour nous deux de toucher au passé; ne songeons qu'au présent, et tâchons, s'il se peut, de songer à l'avenir.

— L'avenir! le présent! voilà des mots qui me font peur.

— Eh bien, retournons au passé! dit Marie avec un lumineux sourire; rappelez-vous avec quelle loyauté Pauline vous a espéré et vous a attendu! Non, elle n'a pas menti, elle vous a laissé voir le fond de son cœur; elle ne vous a rien dissimulé de ses colères, de ses enthousiasmes. Vous saviez bien ce qu'elle avait souffert. Vous sentiez tout ce qu'elle devait souffrir encore. C'est librement que vous avez juré de la protéger, de la soutenir; c'est libre-

ment que vous m'avez laissée partir. Je vous aimais, et je vous le dis, parce que Dieu ne peut pas s'offenser d'un aveu pareil; je vous aime encore. Mais qu'est-ce que ces sentiments peuvent changer à notre devoir? Moi, j'ai pris ma route, en priant; j'ai étouffé sans merci des espérances qu'on avait imprudemment et innocemment encouragées; j'ai été pour M. Desprets la femme soumise qu'il avait le droit d'attendre d'une fille de mon nom et de mon caractère. J'ai concentré sur ces trois enfants toutes les tendresses dont on n'a pas voulu. Aujourd'hui, je puis parler de tout cela, comme une vieille femme parlerait de sa jeunesse. Ces trois petites têtes blondes mettent trois siècles entre nous. Eh bien, faites comme moi, mon cousin, ne laissez pas votre cœur surprendre votre dignité. Allez devant vous, et sachez seulement

que quelqu'un vous aide et vous exhorte !

— Vous êtes une sainte, ma cousine, reprit Hector. Oui, c'est vous que j'aurais aimée ! c'est vous que j'aimais.

— Si vous me parlez encore de cet amour, auquel je ne crois pas, dit Marie avec une dignité sans fausse pruderie, je ne vous parlerai plus du mien, dont je voudrais vous faire une leçon et un conseil.

— Mais enfin ! vous ne pouvez pas faire que ma vie ne soit pas manquée, perdue ! que je ne sois pas le mari d'une pauvre femme qui est mon supplice et dont je suis le châtiment peut-être. Vous ne pouvez pas m'empêcher de comparer les joies paisibles que j'eusse trouvées près de vous au bonheur orageux et aux stériles années que j'ai dépensées dans la fièvre et dans la lutte !

— Non, mon cousin, mais je puis vous rappeler que cette femme qui souffre n'a pas mérité votre abandon. Elle vous est restée fidèle; elle a saigné sous la loi qui vous unissait, mais elle ne l'a pas rejetée. Elle est grande; et si vous ne pouvez plus l'aimer, vous devez la respecter, même devant moi.

— Tenez, Marie, ne me croyez pas meilleur que je ne suis. Nous ne savons pas, nous autres hommes, nous isoler comme vous dans un ciel inaccessible aux passions mauvaises. Je vais vous avouer une effroyable pensée. Il y a des jours où, loin de savoir gré à Pauline de cet honneur qui l'attache à moi comme à une croix, je voudrais qu'elle n'écoutât que la passion, que la fureur de son esprit, et qu'elle s'affranchît, en me rendant libre!

— C'est là, en effet, une mauvaise pen-

sée, dit madame Desprets avec tristesse, et qu'il faut cacher avec soin à Pauline. Elle n'en profiterait pas, mais elle perdrait, en l'apprenant, la seule consolation qui puisse lui rester, le sentiment que son martyre n'est pas méconnu.

— Que voulez-vous! repartit Hector, la notion du bien finit par s'affaiblir dans cette guerre sourde et sans espoir. Mais, vous avez raison, cette pensée est une lâcheté. Je ne me reconnais plus. Je ne sais plus quelle résolution prendre. Je la laisse aller à l'aventure. Il y a quelques mois, quand elle partit, un matin, seule, à cheval, pour Paris, afin de savoir quelle révolution s'accomplissait là-bas, je l'ai cherchée dans la vallée, tout un jour, avec terreur; et pourtant, je n'ai pas osé courir après elle, et la rejoindre. Je me suis senti heureux de la voir de retour, et j'aurais supporté son abandon.

— Encore une fois, mon cousin, c'est là une défaillance de votre vertu. Allons, du courage! Relevez-vous et marchez : votre tâche n'est pas finie.

— Que voulez-vous que j'entreprenne? Elle me reprochait mon isolement de la politique; j'ai accepté, j'ai sollicité un emploi ; elle me raille de le prendre. Quelle est ma tâche? je vous le demande.

— C'est d'abord de l'aimer toujours, de l'aimer quand même; c'est de ne pas douter un seul instant ni de votre honneur ni du sien ; c'est de lui sourire; c'est de la retenir dans ce monde par toutes les subtilités de la pitié.

— Vous me parlez de l'aimer! Ah! Marie, ne mentons pas, car la vérité n'a pas pour nous d'ivresse et de danger. Mon cœur est vide, vous le savez bien, puisque je ne peux y placer votre image.

— Le cœur n'est jamais vide! ce sont

les romanciers qui parlent ainsi! Mais, dans la vie réelle, tant qu'on a un devoir à accomplir, on a quelque chose à aimer. Ce n'est plus la folie de vingt ans qu'il faut évoquer! c'est la tendresse recueillie du père de famille. Vieillissez-vous, pour mieux aimer cette enfant prodigue, et sachez bien, mon ami, que le désespoir est une tentation de notre misérable nature, à laquelle les esprits religieux doivent et peuvent résister. Donnez-moi votre main, Hector, et promettez-moi de ne plus reprendre cet entretien qui nous émeut inutilement et qui diminue nos mérites, en nous encourageant à les examiner et à les admirer en détail. Quant à moi, je veux être modeste et je ne vous écouterai plus.

Marie se leva pour quitter le bosquet; elle avait une sérénité touchante qui la faisait trop belle pour une adoration ter-

restre. Hector la regarda avec une passion chaste et lui serra la main.

Resté seul, il réfléchit quelques instants; puis, sortant de sa méditation avec un soupir qui ressemblait à un sanglot :

— Oui, c'est elle que j'ai aimée, oui, c'est elle que j'aime encore, murmura-t-il.

Puis se levant à son tour, il continua sa promenade.

Pauline avait tout entendu ; tout jusqu'à la dernière exclamation de M. de Villemoran, qui, par un entraînement moins rare que l'usage des monologues de comédie ne pourrait le faire supposer, avait parlé à haute voix ; elle avait tout entendu ; et chaque mot lui était entré comme un trait de feu dans la poitrine. Elle avait failli se précipiter, les interrompre, leur crier : — Grâce ! ne m'achevez pas ! — mais elle avait trouvé la force d'écouter jusqu'au bout. Quand elle essaya de marcher, de

quitter la place, elle sentit ses pieds froids et pesants comme un marbre. Bien qu'elle eût la tête brûlante, elle était livide ; ce n'était plus qu'un cadavre galvanisé. Une sorte de fureur hébétée l'empêchait de penser ; elle souriait même, de ce sourire douloureux des fous, qui n'est qu'une grimace, qu'un pli de la douleur.

Au bout de quelques pas, elle tomba lourdement sur le sable de l'allée et s'évanouit.

Mais on eût dit qu'il y avait en elle un démon secret chargé de la veiller et de la rappeler au sentiment de la souffrance. Elle reprit ses sens ; elle se souleva péniblement et se traîna jusqu'à l'extrémité de l'allée couverte, en se retenant aux arbrisseaux.

Quand elle fut en face de la pelouse qui s'étendait devant la maison ; quand elle vit madame Desprets assise et jouant avec

ses enfants, tandis qu'Hector, debout sur le perron, un journal à la main, feignait de lire, en contemplant à la dérobée, — Dieu sait avec quelle pensée! — ce tableau d'innocence et d'amour maternel, Pauline retrouva des forces qui l'étonnèrent. Elle voulut cacher son agonie; elle releva la tête, fit un détour pour ne pas se heurter à Marie ou à Hector, rentra par une autre porte dans la maison, mit un quart d'heure pour gravir l'escalier qui conduisait au premier étage, et se renferma dans sa chambre, où la mémoire nette, lucide, implacable de tout ce qu'elle avait entendu lui revint bientôt.

Ce qui avait frappé Pauline, ce qui l'avait atteinte au plus profond de son cœur, ce n'était pas l'aveu de Marie; ce n'était pas même l'amour dont Hector n'avait pas su garder fièrement le secret. Elle n'avait plus de jalousie ordinaire; mais c'était

cette idée que sa fuite n'était pas une impossibilité, que son mari l'avait prévue, l'avait souhaitée, et que cette résistance de son honneur était vaine. Elle oubliait la réponse de Marie, la réplique d'Hector; elle ne songeait qu'à ceci :

— Ma fuite, ma chute serait peut-être une délivrance pour Hector, et il y aurait de l'héroïsme de ma part à m'immoler à son repos !

En vain la réflexion et tout son passé se dressaient pour l'exhorter à rester; cette singulière subtilité de sa conscience ne lâchait pas prise.

— Je ne veux pas de leur sacrifice, je ne veux pas de ce dévouement, disait-elle. Je suis leur devoir! leur tâche! leur supplice ! leur pitié! Eh bien, qu'ils soient libres! M. de Villemoran a eu compassion de ma misère; moi, j'ai eu compassion de sa jeunesse : c'est un malentendu qui

nous a fait parler d'amour ; que ce malentendu cesse ! Je me suis crue sa femme ; je me suis imaginé que j'étais une madame de Villemoran ! Folle et orgueilleuse ! je n'étais que sa demoiselle de compagnie ; je suis toujours cette Pauline Foucault que la vieille baronne regardait à travers un lorgnon, et qu'on pouvait chasser de chez lady Fitz-Peters et de chez madame Bellamy ! Seulement, on ne me chasse plus aujourd'hui ; on a peur ; c'est moi qui pars.

Pour s'engager, pour mettre au plus tôt un abîme entre elle et M. de Villemoran, Pauline alla à sa table, et, d'une main ferme, qui brisait la plume entre ses doigts, elle écrivit à Philippe Loignon :

« Vous m'avez dit un jour que si dans six mois je n'étais pas sauvée, je devais quitter M. de Villemoran.

» Il y a deux ans bientôt que j'ai reçu ce conseil, et depuis deux ans, j'ai lutté.

» Si je vous demande aujourd'hui ces consolations que vous m'avez offertes alors; si je vous apporte un cœur saignant, déchiré, sur lequel il faudra promener le fer rouge pour cicatriser les plaies, vous me rendrez cette justice que je n'ai point cédé à la première douleur, et je mérite que vous m'épargniez l'insulte du triomphe.

» Je n'ai plus à choisir qu'entre le suicide et votre hospitalité. Soyez fier : je vous préfère à la mort qui m'eût guérie.

» Écrivez-moi si je dois aller directement à Paris, ou si vous viendrez jusqu'à Enghien; mais ne refusez pas de me recevoir ; car je vous jure que vous seriez responsable devant Dieu d'un acte d'héroïsme que le monde regarde comme un crime. »

Quand elle eut écrit ce billet, Pauline le relut à demi-voix

— Voilà une singulière lettre d'amour! pensa-t-elle.

Elle cacheta l'enveloppe, la mit dans son sein, et se trouva plus légère et plus libre, après cet acte décisif qui tranchait dans sa vie. Elle ne voulut confier sa missive à personne et fit seller son cheval.

Comme elle allait partir, Hector s'approcha d'elle.

— Où vas-tu donc? lui demanda-t-il.

— Rassure-toi! ce n'est pas à Paris!

Hector trouva un accent particulier à cette réponse; il regarda sa femme en face. Elle supporta cet examen sans se troubler et sans pâlir.

— Tu n'avais pas parlé de cette promenade!

— Dois-je te tenir au courant de tous les caprices qui me traversent la tête? L'air

est vif, la journée est belle. Je n'ai pas de goût pour les piétinements autour du gazon. Tu m'as donné un cheval, j'en profite.

Hector s'écarta pour la laisser passer ; elle frappa son cheval de sa cravache, et partit au galop. M. de Villemoran, tout pensif, la suivit longtemps des yeux. Quand il lui fut impossible de l'apercevoir, il écouta. Sans savoir pourquoi, il était inquiet. Pauline avait dans le regard, dans la figure, dans toute sa personne cette transfiguration, mal dissimulée, d'une volonté qui s'exalte et qui s'affranchit. Il devinait que cette course n'était pas une promenade ordinaire.

Il entra précipitamment à l'écurie, sella lui-même son cheval et courut sur la trace de Pauline. A peine était-il sorti du village, qu'il la vit revenir de la même allure rapide : sa lettre était partie ; elle était allée

la mettre à la poste à une demi-lieue de là. Maintenant que son sort était fixé, elle croyait n'avoir plus qu'à attendre, et elle espérait de cette résolution prise une sérénité qu'elle courait, hélas ! avec anxiété, chercher dans sa maison.

V

— Décidément, tu as peur que je ne me perde, dit Pauline en rejoignant son mari. Tu devrais me recommander aux gardes champêtres des environs.

— J'ai cru qu'on se battait encore dans Paris, répliqua Hector.

Pauline sourit. Mais elle regarda de

côté M. de Villemoran, et se sentit un peu confuse de la grande tristesse qu'elle lisait sur son front.

— Si je lui disais que je vais le quitter, peut-être serait-il content? pensa-t-elle tout bas. Mais elle eut honte tout à coup de traiter si légèrement la démarche qui la faisait abdiquer.

— C'est ma dernière promenade; je veux lui laisser un regret, se dit-elle avec une coquetterie un peu mélancolique; et se tournant vers Hector, elle lui proposa de prendre à travers champs pour rejoindre la maison. — Faisons l'école buissonnière, Marie ne nous grondera pas!

— Quel dommage que nous ne puissions pas renvoyer les chevaux! repartit Hector; nous prendrions le sentier des vignes pour aller à pied comme des....

Pauline l'interrompit.

— Comme des amoureux, n'est-ce pas?

— Non, dit Hector, comme des amis; cela vaut mieux pour nous.

Pauline, qui avait offert cette promenade par une de ces fantaisies ironiques dont elle ne pouvait se guérir, et qui cherchait une sorte de vengeance inconnue dans cette dernière heure d'intimité, avant la fuite éclatante qu'elle préparait, Pauline sentit son cœur se troubler.

— Des amis! répéta-t-elle en baissant le front.

Puis, après quelques pas, elle secoua la tête, ne voulut plus penser et remit son cheval au galop. Hector la suivit. On arriva à une route pleine d'ornières. M. de Villemoran proposa de descendre; Pauline y consentit. Ils marchèrent quelque temps à côté l'un de l'autre sans se parler; Pauline fouettait les herbes avec sa cravache, Hector avait réuni dans ses

mains les brides des deux chevaux qui marchaient derrière lui.

Tout à coup, madame de Villemoran poussa un petit cri : son pied avait glissé sur une touffe d'herbes, il s'était tordu dans une ornière. Hector s'élança, lui prit la main.

— Ce n'est rien, dit-elle en pâlissant, une maladresse! et elle ajouta plus bas avec un sourire : Un présage!

Mais elle boitait; il lui fallut accepter le bras de son mari. Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était appuyée ainsi, qu'elle n'avait senti sa main rapprochée, pressée contre la poitrine d'Hector. Elle éprouva comme un vertige. La promenade se continua doucement. Pauline n'osa pas redemander son cheval; Hector n'osa pas le proposer. Elle aimait mieux souffrir, que de paraître redouter son appui ; il trouvait, quant à lui, un charme

étrange à ce secours donné. Le silence fut bientôt une exagération. Hector le rompit le premier. Il s'informa de la douleur de Pauline; il vanta la beauté de l'horizon. Pauline se plaignit de souffrir encore, bien qu'à la rigueur elle eût pu marcher seule.

On arriva à un tertre assez élevé ; la vallée déclinait au delà, par une pente rapide. M. de Villemoran demanda une halte ; on s'assit sur l'herbe ; les chevaux furent attachés à un arbre.

La situation était embarrassante pour les deux époux. Hector, engagé par la douceur de Pauline, par le calme de cette journée de printemps, peut-être aussi poussé au devoir par les derniers échos de la parole de Marie qui vibraient dans sa poitrine, Hector se demanda si ce tête-à-tête ne devait pas avoir une décisive influence. Tout lui venait en aide, et le

remords secret de son découragement du matin l'exhortait à reprendre sa tâche.

Mais il ne savait que dire; toutes les formules étaient épuisées; toutes les précautions étaient vieillies.

Quant à Pauline, un supplice horrible commençait pour elle. Sa fierté se débattait et lui reprochait le mensonge de cette promenade; elle se trouvait deux fois coupable de préluder ainsi à sa fuite.

— Je ne suis plus sa femme ; je suis la maîtresse de Philippe, se disait-elle tout bas; je n'ai plus le droit d'être ainsi à ses côtés.

Elle se demanda s'il fallait tout avouer; s'il n'était pas plus noble de jeter le masque et d'invoquer l'entretien surpris dans le jardin, pour justifier, pour légitimer la démarche qu'elle avait faite; mais elle eut peur de ne pas le convaincre, et elle craignit instinctivement d'être convaincue.

— Il a eu des torts, pensa-t-elle; s'il les avoue, je lui dirai tout.

Mais Hector ne paraissait disposé à aucun aveu. Doux et souriant, il feignait de n'avoir d'autre souci que le plaisir d'aspirer l'air, de contempler la vallée. Il pensait qu'il est des situations dans la vie d'où l'on sort par un élan rapide, et sans chercher à aplanir les obstacles, à diminuer la profondeur. Dans certains abîmes, tous les fils d'Ariane s'embrouilleraient et se casseraient; il faut des ailes, voilà tout; et Hector cherchait des ailes.

Mais, à mesure qu'il essayait, d'amener l'entretien sur des sujets vagues, en cachant la route sous l'horizon bleu qui les enveloppait, en entremêlant ses propos d'admirations poétiques, en évoquant cette mélodie de la nature qui triomphe de toutes les résistances loyales, qui pénètre toutes les âmes sincères,

Pauline tremblait et se sentait étouffée par une angoisse qui augmentait et menaçait de la tuer.

Tout à coup, elle se renversa en arrière et fondit en larmes, en se couvrant le visage de ses deux mains.

Hector se pencha sur elle et voulut écarter ses doigts; mais dès qu'elle sentit sur son front le souffle de son mari approchant les lèvres pour un baiser qui eût été à la fois une prière et un pardon, Pauline se redressa par un effort suprême et fut debout.

— Non, non! murmura-t-elle, ne restons pas ici; je souffre trop; partons.

— Restons ici, au contraire, lui dit Hector en la retenant par la main; que crains-tu? N'es-tu pas avec ton meilleur ami, avec le seul être qui puisse te comprendre?

— Va-t'en, reprit Pauline d'une voix

sourde ; pourquoi m'as-tu suivie? pourquoi m'as-tu accompagnée ? C'était pour jouir de mes larmes, n'est-ce pas? Tu as une bonté bien cruelle. Va-t'en ! Toi ! mon ami? mais tu ne vois donc pas que tu es mon bourreau? Tu me parles du ciel, du printemps; mais tu ne vois donc pas que j'ai l'hiver dans le cœur, que j'ai horreur de cette gaieté. Viens! je blasphème, j'ai la fièvre, je suis folle! Partons !

Elle alla à son cheval qu'elle détacha; et, montant sur un tas de pierres qui se trouvait au bord du chemin, elle se mit en selle, fit siffler sa cravache et partit comme un tourbillon, en se courbant pour ne pas se briser la tête aux branches des pommiers et des cerisiers qui bordaient la route.

Hector la suivait.

— Il se passe en elle quelque chose

que j'ignore, se disait-il. Elle m'échappe et elle veut surtout m'échapper. Que faire? Comment la deviner et la guérir?

Il la vit de loin, arrêtée devant un enclos entouré de murs; il se hâta de la rejoindre.

— C'est là le cimetière, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle. Pourquoi ne l'ai-je jamais vu? On dirait qu'il est d'aujourd'hui seulement dans le paysage. Je savais bien que les gens de ce pays s'entendaient à merveille à y planter des arbres. Regarde! cela fait envie!

Hector fronça le sourcil et détourna la tête. A sa droite, au-dessus d'un rideau vert, sur les premières rampes du coteau qui monte à Saint-Prix, on apercevait la maison, gaie, coquette, semblant inviter au retour, souriant par toutes les fenêtres, chantant par toutes ses fleurs.

— J'aime mieux cette vue-là, dit M. de

Villemoran d'une voix ferme et cependant caressante.

Pauline fit un brusque mouvement, suivit la direction indiquée et reconnut la maison.

— C'est aussi un cimetière, dit-elle en raillant; mais on ne se repose pas dans celui-là : les morts reviennent.

— Les vivants ne paraissent pas s'y ennuyer, repartit Hector; il me semble que j'entends d'ici des rires et des chansons.

En effet, de petites voix fraiches, des éclats sonores partaient de ce point-là et venaient, aidés par l'écho, mourir à l'endroit où se trouvaient Hector et sa femme.

— On voit bien que nous ne sommes pas là, dit Pauline. On profite de notre absence. Allons les faire taire!

Et elle continua sa route. Le soleil

baissait à l'horizon. La soirée s'annonçait calme et sereine.

— D'où venez-vous donc? demanda madame Desprets, que cette absence avait surprise et qui attendait les deux promeneurs sur le seuil de la maison.

— Nous n'en savons rien! répondit Hector en soupirant.

— Nous revenons de la tentation, reprit Pauline.

— Je ne vous laisserai plus sortir seuls, dit Marie en grondant.

— Vous accompagnerez donc Hector, répliqua Pauline; car moi, j'ai peur d'avoir attrapé une entorse, et me voilà condamnée au repos.

— Tâchez de ne pas appeler de cette condamnation-là, dit madame Desprets en riant.

— Oh! le repos au prix d'une entorse!

— Dame! le repos, à tout prix, vous est bon.

— Eh bien, en y mettant un prix un peu plus cher, on pourrait avoir un repos plus complet, n'est-ce pas?

Marie ne releva pas ce sarcasme débité d'une voix stridente; elle regarda Hector et parut lui demander le secret de cette singulière réponse. Pauline montait dans sa chambre avant le dîner.

— Prenons garde! dit M. de Villemoran en baissant la voix et en laissant deviner toute l'inquiétude qui le torturait. Il se passe quelque chose; ne la perdons pas de vue. Ah! Marie, nous touchons à une crise qui m'alarme.

— Du courage, mon cousin, Dieu est pour nous!

— Peut-être n'est-il pas pour elle, dit Hector.

Le dîner fut un combat; Hector et

Marie regardaient, observaient Pauline; l'abbé Legros, devinant un embarras, voulait servir d'intermédiaire et souriait à tout le monde; M. de Saint-Paares seul était plongé dans sa béatitude habituelle. La conversation, à chaque instant relevée, était à chaque instant interrompue. Pauline ne put manger. Elle se plaignit de son pied, sur lequel dix minutes auparavant elle avait intrépidement marché, pour descendre de sa chambre. Elle ressentit même au milieu du dîner un spasme nerveux qui contracta son visage, Hector et Marie se levèrent par un même mouvement.

— Ce n'est rien, rassurez-vous, murmura Pauline. Mon Dieu, comme vous avez peur!

Et elle versa de l'eau dans son verre; mais quand elle voulut boire, tout le monde s'aperçut qu'elle tremblait. On

entendit le cristal se heurter à ses dents.

— Vous êtes malade, ma chère Pauline, dit madame Desprets.

— Moi ! jamais au contraire je ne me suis mieux portée. Vous verrez ! je me guéris.

Comme on sortait de table, Marie s'approcha d'Hector :

— Vous avez raison, mon cousin, il se passe quelque chose.

Elle voulut reconduire Pauline dans sa chambre ; mais déjà celle-ci, oubliant son entorse, était remontée précipitamment et s'était enfermée à double tour.

Madame de Villemoran voulait être seule ; elle avait hâte de faire la séparation complète entre elle et son mari ; elle ne se sentait plus le droit de participer à la vie de cette maison. Mais la promenade, sans faire fléchir sa résolution, lui avait inspiré des doutes.

— Faut-il rester? faut-il partir? se demanda-t-elle quand elle se trouva assise dans sa chambre devant sa fenêtre ouverte. Rester pour entendre encore ces confidences, pour assister à ces merveilles de charité ! rester après cette lettre écrite, après cet aveu! Mais partir? laisser derrière moi mon honneur, mon mari, cette réputation sans tache, cette vertu qui était mon orgueil et ma force; partir, pour aller rejoindre cet homme qui ne me promet que de la haine, que de la colère pour alimenter notre amour!... C'est vrai! la nature est belle, on pourrait vivre, et surtout on pourrait mourir ici. Voilà l'église où le bon abbé Legros, en pleurant, verserait l'eau bénite. Voilà le chemin par lequel on me conduirait à ce jardin paisible que j'ai vu tantôt. Qu'aurais-je donc à Paris, quelque horrible et pauvre chambre! l'hô-

pital peut-être! Ah ! si la vie était moins lourde, qu'il serait doux de la porter ici!

Elle s'appuya à la fenêtre et vit une ombre noire se promener dans le jardin.

— C'est l'abbé Legros; si j'allais le trouver, le rejoindre, lui confier mes doutes, mes angoisses, mon agonie! Me sauverait-il? Je connais ses remèdes. Mais ce n'est pas ma faute si je n'ai pas la foi humble et soumise d'une chrétienne! On nous faisait peur des prêtres à l'institution; et ceux qui ne nous intimidaient pas nous donnaient envie de rire. Non, gardons mon secret et ne le livrons pas pour une promesse qui ne serait pas tenue. Le monde m'a trompée, les hommes sont faux. Ce prêtre est un homme. Si Dieu m'appelle, je saurai bien le voir et l'entendre, sans ce vicaire qui ne sait pas me toucher, et qui ne saurait pas me convaincre!

Elle ferma les persiennes et voulut se coucher; mais son lit lui fit peur.

— Non ; c'est là la veillée des armes, pensa-t-elle avec fierté ; il faut la passer debout.

Elle marcha dans sa chambre, en écoutant les bruits de la maison.

— Hector rentre chez lui. Que fait-il? Il est inquiet. Mais, dans quelques jours, après m'avoir maudite, il me chassera pour jamais de son souvenir ; il m'oubliera... S'il allait me mépriser ! eh bien, que m'importe ! Ah ! quelle confiance il avait autrefois ! quelle estime loyale et profonde, quand il est venu me chercher un soir chez madame de Saint-Ovide ! Comme il a été doux, miséricordieux et fort ! Mais je ne veux plus de sa miséricorde, de sa douceur ; quant à sa force, elle est un masque ; il a avoué sa faiblesse ; il ne peut plus m'en imposer;

j'ai surpris son secret... Si Philippe allait me répondre par un refus! Il a bien facilement cédé à la première injonction de M. de Villemoran! il se moquera de moi: il a arrangé sa vie de gueuserie: qu'a-t-il besoin de s'embarrasser d'une femme... et de quelle femme!

Des cris la firent tressaillir.

— Voilà les enfants qui pleurent, on veut les coucher; ils demandent encore un conte! Peut-être le petit Hector se plaint-il de n'avoir pas embrassé sa marraine! Qu'elle est heureuse cette Marie! elle s'accommode de tout, même de son chagrin. Avec quelle coquetterie elle se parait de son amour, comprimé dans son devoir! Ils demanderont peut-être pourquoi je n'ai pas gardé plus longtemps ce licou qui m'étrangle, ce fardeau qui me brise; ils ne comprendront pas que ce sont eux qui me poussent à la délivrance, à ma perte!

Elle revint à la fenêtre, ouvrit les persiennes ; la lune se levait et inondait la vallée.

— Quelle belle nuit pour les amoureux ! Se promener là-bas, dans le chemin que nous avons parcouru tantôt, s'appuyer sur un bras, murmurer de ces saintes et sottes paroles qui sont l'éloquence de l'amour ; quel rêve ! Ah ! j'ai eu aussi, moi, ces extases ! mais comme elles ont été rapides ! Moi aussi, j'ai mis mes lèvres à la coupe enchantée ; mais pourquoi est-elle devenue si amère ? pourquoi s'est-elle vidée si vite ? Est-ce ma faute ? Est-ce celle d'Hector ? Quoi ! c'est donc fini ! plus d'espoir, plus d'illusion, plus de tromperie !

Tout à coup, elle pensa à Philippe et se mit à rire d'un rire douloureux qui déchirait sa poitrine.

— Il m'aimera, je l'aimerai ! Quel

amour, mon Dieu ! Attendre sa réponse ! quel supplice ! Pourquoi lui ai-je écrit ? Ne valait-il pas mieux partir, arriver, le surprendre, lui tendre la main et réclamer ma place. Quelle place me fera-t-il ? En quelle compagnie ma pensée se trouvera-t-elle ?

Elle ne voulut plus songer à Philippe ; elle craignait un mouvement de sa conscience qui ressemblait à du dégoût. Elle essaya de s'abîmer dans ses réflexions ; mais à quoi penser ? mais comment emplir cette nuit si longue ? Hector, Marie, les enfants, l'abbé Legros, jusqu'à ce pauvre comte de Saint-Paares, tous ces amis, ces témoins, ces admirateurs de son courage quotidien, de sa vie honnête, entraient comme dans une vision, s'asseyaient à côté d'elle et la regardaient ! Elle avait peur d'eux tous ; la coalition de leur mépris défiait son orgueil.

Les heures de cette nuit furent bien lentes. Nous n'abuserons pas de cette étude pour compter tous les tintements de la pendule, pour écouter tous les battements du cœur. Pauline voulut écrire à son mari, lui raconter ses derniers combats, sa dernière défaite, s'excuser. Elle commença une lettre, puis elle la déchira, parce qu'elle la trouvait trop froide et qu'elle jugeait sacrilége, en l'abandonnant, de paraître le dédaigner. Elle en recommença une autre, mais elle n'en fut pas plus contente; elle interrompit celle-là, parce que ses larmes couvraient le papier et qu'elle ne voulait pas qu'on eût la satisfaction de la plaindre.

Peu à peu, en creusant son inquiétude, en descendant au fond de son cœur, elle éveilla, elle fit se dresser le remords, mais le remords des âmes qui ne savent point se courber, cette colère froide et

terrible contre soi-même, qui ne rachète jamais une faute, et qui va jusqu'au crime, pour punir une faiblesse.

Quand les premières lueurs pénétrant à travers ses persiennes, lui apprirent que la journée du lendemain avait commencé, elle était glacée, pâle, sinistre; elle avait vieilli de dix ans.

— Je ne pourrai pas attendre encore un jour, encore une nuit, murmura-t-elle en essayant de se soulever. A-t-il reçu ma lettre? Ne la recevrait-il que ce matin? Pourquoi ai-je écrit? S'il me répond, je lui renverrai sa réponse, je la remettrai à mon mari. Je ne veux pas quitter cette maison.

En passant devant la glace, elle s'épouvanta de sa figure sinistre; puis, par une réminiscence bizarre, elle se souvint qu'un jour elle s'était vantée de sa pâleur à madame de Saint-Ovide.

— Je ferais bien de me peindre un peu comme elle, dit-elle en essayant de sourire.

Elle descendit dans le jardin avant que personne eût quitté sa chambre; mais la matinée était froide et la faisait frissonner; elle passa par l'allée où sa résolution lui était venue.

— Si je pouvais en changer! murmura-t-elle naïvement.

Comme si les idées étaient suspendues aux arbres ou semées à terre!

Elle vit le banc sur lequel Hector et Marie s'étaient assis. Elle s'y assit à son tour.

— Si Hector était là, je me mettrais à ses genoux, je lui demanderais pardon; je lui avouerais ma curiosité et le châtiment qui va la suivre. Oui, le châtiment: cette fuite est une expiation.

Sans se rendre compte du temps nécessaire pour l'échange d'une lettre avec

Paris, elle craignit que la réponse de Philippe n'arrivât et ne fût surprise par son mari. Si elle restait, si elle avouait tout à Hector, elle voulait du moins avoir le mérite d'un aveu. Elle se rappela l'indiscrétion qui l'avait tentée un jour ; Hector pouvait avoir la même tentation. Quant à sa fuite, elle n'y songeait plus qu'avec effroi, et bientôt elle en eut horreur.

Mais que faire? Comment tout réparer? Comment retirer son pied de cette route qui la déshonorait? Philippe avait sa lettre ; c'était un gage, une arme...

Elle s'agitait au fond du jardin, ayant peur d'être aperçue, demandant un conseil, une inspiration qui ne venait pas. Après une heure de course, brisée, folle, épuisée par la nuit et par cette douleur épouvantable, elle s'arrêta, mit sa tête dans ses deux mains et pleura.

— Mon Dieu! dit-elle, je n'ose plus me

conduire; je vais au hasard. Toutes les fois que j'ai voulu diriger ma vie, je l'ai égarée. Je ne prends plus conseil de moi, mais de ce qui m'entoure.

Elle revint vers la maison.

— Je parlerai à l'abbé Legros, pensa-t-elle; sa bonhomie aura peut-être une révélation; et puis, il a quelquefois des façons de parler de Dieu qui émeuvent.

Elle s'informa auprès d'un domestique; on lui répondit que l'abbé Legros était descendu vers l'église. Il allait tous les matins y dire sa messe.

— Si j'allais m'agenouiller et prier avec lui qui priera sans doute pour moi! murmura-t-elle.

Mais elle n'osa pas descendre seule. L'église l'intimidait.

— Madame Desprets est-elle à la maison?

— Madame Desprets est sortie avec M. l'abbé ; elle est à la messe.

— Ah !

Et Pauline, qui voulait demander à Marie de la conduire au pied de l'autel. fut presque blessée d'apprendre que Marie était partie, avait pris les devants et l'attendait. Elle ne songea plus dès lors à aller prier.

Elle voulut remonter dans sa chambre. Dans l'escalier elle rencontra les enfants.

— Est-ce que vous les menez à l'église? demanda-t-elle à la bonne qui donnait la main au plus petit.

La gouvernante sourit de cette question et répondit que les enfants allaient jouer sur la pelouse.

— C'est vrai ! Je suis folle ! A quoi pensais-je donc? Ils ont le temps d'y aller. Ils ont d'autres jeux !

Comme elle passait, elle se sentit retenue par la robe; elle s'arrêta, s'assit simplement sur une marche, baisa tour à tour chacun des trois enfants de Marie en murmurant :

— Adieu ! adieu ! adieu !

L'aînée parut surprise.

— Ce n'est pas adieu qu'il faut dire, c'est bonjour, dit-elle avec une adorable petite moue sentencieuse.

Pauline la regarda avec des yeux ardents et avec un sourire douloureux.

— Tu seras comme ta mère, toi, une raison positive et exacte. Oui, ma belle, c'est bonjour, comme on doit dire aux anges, quand on va les voir !

Et, les embrassant de nouveau tous les trois avec plus de force, Pauline remonta dans sa chambre.

— L'abbé est sorti, Marie est sortie,

murmura-t-elle; je n'ai personne à consulter!

Elle ne voulait pas voir Hector. Au bout d'une minute pourtant, elle mit la main sur sa poitrine.

— Allons! du courage, dit-elle; parler à son mari, ce n'est pas bien effrayant.

Ce fut à grand'peine qu'elle put descendre. Ses jambes fléchissaient sous elle, dans l'escalier. Sa respiration était haletante. Une angoisse mystérieuse, cette douleur par avance que l'on appelle le pressentiment, lui tordait le cœur. A la dernière marche, elle trembla. Elle entra dans le salon. Hector n'y était pas, mais il était venu; ses journaux étaient là. Pauline eut un soupir d'allégement: c'était une minute de répit. Elle sonna.

— Où donc est M. de Villemoran? demanda-t-elle encore.

— Dans son cabinet, avec le garde du pays.

— Qu'a donc à faire ici le garde champêtre ?

— C'est pour proposer à monsieur...

— C'est bien, cela ne me regarde pas, reprit Pauline assez durement.

Elle s'assit, mais tout aussitôt elle se leva ; le piano était ouvert, elle voulut y aller ; à moitié chemin, elle se détourna pour sortir.

Elle vint sur le perron, jeta autour d'elle sur la campagne un regard fiévreux et voilé ; la cloche de l'église se mit à tinter : c'était la fin de la messe.

— Ils ont prié, je devrais être guérie, murmura-t-elle.

Puis, après avoir levé les yeux au ciel, comme pour l'implorer ou le défier, elle descendit les quelques marches du perron et alla machinalement devant elle.

Les enfants jouaient à quelques pas de là; elle s'avança vers eux, et comme elle allait s'appuyer sur le piédestal d'un vase placé à l'entrée de la pelouse, elle heurta quelque chose du pied : c'était un fusil.

Pauline recula comme si elle eût mis le pied sur une vipère. Un frisson fit claquer ses dents.

— Qui donc a mis là ce fusil? demanda-t-elle.

Elle oublia le garde, qui était en conférence avec M. de Villemoran. Un vertige la saisit; sa main s'approcha de l'arme.

— Non, non, dit-elle, et elle voulut fuir.

Les enfants chantaient en rond tout à côté. Pauline voulut les chasser, mais elle n'avait plus de voix. Son gosier se contracta vainement pour proférer un cri, un son. Elle s'accouda sur le piédestal, posa sa tête contre le vase, et

resta ainsi quelques secondes, absorbée, ne pensant pas, écoutant, pour ainsi dire, le sang circuler dans son front.

.Elle entendit toutefois un chuchotement; elle ouvrit les yeux et regarda : c'était la bonne qui faisait signe aux enfants de rentrer, de s'éloigner en silence, pour ne pas troubler ni déranger leur marraine. On l'appelait ainsi.

Pauline eut un effroyable sourire.

— Tout s'arrange pour me tenter !

Elle regarda le fusil, le souleva. Cette arme grossière, brutale, lui parut pesante.

— Si Dieu veut que je vive, pensa-t-elle, ce fusil ne sera pas chargé !

Elle appuya l'extrémité du canon contre sa poitrine, chercha, avec son pied, à agiter la batterie. Quand elle sentit que quelque chose se soulevait sous sa pression :

— Ce n'est pas moi qui me tue, dit-elle.

Son pied glissa dans un éclair, le coup partit. Pauline tomba foudroyée.

VI

Au bruit de la détonation, Hector s'était élancé dans le jardin. Il avait tout compris. Il se jeta à terre, et, soulevant le corps de Pauline avec un désespoir silencieux, il appuya ses lèvres sur ces lèvres violettes qu'une écume sanglante emplissait, comme s'il eût voulu retenir, par un effort insensé, l'âme rebelle qui s'envolait, la vie qui s'éteignait.

Un double cri retentit à la grille; l'abbé Legros et madame Desprets, qui revenaient de l'église, causant tristement de Pauline et de leur inutile sollicitude pour elle, avaient tressailli au coup de feu. Ils coururent vers le groupe sinistre, pâles, effarés, sanglotants, et s'agenouillèrent. Les domestiques s'agitaient et n'osaient proposer leurs services.

Tout à coup, Hector dressa la tête.

— Un médecin! un médecin! s'écria-t-il. Courez! Elle vit!

Et, prenant sa femme dans ses bras, chancelant sous son fardeau, dans l'ivresse de la douleur, il la porta chez elle. En montant le perron, il craignit de tomber.

— Soutenez-moi, dit-il à l'abbé et à Marie.

Pauline fut étendue sur son lit. En effet, elle n'était pas morte. Un souffle

inégal, oppressé, sortait en sifflant de sa poitrine ; elle n'ouvrit pas les yeux, mais sa main s'agita. Hector arracha les vêtements qui couvraient sa poitrine, étancha la plaie, et se fit servir, en commandant, d'une voix brève, saccadée, mais avec une lucidité, une clarté qui attestaient la force et tout le génie de son dévouement.

Quand le médecin, au bout d'un quart d'heure, vint en toute hâte, il fut surpris d'admiration, et regarda Hector avec des larmes.

— Vous avez pensé à tout ! dit-il.

Hector interrogea par un mouvement de la main.

— La blessure est grave, reprit le médecin ; le plomb a traversé les poumons. Le cas n'est pas infailliblement mortel ; mais il serait plus téméraire de promettre qu'il n'est raisonnable de craindre.

Dieu est, en définitive, le grand médecin.

L'abbé se rapprocha de ce guérisseur qui croyait à Dieu, et lui prit la main; il offrait un pacte, une collaboration.

Après un premier pansement, le médecin se retira.

— Je n'ai rien à défendre, rien à prescrire, dit-il, quant aux précautions de repos et de silence; Dieu doït un miracle à tant de courage.

Le courage était en effet aussi grand, aussi complet qu'il peut être donné à des âmes humaines de le montrer. Pas un sanglot bruyant, pas un trouble, pas une de ces exclamations qui signalent les désespoirs ordinaires ! Hector, Marie et l'abbé avaient concentré toute leur énergie dans une seule pensée : la sauver. Il serait temps plus tard de la pleurer; il fallait avant tout ne pas s'affaiblir par les tentations de la douleur. Ces amis

sublimes ressemblaient à des égoïstes, tant ils avaient de calme, de liberté d'esprit.

On s'aperçut, au bout de quelques heures, que Pauline allait reprendre connaissance.

— Restez, monsieur l'abbé, dit Hector en invitant sa cousine à sortir avec lui. Il est bon que vous soyez seul avec elle, d'abord. Quand vous l'aurez préparée à nous recevoir, nous serons là, à côté, nous reviendrons.

L'abbé s'assit auprès du lit, prit la main froide de Pauline et attendit en silence.

Madame de Villemoran poussa un soupir, ouvrit les paupières, et sans faire un mouvement, promena ses yeux au plafond et autour d'elle.

— Je me souviens, murmura-t-elle avec découragement.

Elle sentit sa main prise, voulut la retirer et reconnut l'abbé.

—Si vous aviez été là..., balbutia-t-elle, cet accident ne serait peut-être pas arrivé.

Le vicaire la contempla avec une pitié encourageante.

— Ainsi, vous qui doutiez de tout, excepté de vous seule, vous avez tout à coup douté de vous-même !

— C'est un malheur, reprit la malade. Je n'avais pas prévu ce fusil ; j'ai craint pour les enfants qui jouaient à côté, j'ai voulu l'emporter, les garantir, et je me suis tuée par maladresse.

— Oh ! ne mentez pas devant moi, dit le prêtre.

Quelque chose comme un sourire contracta les lèvres de Pauline.

— Laissez-moi un peu mentir, murmura-t-elle ; c'est la seule façon de me laisser espérer ; et puis, je ne veux donner

de remords à personne, car, en vérité je vous le dis, ce n'est pas moi seule qui me suis frappée.

— Nous reparlerons de tout cela à loisir, dit l'abbé; nous avons le temps.

— Nous avons l'éternité, répliqua madame de Villemoran. Quant à cette terre, il ne faut pas se fier aux heures qu'elle laisse. Où est Hector? où est Marie?

— Ils on craint que l'émotion...

— Ils ont eu peur, n'est-ce pas? Je voudrais les voir. Mais vous avez raison; plus tard, plus tard...

A mesure que la mémoire revenait à Pauline, le sentiment de sa torture passée et le repentir de sa dernière imprudence lui rentraient au cœur. La pensée de Philippe Loignon lui traversa le front comme une flèche de feu.

— Ah! pourquoi ne suis-je pas morte? balbutia-t-elle.

Une suffocation qui épouvanta l'abbé la prit tout à coup. Elle s'évanouit. M. Legros appela au secours, Hector et Marie rentrèrent.

— Ce n'est pas le fusil qui l'aura tuée, dit M. de Villemoran.

Le médecin fut mandé aussitôt ; il parut mécontent. La fièvre redoublait. Il regarda le vicaire pour lui faire comprendre que son rôle à lui commencerait bientôt.

Le soir, le délire se déclara. Pauline ouvrait des yeux effarés et semblait voir, devant elle, une vision monstrueuse qui la fascinait et l'attirait.

— Ne m'attends pas ! ne m'attends pas ! je ne veux pas partir... Hector, défends-moi ! murmurait-elle. Et ses mains se crispaient sur la couverture, comme pour se retenir.

M. de Villemoran l'écoutait avec avidité ; il voulait surprendre, deviner ce

secret, dont il n'avait encore que le soupçon confus. La nuit était venue ; personne n'avait songé à quitter la chambre. Un domestique entr'ouvrit la porte et remit une carte à Hector, en ajoutant que la personne était là qui attendait.

— Lui ! dit à demi-voix M. de Villemoran. Enfin, je saurai la vérité.

Il sortit et descendit au salon. Philippe, les cheveux défaits, la figure couverte d'une lividité de cadavre, les mains tremblantes, était assis dans un fauteuil. Il se leva par un effort énergique et voulut aller au-devant d'Hector.

Ces deux hommes qui avaient voulu sauver, diriger cette pauvre victime dont la dernière heure approchait, et qui, en établissant une lutte, avaient provoqué la crise effroyable dans laquelle Pauline allait succomber, ces deux rivaux se regardèrent, comme deux complices.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda Hector.

— Je venais vous avertir, et réclamer le conseil que vous m'avez promis, répondit Philippe en passant la main sur son front. Madame de Villemoran m'avait écrit; mais... je n'ai reçu la lettre que tantôt, assez tard. J'étais absent... j'étais au café. Quand j'ai reconnu cette écriture, je me suis souvenu de ma parole; en lisant ces quelques lignes, échappées à la colère plutôt qu'à la violence d'un autre sentiment, je me suis dit que je pouvais intervenir sans honte dans le drame qui se jouait ainsi; je suis accouru pour vous dire tout et pour vous aider à sauver l'âme malheureuse que nous avons perdue à nous deux. Mais il paraît que je ne puis plus prétendre à une bonne action. La fatalité a voulu que j'arrivasse trop tard. Elle va mourir, n'est-ce pas?... Ma pré-

sence troublerait la sainteté, la dignité de votre douleur. Je n'ai pas le droit de pleurer sur le chevet de son agonie... Je m'en vais. Seulement, j'ai tenu à vous prouver que je ne suis pas infidèle à ma parole. Je vaux encore l'estime d'un honnête homme. Adieu, monsieur... Si un peu de calme... si un intervalle de raison pouvait apparaître... enlevez-lui le remords de cette lettre. Laissez-lui croire que je ne l'ai pas reçue. Je resterai dans le village un jour ou deux. Je veux être là, tout près. D'ailleurs, si j'ai envie de prier, je serai plus libre ici de donner un démenti à mes opinions. Adieu, monsieur...Reprenez cette lettre.

Hector tendit une main à Philippe et serra la sienne ; mais ce fut tout l'effort de son courage; il ne trouva pas une parole. Il salua et le reconduisit jusqu'à la porte, grave, froid, pâle, comme

une sorte de statue de Commandeur.

Rentré dans le salon, il lut la lettre de sa femme.

— Pourquoi lui a-t-elle écrit ainsi ? se demanda-t-il.

Il se souvint alors de son entretien du jardin avec madame Desprets, des paroles qu'il avait proférées. Son cœur se gonfla.

— Malheureux! elle aura tout entendu! c'est moi qui l'ai perdue, se dit-il en tombant sur un siége. C'était bien la peine de m'étudier pendant six ans, d'appliquer toute ma volonté à la douceur, d'être prudent enfin, pour perdre en un seul jour, volonté, douceur et prudence!

Il versa les premières larmes qu'il eût encore répandues dans la journée. Le désespoir, le martyre lui avaient donné de la force. Ce remords l'avait vaincu.

Pourtant, il ne voulut pas faire partager

à madame Desprets les regrets terribles qu'il sentait au dedans de lui. Il se domina, serra dans sa poche la lettre de Pauline, résolut de la confier à l'abbé en secret, pour que le bon vicaire pût en tirer quelque parti à l'occasion; et il remonta dans la chambre de la malade.

Tout le monde voulut passer la nuit. L'agitation fut extrême; la respiration s'embarrassait d'heure en heure. Plusieurs fois, on craignit une convulsion, un spasme qui eût fini l'agonie; mais, vers le matin, il sembla qu'un peu de mieux se déclarait: le délire cessa; le sommeil ferma pendant quelques instants les paupières de madame de Villemoran.

— Laissez-moi, dit l'abbé, mon tour est venu.

Pauline se réveilla plus calme.

— C'est toujours vous, dit-elle au vicaire, qu'elle reconnut aussitôt. Je suis donc irré-

vocablement condamnée, que vous ne me quittez plus !

L'abbé protesta.

— Oh ! n'essayez pas de me rassurer. Ce n'est pas la mort qui me fait peur ; c'est la vie. Dieu est indulgent, n'est-ce pas? Il sait bien que je ne suis pas une méchante femme ; que je n'ai rien cherché en dehors du devoir et de l'amour permis ! Quand je l'ai prié, ce fut toujours pour qu'il me maintînt dans la voie de l'honneur, dans l'estime de mon mari... Mais non ; j'ai eu un instant de désertion. J'ai été lâche, non pas seulement quand j'ai touché à ce fusil, mais quand j'ai écrit cette lettre fatale...

—Je sais, dit M. Legros avec un sourire engageant. Je l'ai là, cette lettre ; elle n'est pas à son adresse.

— Comment! ma lettre! où est-elle? demanda Pauline avec vivacité et en essayant de se soulever.

— La voici, reprit le vicaire en la dépliant.

— Mais?... demanda la malade.

— Oh! ne cherchez pas à comprendre maintenant, ce serait difficile. On vous expliquera... plus tard.

— Ainsi, il ne m'attendait pas! Ainsi, il ne serait pas venu, dit la malade avec un soupir d'allégement.

L'abbé courba la tête pour ne pas rencontrer le regard interrogateur de Pauline; il lui répugnait de mentir; et pourtant il ne voulait pas lui dire toute la vérité.

Pauline se sentit heureuse de la certitude qu'elle ne s'était punie que pour une faute d'intention. Sa fierté trouvait encore, au bord de la tombe, un prétexte dans la conviction que son honneur n'avait pas couru tous les risques qu'elle avait redoutés. Un sourire passa sur ses lèvres jaunies et contractées par la respiration haletante qui ne la quittait plus.

—Ah! maintenant je puis vous écouter, monsieur l'abbé, et je puis les revoir tous, dit-elle; ne craignez plus rien; je puis mourir ; c'est comme si je vivais ; je suis guérie.

Ce qui se passa alors est resté un secret entre le vicaire et Dieu. Pauline fléchit-elle? En ouvrant son âme à son ami, écouta-t-elle le confesseur? Cette femme que la fatuité d'une science incomplète avait tenue toujours à égale distance de la résignation chrétienne et de la sérénité philosophique, trouva-t-elle enfin un autel pour sa prière, une formule pour son émotion, un acte de contrition pour son repentir? C'est ce que nul n'apprit jamais.

L'entretien fut long entre le prêtre et madame de Villemoran. Quand le vicaire ouvrit la porte et alla chercher Hector et madame Desprets, il était ému. C'était lui qui pleurait; c'était Pauline qui avait

l'espoir et la confiance dans les yeux.

— Je ne suis pas bien sûr d'en avoir fait une chrétienne, dit tout bas le vicaire à madame Desprets; mais je sais bien que c'est une grande âme, et Dieu ne me désavouera pas de la bénir en son nom.

Pauline tendit la main à Hector.

— Pardonne-moi, lui dit-elle. Marie, ne laissez jamais jouer vos enfants autour des armes à feu. Vous voyez ce qu'il en coûte!

Madame Desprets lui baisa la main.

— Ah! mes amis, dit Pauline en promenant autour d'elle un regard agrandi par l'extase intérieure, combien je vous ai tourmentés! combien je vous ai rendus malheureux! Mais il ne faut plus m'en vouloir... Hector, tu as été bon; pense à moi sans amertume! Je pars avec le parfum des bons conseils que tu m'as donnés, des joies pures que tu m'as fait

goûter. Toutes mes vanités, qui corrompaient et qui aigrissaient mon caractère, se sont évanouies, dissipées. Je ne sens plus en moi qu'une chose, c'est l'amour qui m'a conduite vers toi; c'est l'amour que j'ai trouvé en toi... Ah! si l'on pouvait commencer la vie par la mort, comme on verrait bien mieux sa route ! Mais c'est l'éternité qu'on commence, et je t'attendrai là-haut... Dans ce petit cimetière que nous avons visité ensemble, mon corps dormira, mais mon âme reste ici, dans cette maison, près de vous. Vous la sentirez, Marie, sur les lèvres de vos enfants, de mon filleul... Vos enfants ! je voudrais bien les embrasser... Mais non, cela les épouvanterait de me voir si blanche et si faible. Il faut ménager leur imagination et leur sensibilité. Ne les faites pas venir; mais bénissez-les, aimez-les pour moi... Ah! si j'en avais eu!...

Un étouffement subit la força de s'interrompre; du sang vint à ses lèvres.

— Ne parlez pas, Pauline, dit avec vivacité madame Desprets, qui sanglotait.

— Méchante! reprit avec un effort et en contractant sa bouche, la pauvre Pauline dont les yeux semblaient s'abîmer dans leurs orbites, vous voudriez me faire taire pour m'enlever les dernières joies que je puisse goûter. Mais je veux parler... je veux dire tout à Hector, à mon mari... à mon amant. Je m'imaginais que je ne t'aimais plus, que c'était une folie de mon ambition qui m'avait fait aspirer à ta main! Mais je t'aime... va! je t'aime bien mieux qu'au premier jour... Ce n'est pas une raison pour me pleurer... j'aurais été malheureuse ici-bas... je ne savais m'arranger de rien. J'ai été si mal élevée! Maintenant, au contraire, tout est pour

le mieux. Mon amour, débarrassé de ce corps qui vieillissait vite, t'aimera sans réserve, sans aigreur, sans soupçon... Oui, oui, je t'aimerai !

Elle balbutiait. Hector sentit qu'elle lui serrait la main avec force; il se pencha sur elle, repoussa Marie pour lui épargner le douloureux tableau d'une agonie, et déposa sur le front humide de la mourante un baiser qui parut la pénétrer d'une joie sainte. On eût dit que quelque chose de mystérieux, d'inconnu, de surhumain planait sur ce lit; que des nuées allaient descendre; qu'une auréole allait s'allumer au front de Pauline.

Le vicaire était à genoux au pied du lit et priait. Madame de Villemoran l'entendit.

— Déjà! dit-elle à voix basse.

Et elle attira la main d'Hector qu'elle plaça sur sa bouche.

— Je t'aime! je t'aime! dit-elle à plusieurs reprises; je n'aime que toi!

Ce furent ses dernières paroles distinctes; le râle commença. Bientôt ce ne fut plus, sur ce lit, que la lutte désespérée et brutale de la mort qui chasse la vie. L'âme errait dans la chambre, elle était partie; le corps vivait, s'agitait, palpitait encore. Bientôt il ne palpita plus.

La douleur d'Hector fut profonde. Marie s'était évanouie. On fut obligé de l'emporter dans la chambre de ses enfants. Quand elle revint à elle, elle s'informa de M. de Villemoran. On lui dit qu'il n'avait pas voulu quitter le corps de sa femme, et qu'il était resté seul, avec le prêtre, devant le lit funèbre.

Hector ne se croyait pas quitte envers Pauline. Il s'interrogeait. Il demandait à Dieu, dans le plus profond de sa conscience, si cette mort ne faisait pas peser

sur lui autre chose encore qu'un deuil, et s'il n'avait pas à se reprocher d'avoir manqué d'amour ou de sagesse, de n'avoir pas mis tout en œuvre pour apaiser, pour diriger cette âme héroïque que la réalité embarrassait, et qui lui était apparue rayonnante de toute sa splendeur au moment de quitter la terre.

— Il ne suffit pas qu'elle m'ait pardonné, se disait Hector ; puis-je me pardonner, moi ?

Sans le rassurer complétement, sa conscience sortit de l'épreuve, avec cette résignation douce, avec cette sérénité qui épure les douleurs et qui en fait des sentiments incorruptibles.

Le surlendemain, on porta Pauline dans cet enclos qu'elle avait admiré. Derrière le cortége, évitant de rencontrer les regards de M. de Villemoran, marchait Philippe. Sa douleur, à lui, avait presque un sou-

rire ; ce deuil ajoutait un sarcasme de plus à son effroyable expérience. Il n'alla pas jusqu'au bord de la fosse : ce sceptique redouta la vue du cercueil ; mais il se baissa, arracha une poignée d'herbe du cimetière qu'il mit dans sa poitrine et revint à pied à Paris.

Le soir, madame Desprets, qui avait fait repartir ses enfants, dit à Hector :

— Vous n'êtes pas de ceux que l'on console ; ma présence ne vous ferait rien oublier. La solitude vous vaut mieux ; elle vous laisse à toute la liberté de votre courage. Que puis-je vous dire ? que puis-je demander pour vous et avec vous à Dieu ? Nous n'avons plus le droit de pleurer ensemble !

— Je vous comprends, ma cousine, répondit M. de Villemoran. Votre tâche est finie ; partez, laissez-moi.

L'abbé Legros resta quelques jours à

Montlignon ; mais sa conscience lui suggéra bientôt des scrupules.

— En vérité, je ne suis pas nécessaire. Cet homme a toutes les résignations, dit-il ; et, depuis cette mort, je n'ai pas eu besoin de l'exhorter.

Il partit, après avoir embrassé Hector avec toute l'effusion, avec toute la tendresse d'une amitié qui gardait ses chaleurs humaines dans la région mystique où son devoir de prêtre l'avait transportée.

Hector se trouva donc seul dans sa maison avec M. de Saint-Paares, qui avait fait de son mieux pour n'être pas trop bouleversé par ce tragique événement. Rendons pourtant justice à ce dernier. Il pensa beaucoup à la baronne, pendant ces tristes journées. Il eût bien voulu savoir comment elle eût supporté ces émotions, et ce qu'elle eût dit. Quant à lui, tout en

convenant de l'esprit de Pauline, il s'en tenait à son premier sentiment : ce n'était pas là la femme qu'il eût fallu à M. de Villemoran. Ce dernier était puni de sa mésalliance.

Est-ce l'opinion de M. de Saint-Paares qui sera la moralité de ce récit? Et ce bonhomme a-t-il dit le dernier mot que nous ayons à répéter pour conclure? C'est là une question que nous ne voulons pas vider. Toutes les banalités ont raison en présence des catastrophes amenées par l'excentricité des caractères ; et des esprits mesurés comme celui de M. de Saint-Paares peuvent prétendre à une certaine infaillibilité. Les gens qui vont à pied ne courent jamais le risque de perdre leurs ailes, comme Icare.

Hector ne se consola pas ; mais ayant traversé l'amour et le mariage, pour se retrouver à quarante ans, seul, sans amour

et sans famille, il resta fièrement et dignement dans ce désert. L'étude lui défendit de rêver ; sa conscience, qu'il apaisa dans la méditation, lui défendit de pleurer. Il n'accepta pas l'emploi qu'il avait sollicité. Sans fuir le monde, il vécut assez loin de lui pour n'en être pas obsédé, et assez près pour prendre sa part des devoirs sociaux qui pouvaient lui échoir. Il ne devint ni un misanthrope, ni un saint : il fut un homme, dans toute la virilité, dans toute la divinité de ce mot.

Peut-être voudra-t-on savoir ce que sont devenus les autres personnages de ce drame.

M. de Saint-Paares mourut de vieillesse ; et, comme la mort est une prude qui veut des prétextes, une petite indigestion lui en fournit un, dont elle profita.

Marie est la femme belle et respectée d'un homme important ; elle songe à ma-

rier une de ses filles qui paraît sa sœur. M. Desprets est une puissance industrielle. Une affaire qui l'a rendu plusieurs fois millionnaire l'a distrait pendant quelque temps de la politique ; de sorte qu'ayant cessé d'être au courant, il ne veut plus rentrer dans ce qu'il appelle le *Forum*. Il va à la Bourse. Marie est-elle heureuse? Comme depuis la mort de Pauline, elle n'a plus eu d'occasion de laisser deviner quelque chose de son secret, on ne peut que constater la majesté immuable de son front, la grâce de son sourire. Elle s'est consacrée à l'éducation de ses filles, qu'elle n'a pas quittées, et dont elle a voulu éclairer elle-même l'intelligence et épanouir le cœur. Elle voit rarement Hector ; elle ne lui a jamais écrit ; mais elle lit la correspondance qui commence à être échangée entre M. de Villemoran et son filleul. Ce dernier a une passion vé-

ritable pour son parrain, qu'il considère comme un type d'honneur et de raison. Madame Desprets ne contredit pas son fils, qu'elle adore, et auquel elle se plaît à reconnaître beaucoup de jugement.

L'abbé Legros suit son chemin. Sa destinée est toute faite, pour la terre et pour le ciel. Quant à Philippe, nous ne répondons jamais aux questions trop précises qu'on nous adresse à son sujet. Nous pouvons dire cependant que son amour l'a débarrassé des quelques bons sentiments qui lui restaient. Il n'a plus que de la haine; on lui trouve encore du talent. Les variations politiques l'on rendu amoureux du solide. Il n'a plus de goût que pour la pièce de cinq francs. Comme il est vieux, fatigué, qu'il a perdu de son prestige, depuis la loi qui oblige à signer ce qu'on écrit, il songe à planter des choux, et il cherche de la graine. On le voit à la

Bourse ; il a joué assez heureusement avec quelques capitaux, imprudemment confiés par madame de Saint-Ovide ; il a des chiffons de papiers qui paraissent avoir quelque valeur.

Madame de Saint-Ovide a repris ce premier nom. La Bavière ne lui a pas réussi ; elle a essayé de la Russie; mais la guerre d'Orient l'a obligée à une rupture; elle s'en tient à la France. C'est encore dans ce pays que les goûts varient le plus, et que les chances sont multipliées avec le plus d'avantages. La pauvre Adèle se dépite d'un embonpoint qui l'isole ; elle deviendra d'une majesté inabordable. Heureusement, elle est riche.

Elle prétend que M. Philippe Loignon a voulu l'épouser, et qu'elle l'a dédaigneusement refusé. Mais Philippe hausse les épaules et se moque de cette calomnie, qui ne fait aucun tort à sa considération,

je veux dire à son crédit. Un autre bruit circule ; celui-là n'est pas dépourvu de vraisemblance.

On croit que lady Fitz-Peters s'est enfin consolée de la mort de l'amiral et de l'insensibilité d'Hector, et qu'elle songe à se fixer définitivement en France ; elle accueille depuis quelque temps M. Philippe avecune considération et des égards tout particuliers, dont l'ancien journaliste fait son profit, pour racler une vieille ritournelle de sentiment.

Un mariage serait-il possible entre ces deux êtres? C'est la question qu'Antonia se pose et que Loignon a depuis longtemps résolue. L'argenterie de l'amirale a des vertus qui font passer sur bien des déboires.

Quant à lady Fitz-Peters, elle hésite ; elle est ballottée sur une mer orageuse et elle ne sait pas si elle doit jeter

l'ancre, l'ancre de l'amirauté ! dans le port que lui offre M. Philippe.

Ce dernier murmure un air de barcarolle et ne compte plus que sur deux ou trois semaines de fluctuations. Il sait bien que quelques tempêtes seront le prix de sa témérité. Mais tant pis ! Dailleurs, lady Fitz-Peters est menacée d'apoplexie : il peut donc bien se laisser menacer de lady Fitz-Peters.

FIN

AVIS IMPORTANT

Beaucoup des ouvrages publiés dans la COLLECTION HETZEL sont plus complets que les mêmes ouvrages publiés en France. Ils sont imprimés sur les manuscrits [illegible] en Belgique et n'ont point à subir les [illegible] qu'exige surtout la législation française.

OUVRAGES PARUS OU A PARAITRE

Paul et son chien, par Paul de Kock — 8 vol.
[illegible], par le même
Le coffret d'ébène, par Ch. Deslys
Mademoiselle de Bivelle, par le [illegible] de [illegible]
L'envers et l'endroit, par Aug. Maquet
La rose blanche, par le même
La duchesse de Lauzun, par madame [illegible]
Le cadet de famille, par Alex. de Lavergne
Les émigrants, par Élie Berthet
De Paris à Astrakan, nouvelles impressions de voyage, par Alex. Dumas
Lettres de Saint Pétersbourg, par le même
Ainsi soit-il, par le même
La maison de glace, par le même
Les louves de Machecoul, par le même
Black, par le même
L'[illegible], par le même
La route de Varennes, par le même
Salvator (les Mohicans de Paris), par le même — 12
Charles le Téméraire, par le même
Causeries, par le même
L'homme aux contes, par le même
Histoire de mes bêtes, par le même
Le chasseur de sauvagine, par le même
Croquis à la plume, par Henry Monnier
Les bourgeois aux champs, par le même
Galerie d'originaux, par le même
Scènes parisiennes, par le même
Les petites gens, par le même
Comédies bourgeoises, par le même
Histoire de la conversation, par le même
L'esprit de Chamfort, par P.-J. Stahl
Les compagnons du silence, par Paul Féval
Le médecin des voleurs, par H. de Kock

Bruxelles. Impr. de T. [illegible], [illegible]